

COMMENT L'ALLEMAGNE PRÉPARE LE DÉSARMEMENT

—

I

Le 14 octobre 1933, le Gouvernement du Reich s'est retiré de la Société des Nations et de la Conférence du Désarmement. Le 12 novembre suivant, 93 % des électeurs allemands ont, par un plébiscite unique dans l'histoire, approuvé la politique du chancelier Hitler. Depuis, la Conférence du Désarmement s'est ajournée jusqu'au 23 janvier.

S'il a causé quelque stupeur, le geste du Gouvernement de Berlin n'a surpris que ceux dont les yeux restent obstinément fermés devant les réalités. Il était motivé, ainsi que l'a déclaré le Chancelier le 14 novembre, par la volonté d'obtenir « l'égalité des droits » réclamée par l'Allemagne, cette égalité constituant la condition morale et politique que le peuple allemand et son Gouvernement exigent, avant de s'associer à des institutions et des traités internationaux.

L'Allemagne actuelle lie son honneur national à la réalisation de cette égalité des droits, de la « Gleichberechtigung », dont on a tant parlé et dont elle fait une condition indispensable à la dignité du Reich. Malgré son ardent désir de paix, une nation telle que l'Allemagne, — déclarent les dirigeants de Berlin, — se doit

d'entretenir une armée aussi forte que celles des puissances voisines, car cette armée lui est nécessaire pour assurer sa sécurité.

C'est ainsi que, d'Allemagne, a été expliqué le geste théâtral du Gouvernement du Reich, tandis que la presse d'outre-Rhin, pour étayer cette thèse, dénonçait à l'opinion publique les prétendus armements des autres nations, de la France en particulier, qu'elle accuse de desseins belliqueux.

La vérité, c'est que le gouvernement national-socialiste veut, préalablement à tout Pacte de non-agression, obtenir l'abolition des clauses militaires du traité de Versailles. C'est aussi que l'Allemagne, même si elle n'avait aucune intention agressive, ne saurait se passer d'une armée dont le prestige a pour elle une valeur symbolique et mystique. C'est encore que le gouvernement de Berlin s'est trouvé brusquement acculé au dilemme suivant : consentir aux investigations et au contrôle que la Conférence du Désarmement ne pouvait manquer de décréter, et qui auraient inévitablement abouti à la révélation des armements secrets du Reich, ou s'isoler de l'Europe et de la Société des Nations.

On accuse couramment le gouvernement national-socialiste d'avoir réarmé l'Allemagne. C'est un grief injustifié, en ce sens que l'Allemagne n'a pas attendu l'avènement du chancelier Hitler pour réarmer : tous les gouvernements de la social-démocratie issue de Weimar ont travaillé dans le même but. Des articles fortement documentés ont, dans les dix dernières années, renseigné l'opinion sur le réarmement du Reich. Et cette Revue l'a elle-même dénoncé (1). Mais la décision prise le 14 octobre dernier par le chancelier Hitler a déchiré les voiles hypocrites derrière lesquels s'effectuait ce réarmement. L'Allemagne a publiquement manifesté sa vo-

(1) V. *Mercure de France* du 1er août 1930.

lonté de reconstituer une armée capable de lui rendre sa puissance militaire de 1914.

Dans cette étude, nous nous proposons de rechercher si l'Allemagne, qui réclame le désarmement des autres puissances, s'est elle-même engagée dans une politique de désarmement, ou si, au contraire, ses efforts ne se sont pas uniquement concentrés vers une militarisation à outrance. Pour répondre à cette question, il nous suffira d'examiner, à la lumière de quelques documents, la nouvelle organisation de l'armée allemande.

II

Le traité de Versailles autorisait l'Allemagne à entretenir une armée de 100.000 hommes (dont 4.000 officiers) liés par des engagements de douze ans, et cet ensemble d'armée devait comprendre :

7 *divisions d'infanterie* formées par 63 bataillons et
3 *divisions de cavalerie* formées par 54 escadrons.

L'armement de ces unités se composait de:

204 pièces d'artillerie de campagne de 77;
84 pièces de 105;
1.926 mitrailleuses;
252 Minenwerfer moyens et légers.

Pas d'éléments non endivisionnés.

Pas d'éléments d'armée.

Pas d'artillerie lourde, pas de tanks ni d'aviation.

La composition organique de ces grandes unités était ainsi fixée :

DIVISION D'INFANTERIE

Infanterie :

Trois régiments à 3 bataillons chacun,
chaque bataillon disposant de 24 mitrailleuses,
chaque régiment disposant de 10 Minenwerfer,
soit 216 mitrailleuses et 30 Minenwerfer par D. I.

Artillerie :

1° Un groupe de 77 (4 batteries de 6 pièces), soit 24 pièces, chacune approvisionnée à 1.000 coups;

2° Un groupe de 105, soit 12 pièces, chaque pièce approvisionnée à 800 coups.

DIVISION DE CAVALERIE

Cavalerie :

Trois brigades de 2 régiments à 3 escadrons.

Artillerie :

12 pièces de 77.

La D. C. dispose de 138 mitrailleuses, 14 Minenwerfer.

L'armée allemande ainsi organisée ne pouvait avoir qu'une mission défensive. Pour fixer les idées, rappelons qu'en 1914 l'armée allemande était entrée en campagne avec environ 9.200 canons et 5.500 mitrailleuses. Les effectifs et l'armement déterminés par le traité de Versailles la mettaient dans l'impossibilité de soutenir une politique d'agression et d'entreprendre une nouvelle guerre de conquêtes. L'interdiction faite à l'Allemagne de construire certains matériels (artillerie lourde, tanks, avions) condamnait cette puissance à n'avoir aucune des grandes unités type armée moderne qui exigent, ainsi que l'a montré la dernière guerre, des matériels perfectionnés.

III

Nous n'entreprendrons pas ici d'exposer minutieusement les infractions de l'Allemagne aux clauses du traité de Versailles; de nombreux articles les ont dénoncées. Contentons-nous de les résumer.

Elles portent sur trois points essentiels :

1° Reconstitution, sous le nom de « Truppen Amt », du *Grand Etat-major* et d'*un service de mobilisation générale,* interdits par le traité;

2° *Augmentation d'effectifs* et constitution de réserves;

3° *Fabrication d'un matériel de guerre* hors de proportion avec le matériel autorisé. Constitution d'une aviation militaire camouflée en aviation commerciale. Fabrication de gaz de combat.

LE GRAND ÉTAT-MAJOR

La réorganisation du haut commandement a été clairement exposée dans cette revue. Les officiers du Truppen Amt se recrutent par voie de concours (62 officiers en 1931) et reçoivent pendant deux ans un enseignement en tout point conforme à celui de l'Académie de Guerre d'avant 1914. Leurs voyages d'études sur les frontières se sont multipliés dans les deux dernières années.

EFFECTIFS ET RÉSERVES

1. *Reichswehr :* Les effectifs de la Reichswehr présents dans les casernes s'élèvent actuellement à 180.000 hommes (au lieu de 100.000 hommes).

L'armée peut, d'autre part, incorporer instantanément 100.000 hommes qui ont servi pendant au moins trois ans dans la Reichswehr et qui ont été libérés soit à l'expiration de leur engagement, soit surtout par anticipation.

2. *Police d'Etat :* La police d'Etat est un organisme militarisé disposant d'un effectif de 140.000 hommes casernés. Les unités sont groupées en divisions dirigées par des états-majors et disposant du même armement que la Reichswehr.

3. *Police de la zone démilitarisée* (zone comprenant le territoire à l'ouest du Rhin et une bande de 50 km. à l'est du fleuve).

L'Allemagne était autorisée à entretenir dans cette zone :

a) 20.000 hommes sur la rive droite. Elle y dispose actuellement de 30.000 policiers;

b) 10.000 hommes sur la rive gauche (de la frontière des Pays-Bas à Baden). Elle y dispose actuellement de 20.000 policiers.

4. *Formations hitlériennes :* Elles constituent une seconde armée permanente, mobilisable aussi rapidement que la Reichswehr, et organiquement constituée comme elle, avec le même matériel.

Elles se composent : 1° des détachements d'assaut (Sturm Abteilung) : SA.;

2° des échelons de protection (Schutz Staffeln) : SS.

Ces formations, groupées en 21 divisions, dont 5 dans la zone démilitarisée, et 7 corps d'armée, ayant leurs sièges respectifs à Kœnigsberg, Stettin, Berlin, Dresde, Stuttgart, Münster, Munich (sièges des divisions de la Reichswehr), sont constituées sur le type « armée moderne », des unités de la Reichswehr, avec des troupes de toutes armes, pourvues du même matériel que la Reichswehr. Elles sont directement rattachées aux organismes de commandement de la Reichswehr (corps d'armée, divisions).

En résumé, l'Allemagne peut mobiliser instantanément :

1° *La police de la zone démilitarisée :* 3 divisions, assurant la couverture avec les 5 divisions des S. A.;

2° *La Reichswehr :* 180.000 sous les armes; 100.000 peuvent être rappelés immédiatement;

soit au total 21 divisions;

3° *La police d'Etat,* qui forme les organes non endivisionnés et les services des unités ci-dessus;

4° *Les formations hitlériennes,* constituant 21 divisions.

Au total, 45 divisions armées, équipées, articulées

dans un ensemble d'armée, aptes à prendre immédiatement l'offensive.

MATÉRIEL DE GUERRE, AVIATION ET GAZ

L'activité des usines qui fabriquent du matériel de guerre est le meilleur indice de l'accroissement de leurs productions. Toutes les usines ont doublé leur personnel dans le courant de 1932.

Citons :

Krupp et la Rheinmetall, pour le matériel d'artillerie, la construction d'un canon contre avion à cinq tubes rotatifs et d'une mitrailleuse à double canon;

Mauser, pour les fusils;

Bussing, pour la fabrication des tanks;

Westphälische A. Springstoff, fabriquant des explosifs;

V. Bochum, à Weimar, pour les obus;

Bayerische Motoren Werke, pour les mitrailleuses et moteurs d'avions;

Bayer, pour la fabrication des gaz; etc., etc...

Et nous laissons volontairement de côté les fabrications de matériel à l'étranger.

Plus de 50 usines travaillent actuellement à plein rendement pour les fabrications de guerre.

Les chiffres des importations de matières premières sont du reste éloquents :

Les importations de nickel, manganèse et fer, en 1933, ont été six fois plus grandes qu'en 1932. Celles des ferrailles et du cuivre ont doublé!...

Pour clore cet aride exposé, rappelons que le budget de l'armée allemande démontre surabondamment cette vérité : à savoir que les crédits qui y figurent pour les dépenses d'*entretien du matériel* permettent la *fabrication d'un matériel neuf* environ huit fois supérieur à celui qui devrait exister dans la Reichswehr (mitrailleuses

et artillerie). Cette constatation se passe de commentaires.

IV

PRINCIPES D'ORGANISATION DE L'ARMÉE ALLEMANDE MODERNE

L'Allemagne a donc, au mépris du traité de Versailles, démesurément augmenté les effectifs et le matériel de son armée, dont les chefs, de von Seeckt à von Hammerstein, ont inlassablement poursuivi la réorganisation des grandes unités. Il nous reste à examiner la nouvelle composition organique de ces unités.

La doctrine de guerre des chefs de l'armée allemande s'inspire des principes suivants :

La bataille de demain sera « du feu qui manœuvre ».

Quelle que soit l'importance du rôle de l'aviation dans une prochaine guerre, la décision ne s'obtiendra pas par la seule bataille aérienne, mais bien par la manœuvre de l'armée de terre.

Le mouvement débordant, si rapide soit-il, et la manœuvre par les ailes ne conduisent qu'à une inutile extension des fronts, en raison de la puissance des armes automatiques.

L'attaque de front est le seul procédé stratégique qui puisse donner la victoire.

En conséquence, les forces terrestres doivent se diviser en deux catégories :

1° *celles qui constitueront l'armée de choc;*

2° *celles qui formeront l'armée d'occupation.*

L'emploi judicieusement combiné de ces deux armées doit assurer le succès de l'offensive et conduire à la décision.

Il s'ensuit que la première armée doit être composée de *troupes légères*, se *déplaçant rapidement*, capables d'engager le combat dès le premier contact, disposant donc de *feux puissants* à l'abri desquels le gros de l'ar-

mée prendra ses dispositions en vue de l'offensive montée par le commandement.

L'armée d'occupation doit disposer *d'engins mécaniques puissants,* d'une *infanterie transportée sur véhicules automobiles,* et d'une *artillerie forte.*

Au point de vue tactique :

A l'aviation incombent les missions de reconnaissance lointaines, ainsi que les bombardements à grandes distances, l'observation et l'accompagnement des troupes d'attaques.

La cavalerie conserve sa mission d'exploration; elle doit reconnaître l'ennemi par ses éléments légers, prendre contact avec lui, définir son front de résistance et le fixer.

L'artillerie, par la puissance de ses feux, prépare la bataille et appuie l'infanterie.

Le tank agira en liaison étroite avec l'artillerie et l'infanterie, pour réduire les derniers éléments de résistance.

L'infanterie viendra, derrière les tanks, occuper le terrain.

La motorisation de certaines unités rendra plus rapide la progression, qui s'accomplira par étapes successives, d'objectif en objectif bien définis.

De ces principes, les chefs de la Reichswehr ont déduit la composition organique des divisions d'infanterie et des divisions de cavalerie, que les unités entièrement motorisées viendront ultérieurement renforcer.

La capacité offensive d'une armée est fonction du nombre de divisions que cette armée peut mobiliser. La division est en effet la plus petite des grandes unités qui combine l'action de différentes armes et que le commandement déplace, rassemble et articule suivant les besoins de sa manœuvre. Sa composition doit donc être minutieusement étudiée; son rendement dépend de la combinaison des éléments dont elle dispose. Nous étudierons

successivement la formation de la division d'infanterie et la division de cavalerie.

V

LA DIVISION D'INFANTERIE ALLEMANDE MODERNE

Elle comprend :

Un état-major,

Un escadron de gendarmerie de campagne,

Une section de motocyclistes,

de l'infanterie, de l'artillerie, du génie, de l'aviation, de la cavalerie, des troupes de transmission et des services dont le détail suit :

1. *Infanterie divisionnaire*

Trois régiments,

Un bataillon de chars légers de combat.

Chaque régiment d'infanterie se compose de :

Trois bataillons,

Une compagnie de Minenwerfer à 4 sections de 2 pièces (3 sections de Minenwerfer type 18 légers, 1 section de Minenwerfer lourds),

Une batterie de 6 canons d'infanterie (antichars),

Une colonne légère d'infanterie.

Le bataillon comprend :

Trois compagnies de tirailleurs à 3 sections de 3 mitrailleuses légères M. G. 13,

Une compagnie de mitrailleuses lourdes à 4 sections de 3 pièces (dont une section a son personnel porté).

2. *Artillerie divisionnaire*

1er régiment : Trois groupes à 3 batteries (deux de 77, une d'obusiers 105);

une colonne hippomobile.

2e régiment: Un groupe de 3 batteries d'obusiers de 15, avec colonne hippomobile;

un groupe de 2 batteries, canons de 10 auto, et 1 batterie mortiers 21 auto; une colonne auto;

un groupe 3 batteries obusiers 19 auto; une colonne autos;

un groupe d'observation;

un groupe D. C. A. (défense contre avions): 1 batterie de 7,62, — 2 batteries de 8,8, — 1 batterie de six canons-autos 3,7, une colonne auto.

3. *Génie*

Génie : un bataillon pionniers (dont une compagnie motorisée); une colonne légère.

4. *Aviation*

Une escadrille d'observation (12 avions).

5. *Cavalerie*

Un groupe : 2 escadrons, 1 compagnie cycliste, 1 section de 4 autos blindées.

6. *Transmissions*

Un groupe de transmission (3 sections et 1 colonne auto).

7. *Services*

1 bataillon de travailleurs,
1 groupe sanitaire (2 ambulances, 1 SSA, 1 compagnie sanitaire),
1 ambulance vétérinaire,
1 dépôt de remonte,
2 boulangeries auto,
1 centre d'abat,
1 colonne hippomobile (8 sections),
1 groupe transport auto (1 colonne automobile de carburant, 1 réservoir mobile de carburant, 1 section d'atelier auto, 2 échelons auto).

VI

COMPARAISON DE LA DIVISION D'INFANTERIE ALLEMANDE AVEC LA DIVISION D'INFANTERIE FRANÇAISE

On trouve dans la division d'infanterie allemande :

Une section de motocyclistes-agents de transmission, en plus.

Infanterie divisionnaire : Une batterie de 6 pièces d'artillerie (au lieu de 3 canons de 37 en France),

Un bataillon de chars légers (au lieu de zéro en France),

8 Minenwerfer (au lieu de 6 stocks).

La division allemande n'a que 350 armes automatiques, au lieu de 468 dans la division d'infanterie française, mais le corps d'armée allemand dispose d'un régiment de mitrailleuses lourdes, soit 16 mitrailleuses par division d'infanterie. En outre, les mitrailleuses lourdes allemandes sont employées isolément, alors que nos mitrailleuses sont employées par deux, tirant alternativement. Si l'on veut bien admettre, d'autre part, que la mitrailleuse légère allemande est supérieure au fusil-mitrailleur français comme rendement, on peut dire que l'armement automatique des divisions d'infanterie allemande et française est comparable.

Artillerie divisionnaire : 6 groupes (au lieu de 5 en France) dont 2 motorisés. Prépondérance de calibres supérieurs au 77 — 6 batteries de 77 seulement, contre 9 batteries de 75 en France — 1 groupe de 3 batteries de défense contre avions (chez nous : zéro; nous nous contentons d'une mitrailleuse par batterie d'artillerie divisionnaire).

Aviation divisionnaire : Une escadrille dans la division allemande (chez nous : rien).

VII

DIVISION DE CAVALERIE ALLEMANDE MODERNE

Un état-major;

une section auto de reconnaissance.

1° *Cavalerie:* Trois brigades de cavalerie à 2 régiments.

Dans chaque régiment: quatre escadrons dont trois à 3 groupes de 3 mitrailleuses M. G. 13, le quatrième comprenant : 1 peloton de 12 mitrailleuses lourdes, 1 batterie de 2 canons d'infanterie, 1 peloton de transmission.

2° *Infanterie:* 1 bataillon d'infanterie;

1 bataillon cycliste (3 compagnies cyclistes, 6 mitrailleuses lourdes sur camions, 2 Minenwerfer légers);

3 groupes mitrailleuses lourdes à 12 pièces chacun;

1 groupe de 12 autos blindées.

3° *Artillerie:* 1 régiment d'artillerie à cheval comprenant:

Un groupe de 3 batteries 77 et 2 mitrailleuses, 1 colonne hippomobile,

Un groupe de: 2 batteries d'obusiers 105 et 2 mitrailleuses, — 1 batterie de canons 105 et 2 mitrailleuses, — 2 colonnes légères.

Un groupe de 1 batterie de 7,62, — 2 batteries de 8,8, — 1 batterie de 6 canons de 3,7, — 1 colonne légère.

4° *Aviation:* Une escadrille d'observation.

5° *Transmission:* Un groupe de transmission.

6° *Génie:* Un groupe pionniers, dont 1 compagnie motorisée (section projecteur, matériel de ponts sur tracteurs tous terrains).

7° *Services:* Un groupe sanitaire (1 ambulance, 1 SSA., 1 compagnie sanitaire);

1 ambulance vétérinaire;

1 dépôt de remonte;

1 batterie autos et 1 colonne hippomobile (8 sections);

1 groupe transport auto à 4 sections;

1 réservoir mobile de carburant et 1 colonne autos carburant;

1 section atelier auto.

VIII

COMPARAISON DE LA DIVISION DE CAVALERIE ALLEMANDE AVEC LA DIVISION DE CAVALERIE FRANÇAISE

On trouve, dans la division de cavalerie allemande : 24 escadrons au lieu de 16, 2 bataillons au lieu de 3 en France.

Armement: Division de cavalerie allemande : 319 mitrailleuses (dont 126 lourdes).

Division de cavalerie française: 380 armes automatiques (dont 300 fusils-mitrailleurs).

Supériorité en puissance de feu de la division de cavalerie française, quand elle est entièrement pied à terre, mais mobilité beaucoup moins grande en terrains boisés (vallée du Rhin, par exemple, ou Ardenne Belge). En outre, 6 canons d'infanterie dans la division de cavalerie allemande.

Artillerie: Artillerie divisionnaire comparable, mais la division de cavalerie allemande possède un groupe de défense contre avions.

Aviation : Une escadrille (chez nous : une escadrille probablement au début des opérations).

IX

LE CORPS D'ARMÉE ALLEMAND TYPE « ARMÉE MODERNE »

Le corps d'armée allemand mobilisé serait composé de :

Trois divisions.

Un groupe de transmissions de corps d'armée.

Un régiment de mitrailleurs comprenant:

1 bataillon à 4 compagnies de 12 mitrailleuses lourdes sur camions;

1 bataillon à 3 compagnies de 24 mitrailleuses de défense contre avions;

2 colonnes auto.

Un bataillon de chars.

Deux régiments d'artillerie:

1 régiment à 3 groupes de 3 batteries de 77 auto;

1 régiment à: 1 groupe de 3 batteries de canons de 150 auto, — 1 groupe de 3 batteries mortiers de 210 auto, — 1 groupe de 2 batteries obusiers 150 auto, — 1 batterie mortiers 210 auto.

Un détachement d'observation.

Un régiment de défense contre avions à 2 groupes de 4 batteries, dont une de 37.

Une escadre de deux escadrilles à 12 avions (une d'observation et une pour l'artillerie).

Un ballon d'observation.

Un bataillon de pionniers avec équipage de ponts lourds.

Un bataillon de travailleurs et de service de garde.

Un régiment auto-transports à 2 groupes.

Un groupe sanitaire.

Une colonne de boulangerie.

COMPARAISON DU CORPS D'ARMÉE ALLEMAND AVEC LE CORPS D'ARMÉE FRANÇAIS

On constate l'importance des éléments motorisés dans le corps d'armée allemand moderne.

Il dispose :

1° d'un bataillon de chars (rien chez nous);

2° de deux escadrilles au lieu d'une seule en France;

3° d'un régiment de défense contre avions à 4 batteries (rien chez nous);

4° de 6 groupes au lieu de 4 en France, mais seulement de 3 groupes de 77 et 3 groupes lourds.

X

On voit que la réorganisation de l'armée allemande, telle que nous venons de l'exposer, la rend apte désormais à des opérations offensives de grand style.

Etant donné l'énorme dépense qu'a entraînée une telle réorganisation, on est en droit de se demander quels sont les desseins du Gouvernement de Berlin, qui n'a pas craint de grever son budget de charges militaires extrêmement lourdes, afin de s'assurer, dès le début d'un conflit, une supériorité formidable sur son adversaire éventuel.

Ces desseins, nous les examinerons dans une prochaine étude où nous exposerons également l'organisation des divisions motorisées de l'armée allemande.

X...

RÉFLEXIONS

I

Il n'y a pas encore longtemps, je ne pouvais imaginer le Pétersbourgeois autrement que vêtu d'une robe de chambre, coiffé d'un bonnet de nuit, enfermé dans une pièce calfeutrée et s'imposant le strict devoir de prendre un médicament toutes les deux heures.

Certes, tout le monde n'était pas souffrant. Plusieurs n'en avaient pas le droit, à cause de leurs occupations. D'autres en étaient préservés par leur vigoureuse constitution. Mais enfin, le soleil brille et à coup sûr la nouvelle en vaut une autre. Le convalescent hésite; d'une main indécise il enlève son bonnet de nuit, d'un air rêveur il met de l'ordre à son extérieur et prend la résolution de faire une courte promenade, entièrement équipé, bien entendu : gilet de laine, pelisse et galoches.

Il est agréablement frappé par la tiédeur douce de l'air, par l'aspect réjouissant de la foule, par le bruit étourdissant des voitures qui roulent sur le pavé nu. Enfin, le convalescent peut avaler de la poussière toute neuve de la Perspective de la Néva! Son cœur se met à battre, et une sorte de sourire crispe ses lèvres, serrées jusqu'alors d'une manière méfiante et interrogative. Sûrement, la première pourrière pétersbourgeoise s'élevant après un déluge de boue et d'eau ne le cède en rien à la douceur suave de la fumée classique des foyers de notre enfance, et le promeneur dont la figure perd petit à petit son air de méfiance, se décide enfin à se réjouir du printemps...

En général, le Pétersbourgeois porte en lui quelque chose de tellement débonnaire et naïf qu'il serait impossible de ne pas partager sa joie. En rencontrant un ami, il oublie même de lui poser la question traditionnelle : « Quoi de neuf? » et la remplace par une question beaucoup plus intéressante : « Et le temps? Comment le trouvez-vous? » Et — on le sait — à Pétersbourg après le temps, — surtout quand il fait mauvais, — la question la plus blessante est celle-ci : « Quoi de neuf? » Je l'ai souvent remarqué, dès que deux amis pétersbourgeois se rencontrent quelque part, et après s'être salués l'un l'autre, se demandent simultanément : « Quoi de neuf? », un ennui accablant pénètre leurs voix, quel que soit le ton sur lequel commence leur conversation. En effet, une angoisse sans borne pèse sur cette question pétersbourgeoise. Mais le plus navrant et le plus irritant, c'est que cette question est souvent posée par un homme qui y est tout à fait indifférent, par un Pétersbourgeois authentique, c'est-à-dire par un homme qui connaît parfaitement la coutume, qui sait également d'avance qu'on ne lui répondra rien, qu'il n'y a rien de neuf et qu'il adresserait mille fois la même question sans plus de résultats. On pourrait le croire blasé sur ce point depuis bien longtemps, et pourtant, il s'en enquiert toujours comme s'il en avait cure vraiment, comme si une sorte de convenance l'obligeait, lui aussi, à s'intéresser à quelque chose de social et à avoir des préoccupations sociales. Mais des préoccupations sociales, nous n'en avons pas... c'est-à-dire, si, nous en avons, rien à dire. Nous aimons tous ardemment notre patrie, nous aimons notre cher Pétersbourg, nous aimons jouer un peu, si nous en avons l'occasion : bref, nous avons beaucoup de préoccupations sociales, mais, pour la plupart, nous préférons les *cercles*. On sait bien que tout Pétersbourg n'est rien d'autre qu'une agglomération de petits cercles innombrables, dont chacun a son statut, ses règles, ses lois, sa

logique et son oracle. Si vous voulez, c'est, d'une certaine façon, une invention de notre caractère national qui se tient encore à l'écart de la vie sociale et qui se tourne de préférence vers son foyer. D'ailleurs, la vie sociale demande une sorte d'art, car il faut préparer tant de conditions favorables, — en un mot, nous nous trouvons mieux chez nous, à la maison. Là, tout est plus naturel, plus reposant, nul besoin de recherche. Dans votre cercle on vous répondra très rapidement et avec aisance à la question : « Quoi de neuf? » Cette préoccupation prend immédiatement un sens privé et l'on vous y répond par un potin, ou par un bâillement, ou enfin par quelque chose qui vous fera, vous-même, bâiller cyniquement et débonnairement. Dans un cercle, entre des bâillements et des potins, vous pouvez traîner le plus clair de votre vie de la manière la plus insouciante et la plus douce, jusqu'au moment où la grippe ou la fièvre typhoïde visitera votre foyer, auquel vous ferez vos adieux avec stoïcisme et détachement, ayant la bonne fortune d'ignorer la raison pour laquelle, à vrai dire, vous avez ainsi vécu jusqu'alors, et le fin mot de toute l'histoire. Vous mourez dans la pénombre, au crépuscule, par un jour pluvieux, sans la moindre éclaircie, sans vous rendre compte le moins du monde comment il se fait que vous avez existé (car il semble bien que vous avez existé), que vous avez atteint un but et qu'il faut maintenant, — Dieu sait pourquoi — que vous abandonniez inéluctablement ce monde agréable et tranquille et que vous partiez dans l'autre.

Du reste, dans quelque cercle, on parle avec agitation de telles ou telles affaires. Quelques hommes, bien intentionnés et instruits, se réunissent avec ferveur et se mettent à rechercher les amusements innocents, tels que les commérages et le jeu de la préférence (il ne s'agit évidemment pas de cercles littéraires) et à discuter avec une animation plutôt incompréhensible toutes sortes de

graves questions. En fin de compte, après avoir conversé, disputé, résolu quelques problèmes utiles pour tout le monde et s'être convaincus mutuellement d'un tas de choses, tout le cercle tombe dans un énervement et dans une prostration désagréables. Tous se fâchent les uns contre les autres, ou formulent pas mal de vérités assez aigres; quelques individus, brusques et sombres, se font remarquer et tout finit par se détendre, se calmer, se pénétrer de forte sagesse quotidienne, et l'assistance devient peu à peu un de ces cercles comme un autre dont nous venons de parler tout à l'heure. Bien sûr qu'il est très agréable de vivre ainsi, mais c'est fâcheux, très fâcheux, tout de même.

Pour moi, par exemple, je suis irrité contre notre cercle patriarcal, parce qu'il s'y élabore toujours un monsieur du type le plus insupportable. Mes amis, vous connaissez très bien ce monsieur. Son nom est *légion*. C'est un monsieur qui a *un bon cœur* et qui n'a qu'un *bon cœur*. Comme si c'était vraiment une merveille d'avoir un bon cœur par le temps qui court! Et comme s'il était, enfin, nécessaire d'avoir ce bon cœur immortel! Ce monsieur, possesseur de cette parfaite qualité, fait son apparition dans le monde, pleinement convaincu qu'il lui suffit d'avoir bon cœur pour rester infailliblement content et heureux. Il est tellement sûr de son succès qu'en faisant ses préparatifs pour sa route en ce bas monde, il a complètement dédaigné toute autre sorte de bagages. Il ne sait pas, par exemple, ce que c'est que la retenue et la réserve. Tout ce qu'il fait, il le fait à bras ouverts, en toute franchise. Cet homme-là est tout à fait capable d'être atteint d'un coup de foudre, de lier amitié, et il a l'absolue certitude que tout le monde l'aimera en retour et fatalement, pour la belle raison qu'il aime tout le monde. Son bon cœur ne s'avise jamais de penser qu'il ne suffit pas de s'attacher avec ferveur, mais qu'il est indispensable de posséder un certain art de se faire ai-

mer, sans quoi rien, mais rien ne compte, sans quoi la vie elle-même perd tout son attrait aussi bien pour le cœur aimant que pour le malheureux qu'il a choisi comme objet de son farouche attachement. Si cet homme-là se lie d'amitié avec quelqu'un, cet ami devient immédiatement pour lui une espèce de meuble, une sorte de crachoir. Tout, tout, « *chaque ordure intérieure* », comme dit Gogol, tout tombe de sa langue dans le cœur amical. L'ami est obligé d'écouter tout et de sympathiser avec tout. Que ce monsieur soit éconduit par la vie ou par sa maîtresse, qu'il perde de l'argent aux cartes, en ours mal léché il accapare incontinent l'âme-amie et y déverse sans la moindre retenue toutes les niaiseries, sans s'apercevoir aucunement que son ami, de son côté, succombe sous ses propres chagrins, que ses enfants viennent de mourir, qu'un malheur est arrivé à sa femme. Monsieur Bon Cœur ne remarque pas enfin que son confident est las de lui, et qu'il fait des allusions aussi délicates que transparentes au beau temps dont il faut profiter au plus vite pour faire une promenade solitaire. Dès qu'il s'éprend d'une femme, il la blesse mille fois, à cause de son caractère, même avant que son cœur aimant s'en aperçoive, avant qu'il se soit rendu compte (si seulement il en est capable!) que cette femme est importunée par son amour, qu'enfin elle ne veut plus de lui, qu'il lui répugne et qu'il a tout simplement empoisonné son existence par les dispositions prétendues tendres d'un cœur rempli d'amour.

Oui, en plein isolement, dans un coin, et surtout dans des cercles, se forme et se développe ce chef-d'œuvre de la nature, *cet échantillon de notre matière brute*, comme disent les Américains, où l'art n'a rien à voir et où tout est naturel, tout est métal pur, tout est sans frein ni délicatesse. En toute innocence, cet homme oublie, — ne le soupçonne même pas — que la vie est un art; il ne

pense pas que vivre veut dire faire de soi-même une espèce d'objet d'art.

Oh, mon Dieu! Que sont-ils donc devenus, les anciens traîtres des mélodrames et des romans d'autrefois? Dites-moi, messieurs, où sont-ils? Que la vie était agréable à l'époque où ils existaient! Elle était agréable pour la belle raison que nous avions tout près de nous, à nos côtés, un bienfaiteur extrêmement vertueux qui défendait l'innocence et châtiait le coupable. Ce traître, ce *tirano ingrato,* était déjà scélérat avant même de naître et il surgissait du néant, tout de go, jouet d'une prédestination mystérieuse et absolument incompréhensible du Destin. Tout en lui incarnait et accusait la scélératesse. Il était déjà scélérat dans le sein de sa mère. Bien plus, ses ancêtres, pressentant évidemment sa venue au monde, lui choisissaient à dessein *un nom,* correspondant parfaitement au rôle social de leur futur descendant. A lui seul, ce nom vous disait que ce personnage se promenait un couteau dans la main et égorgeait les gens pour rien — ou Dieu seul sait pourquoi — comme s'il était une machine à tuer et à brûler... Que c'était beau! C'était, du moins, clair! Tandis que maintenant, il est absolument impossible de comprendre quoi que ce soit aux œuvres des auteurs contemporains. Maintenant, il nous arrive de plus en plus souvent de constater que l'homme le plus vertueux, parfaitement incapable d'un crime, se révèle soudain un scélérat achevé sans qu'il s'en rende personnellement compte. Et le plus navrant, c'est que personne n'y fait attention, ne s'en aperçoit et n'en souffle mot. Et voilà que ce prétendu scélérat vit longuement, entouré de toutes les marques de l'estime générale et meurt, enfin, porté aux nues, couvert d'éloges à vous en rendre terriblement jaloux, et qu'il est même parfois pleuré très sincèrement, très pieusement et — ce qui est le plus comique! — même par sa victime. Et pourtant, la vie regorge tellement d'honnêteté que l'on

se demande souvent comment il se fait qu'elle trouve encore le moyen de se faire remarquer.

Non, vraiment, il y a trop d'honnêteté dans le monde! Elle est fabriquée pour le bonheur de l'humanité dans des proportions effroyables. Prenez, par exemple, le cas extraordinaire qui se produisit tout récemment. Un de mes bons amis, mon ancien protecteur et même je pourrais dire mon bienfaiteur, Julian Mastakovitch, prit la décision de se marier. A vrai dire, il aurait été difficile de trouver un âge plus propice pour ce genre d'entreprise. C'est donc avant son mariage; il se propose de célébrer la cérémonie dans une vingtaine de jours. Mais, en attendant, tous les soirs, il endosse son gilet blanc, il se coiffe de sa perruque, il étale sur sa poitrine toutes ses décorations et va rendre visite à Glaphira Petrowna, sa fiancée, jeune fille de dix-sept ans, pleine d'innocence et dans l'ignorance complète du mal. A elle seule, la pensée de cette dernière qualité fait naître un petit sourire doucereux sur les lèvres sucrées de Julian Mastakovitch. Non, vraiment, il est même très agréable de se marier à cet âge! A mon avis, — et pour parler tout à fait franchement — il est même inconvenant de se marier quand on est jeune, c'est-à-dire avant l'âge de trente-cinq ans. D'abord, ce sont seulement les blancs-becs qui sont vieux à cet âge-là! Tandis qu'un homme d'une cinquantaine d'années, voilà au moins qui est comme il faut! Sérieux, pondéré, d'excellentes manières, plein de rondeur physique et morale, à la bonne heure, à la bonne heure! Et puis, qu'elle est attendrissante, cette union elle-même! L'homme a vécu, il a beaucoup vécu et enfin il a trouvé...

Et c'est pourquoi je n'ai rien compris l'autre soir, lorsque j'ai vu Julian Mastakovitch se promener dans son cabinet, les mains derrière le dos, la mine si terne et si amère que, s'il y avait eu une once de douceur sur le visage du fonctionnaire assis dans un coin du même cabinet et penché sur un dossier urgent de cent pouds,

cette once de douceur se serait aigrie sans conteste et sans tarder à un seul regard du patron.

C'est seulement maintenant que j'ai tout compris. Je ne voudrais même pas en parler : l'incident est si insignifiant que des gens raisonnables n'y feraient aucune attention, mais...

Dans la rue Gorokhovaïa, au quatrième, il y a un appartement donnant sur la rue. Jadis, j'avais eu le désir de le louer. En ce moment, il est occupé par une veuve, une jeune femme fort agréable. Son aspect est même très séduisant. Or, Julian Mastakovitch se tourmente infiniment et médite tout le temps sur le problème de savoir comment il fera après son mariage pour pouvoir rendre visite à Sophia Ivanowna comme auparavant, bien qu'un peu plus rarement. Voilà donc la cause des rides terribles qui sillonnaient le front carré de Julian Mastakovitch. Mais, un soir, il endossa quand même son gilet blanc, acheta des fleurs et des bonbons et, la mine joyeuse, partit chez Glaphira Petrovna.

« Ce qu'un homme peut avoir de la chance! » pensais-je en me souvenant de Julian Mastakovitch. A un âge plutôt avancé, cet homme arrive à se trouver une amie qui ne le comprend absolument pas, une jeune fille de dix-sept ans, innocente, instruite, sortie il y a à peine un mois du collège... Et cet homme va connaître, va goûter une vie fleurie de bonheur et d'aisance! L'envie s'est emparée de moi...

Ce jour-là, il faisait sombre... Une journée sale, morne... Je montais la rue Sennaiia et réfléchissais sur un sujet d'article. L'angoisse me rongeait. La matinée s'annonçait trouble, grise. Saint-Pétersbourg s'était réveillé aigre, de mauvaise humeur, comme une jeune fille du monde, un peu prolongée, au teint jauni par le dépit rapporté du bal de la veille. La ville était hargneuse des pieds à la tête. Je ne sais si elle s'était endormie du mauvais côté, si sa bile s'était agitée exagérément pendant la

nuit, si elle s'était refroidie et avait attrapé un rhume, si elle avait tellement perdu d'argent la veille aux cartes qu'elle s'était levée, comme un jeune décavé, les poches complètement vides, pleine de fiel contre les femmes acariâtres et gâtées, contre les enfants paresseux et mal élevés, contre tous les employés pas rasés, contre les juifs créanciers, les délateurs, les calomniateurs et autres fripouilles... Je n'en sais rien. Mais toujours est-il que Saint-Pétersbourg était de si mauvaise humeur que c'était pitié de voir ses murs énormes et humides, ses marbres, ses bas-reliefs, ses colonnes qui, elles aussi, avaient l'air de se fâcher contre le mauvais temps, de trembler et de claquer des dents sous l'effet de l'humidité, le grès nu et mouillé des trottoirs, qui, de dépit, se fendait sous les pieds des passants, et, enfin, les passants eux-mêmes, pâles, verdis, maussades, irrités plus que jamais, en majeure partie rasés de près et se hâtant dans toutes les directions, vers leurs occupations.

Tout l'horizon de Saint-Pétersbourg avait, ce jour-là, un aspect aigre, terriblement aigre... Saint-Pétersbourg se renfrognait. On voyait très bien qu'à l'instar de la majorité des gens irrascibles, la ville cherchait avec véhémence quelqu'un, n'importe qui, pour concentrer sur lui toute son irritation pleine d'angoisse, lui cracher à la figure, se brouiller avec lui pour toujours,le reprendre violemment et s'enfuir ensuite aux extrémités de la terre, de manière à ne pas traîner davantage — à aucun prix — sur les marais moroses d'Ingermanlande... Le soleil, lui-même, qui, pressé par des affaires urgentes, avait profité de la nuit pour aller voir les antipodes et se hâtait avec un sourire charmant et une tendresse passionnée pour venir embrasser son enfant de prédilection malade, s'était arrêté à mi-chemin. Plein de regret et de perplexité, il jetait un regard furtif sur l'enfant grognon et mécontent, chétif et hargneux, et, d'un air triste, il amassa derrière sa tête des nuages couleur de plomb.

Seul, un rayon clair et heureux, comme si permission venait de lui être donnée, s'échappa gaîment un tout petit instant des sombres profondeurs violettes, se glissa joyeusement le long des toits des maisons, sourit aux murs mornes et suintants, s'éparpilla en milliers d'étincelles, se refléta dans chaque goutte d'eau et disparut, pareil à un enthousiasme fugitif qui se serait inopinément emparé de l'âme sceptique d'un slave et dont celui-ci aurait eu honte...

Et aussitôt après, le plus ennuyeux des crépuscules se répandit sur toute la ville. Il était une heure de l'après-midi et le carillon municipal n'arrivait pas, semblait-il, à comprendre pourquoi et de quel droit on le forçait à sonner à cette heure et dans cette nuit.

Tout à coup, je vis un convoi funèbre venant à ma rencontre. En tant que journaliste, je me souvins immédiatement que la grippe et la fièvre typhoïde étaient des thèmes d'actualité à Saint-Pétersbourg. C'étaient des funérailles très somptueuses. Le héros de ce cortège, la mine sérieuse et solennelle, reposant dans son riche cercueil, partait, les pieds en avant, pour la demeure la plus confortable du monde. Une longue file d'agents des pompes funèbres écrasant de leurs bottes de cent pouds les branches de sapin éparses sur le pavé, remplissaient l'air de fumée de résine avec leurs torches. Le chapeau à plumes sur le cercueil annonçait clairement aux passants le rang du défunt. Ses décorations suivaient, épinglées sur un petit coussin. Immédiatement derrière le corbillard, un colonel, inconsolable, tout gris déjà — le gendre du disparu ou son cousin, peut-être — pleurait et sanglotait. Dans la longue suite des voitures on apercevait, selon la tradition, des gens qui portaient officiellement le deuil, de perpétuels bavards qui sifflaient, des enfants en pleureuses blanches qui riaient, insouciants. Une vague inquiétude, une irritation effroyable s'emparèrent de moi. Et moi, qui n'avais absolument personne à qui m'en

prendre, l'air maussade et la mine fâchée, je m'en pris soudain à un brave cheval flegmatique et fourbu qui se tenait bien coi dans le rang. Il mâchonnait une ultime poignée de foin, volée à une charrette voisine, et il décida, je ne sais trop pourquoi, de faire de l'esprit, c'est-à-dire, de choisir le passant le plus morne et le plus absorbé (évidemment, il me jugeait ainsi!) et de le saisir légèrement par le collet ou par la manche pour lui montrer tout simplement et tout tranquillement son chanfrein barbu et vertueux. Il me le montra à moi, malheureux, abattu, accablé par les méditations angoissantes de ce matin-là... Pauvre rosse!

Je rentrai à la maison, mais à peine fus-je installé à ma table pour écrire un article que — Dieu sait comment! — j'ouvris un journal et commençai à lire une nouvelle.

Il s'agissait d'une famille moscovite, de classe moyenne, obscure. On parlait aussi d'amour, mais, messieurs, je n'aime pas, moi, à en parler. Et tout à coup je me transportai en pensée à Moscou, dans mon pays natal, si lointain. Si, messieurs, vous n'avez pas encore lu cette nouvelle, lisez-la! De quoi donc pourrais-je vous parler qui soit plus nouveau ou plus intéressant? Voulez-vous que je vous parle des nouveaux omnibus qui font sensation depuis quelque temps sur la Perspective de la Néva? Que je vous entretienne de ce dont on ne faisait que parler dans la capitale la semaine dernière, — du débordement de la Néva? Ou que je vous confie que dans les salons, on continue encore à bâiller à jours fixes en attendant avec impatience l'été? Mais vous en avez assez depuis bien longtemps! Vous venez de lire une description d'un matin septentrional; c'était assez ennuyeux, n'est-ce pas? Alors, lisez à un moment gris, par un matin aussi gris, cette nouvelle ayant pour sujet une glace de famille brisée... Il me semble avoir vu dans ma tendre jeunesse la pauvre Anna Ivanowna, la mère de famille,

et connaître Ivan Cyrillovitch, son mari. Cet Ivan Cyrillovitch est un brave homme, même bon, mais qui aime faire de l'esprit à certains moments, lorsqu'il s'amuse. Sa femme, par exemple, est malade et craint tout le temps la mort. Ivan Cyrillovitch ne cesse de la taquiner en public et parle avec volubilité, rien que pour s'amuser, du jour où il perdra sa femme et où il se remariera. Anna Ivanowna tâche de se maîtriser, fait la joyeuse; rien à faire, son mari est comme cela... Mais voilà les jours gras! Ivan Cyrillovitch est absent. En cachette, quelques jeunes amies viennent voir la petite Olia, la fille aînée. Des jeunes gens aussi, tous plus gais les uns que les autres. Il y a là encore un nommé Pavel Loukitch, un personnage que l'on dirait sorti tout droit d'un roman de Walter Scott. Le malheur est que ce Pavel Loukitch propose à tout le monde de jouer à cache-cache. On eût dit qu'Anna Ivanowna pressentait une catastrophe; mais, entraînée par l'enthousiasme général, elle donna sa permission. Oh! mes amis, je vous assure que c'est ainsi, exactement, que je jouais moi-même à cache-cache, il y a une quinzaine d'années... Quelle bonne partie! Et ce Pavel Loukitch! Quel étourdi! Voilà que les enfants se fourrent dans un petit coin, sous une chaise et qu'ils se mettent à s'agiter tout près d'une glace. Entendant des bruits, Pavel Loukitch se précipite dans cette direction, la glace s'ébranle, s'arrache à ses crochets rouillés et se casse en morceaux... Croyez-moi, lorsque je lus cette nouvelle, j'avais la pénible impression d'avoir cassé moi-même la glace... Comme si tout cela était de ma faute. Anna Ivanowna pâlit... Tout le monde se dispersa... Une panique terrible s'empara de tous... Qu'allait-il arriver? J'attendais, plein de peur et d'impatience, le retour d'Ivan Cyrillovitch. Je pensais sans cesse à Anna Ivanowna.

Vers minuit, Ivan Cyrillovitch rentre, un peu ivre. A sa rencontre, telle une vipère, vient la grand'mère, déla-

trice expérimentée — vieux type moscovite! — qui se met à lui raconter, à lui souffler quelque chose, du *malheur* qui est arrivé, évidemment. Mon cœur commence à battre, et, soudain, la tempête se déchaîne, d'abord dans la violence et le tonnerre, puis elle se calme peu à peu. J'entends la voix d'Anna Ivanowna. Que va-t-il lui arriver? Trois jours après, nous la trouvons dans son lit. Au bout d'un mois, elle meurt de phtisie... Mais comment? Est-il vraiment possible de mourir à cause d'une glace brisée? Oui, elle est morte quand même. La description des derniers moments de cette vie douce et réservée est imprégnée du charme de Dickens.

Eh! oui, je me souvenais d'un tas de choses.

A Saint-Pétersbourg, il y a nombre de ménages semblables. Personnellement, je connaissais un Ivan Cyrillovitch. Mais il y en a assez partout... Si je vous parle de cette nouvelle, c'est que moi-même je me proposais de vous en raconter une... Mais laissons cela pour une autre fois.

A propos, quelques mots sur la littérature. Nous avons entendu dire que beaucoup de gens sont très contents de la saison littéraire de cet hiver. Il n'y a pas eu de vacarmes, ni de discours acharnés et vengeurs non plus; cependant, un certain nombre de nouveaux journaux et de nouvelles revues ont paru. Tout maintenant se fait d'une manière plus sérieuse et plus sévère; on constate partout plus d'harmonie, de sagesse, de méditation et d'accord. Il est vrai que le dernier ouvrage de Gogol a fait grand bruit au début de l'hiver. Un fait est surtout à signaler : l'approbation unanime de presque tous les journaux et toutes les revues, habituellement opposés l'un à l'autre au point de départ.

II

Mesurez-vous, messieurs, toute l'importance, dans notre capitale, de l'homme qui a toujours en réserve une

nouvelle inconnue de tout le monde, et qui, par-dessus le marché, possède le talent de la raconter d'une manière agréable? A mon avis, c'est presque un grand homme et, sans nul doute, avoir en réserve une bonne nouvelle, c'est mieux que posséder un capital. Lorsqu'un Pétersbourgeois apprend une nouvelle extraordinaire et qu'il court à bride abattue pour la divulguer, il commence à éprouver d'avance une sorte de volupté spirituelle; sa voix faiblit et tremble de plaisir, et on dirait que son cœur baigne dans l'eau de rose. Au moment où il n'a encore raconté à personne sa nouvelle et où il vole rejoindre ses amis à travers la Perspective de la Néva, il se débarrasse tout d'un coup de tous ses ennuis, il guérit même — nous en avons des preuves — de ses maladies les plus chroniques et pardonne même avec bonne grâce à ses ennemis jurés. Il se fait alors très humble et très grand à la fois. Et pourquoi? Mais parce qu'à ce moment solennel le Pétersbourgeois comprend toute sa dignité, toute son importance et s'estime à sa vraie valeur. Bien plus! Moi, et vous aussi, messieurs, nous connaissons pas mal d'individus que, dans d'autres conditions, moins favorables, nous n'aurions jamais laissé entrer dans notre antichambre, même pour voir notre valet de pied. C'est odieux, en effet. L'individu sait, lui-même, qu'il est coupable et à ce moment il ressemble à un petit chien, qui, la queue entre les pattes et les oreilles basses, attend les événements. Et tout à coup le moment propice arrive : ce monsieur sonne chez vous d'un air assuré et passe, content de soi, devant votre valet de chambre tout interdit; l'allure dégagée et le visage radieux, il vous tend la main et vous reconnaissez au bout d'un petit instant qu'il en a le droit, qu'il est porteur d'une nouvelle, d'un potin ou de quelque chose d'autre très agréable : bien entendu, sans cela il n'aurait jamais osé franchir votre seuil! Quant à vous, vous l'écoutez non sans plaisir, bien que vous ne ressembliez point à cette mon-

daine distinguée qui n'aimait pas les nouvelles, mais qui avait entendu avec délices raconter l'histoire d'une grande dame battant son mari.

C'est que le potin est appétissant, messieurs! J'ai souvent pensé que, si chez nous, à Pétersbourg, s'était annoncé un talent susceptible d'inventer quelque chose de nouveau dans le domaine de nos amusements, une distraction qui n'existait jusqu'ici dans aucun autre Etat, — ma foi, cet homme-là pourrait gagner un argent fou. Mais nous nous contentons de fantaisistes et de plaisants assez médiocres, — et pourtant il y a des gens qui passent maîtres dans cet art. Elle est bien étonnante, la nature humaine! Tout à coup, et sans qu'il soit poussé par la lâcheté, un homme cesse d'être homme, et devient une pauvre mouche, une microscopique et simple mouche. Sa figure change soudain et se couvre non pas d'humidité, mais d'un coloris tout à fait spécial et brillant. Sa taille devient tout d'un coup beaucoup plus petite que la vôtre. Son air indépendant disparaît absolument. Il vous regarde dans les yeux, tel un chien attendant un os. Bien plus, quoiqu'il porte en ce moment un habit impeccable, en quête de vos bonnes grâces, il se couche à terre, agite d'un air heureux sa petite queue, glapit, lèche, ne ronge pas l'os avant qu'on lui dise « Ronge! » et, ce qui est le plus amusant et le plus agréable, il ne perd absolument rien de sa dignité. Au contraire, il la conserve sacrée et inviolable; vous-même, vous en êtes témoin, et tout cela se passe très, très naturellement. Bien entendu, au point de vue de l'honnêteté, vous êtes Régulus ou, du moins, Aristide, — bref, vous êtes capable de mourir pour la vérité. Vous voyez au travers de cet homme. Lui aussi, de son côté, vous assure qu'il est sans détour, — donc, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes, vous êtes parfaitement bien et le bonhomme ne perd pas sa dignité. C'est que, Messieurs, il vous couvre de louanges. Sûrement, c'est dommage

qu'il vous loue en face. C'est fâcheux, c'est même odieux, mais vous vous rendez compte qu'il vous flatte très savamment, qu'il indique justement ce que vous-même appréciez en vous. Donc, il possède de l'esprit, du tact, du sentiment même, de la sagacité... Car il reconnaît en vous ce que tout le monde vous refuse, peut-être, par dépit ou par envie. « On ne sait jamais — voilà ce que vous dites, — il se peut bien qu'il ne soit pas un flatteur, mais tout simplement un homme très naïf et très brave. Et d'autre part, pourquoi faire chasser un homme dès la première fois? »

Et voilà que cet homme obtient tout ce qu'il cherchait à avoir, exactement comme le Juif qui ne pense guère à supplier un seigneur d'acheter sa marchandise, non, pas du tout! A quoi bon acheter? Il le prie seulement de bien vouloir jeter un coup d'œil sur son paquet, de cracher seulement sur sa marchandise et puis de continuer son chemin. Le Juif défait son paquet, et le seigneur achète comme de juste tout ce que le marchand voulait vendre. Répétons encore une fois que notre Pétersbourgeois agit ainsi non pas par lâcheté! A quoi servent ces mots ronflants? Il serait injuste de dire qu'il a une âme infâme. Non, au contraire, c'est l'âme d'un être intelligent, délicat, sociable, raffiné, qui connaît son monde, qui fait, c'est vrai, trop d'avances, mais c'est une âme quand même, non pas celle de tout le monde, mais de beaucoup parmi nous. Et tout cela est d'autant mieux que sans elle, sans cette âme, nous mourrions tous d'ennui ou nous nous déchirerions cruellement les uns les autres. L'hypocrisie, l'envers, le masque, tout cela est très mauvais, mais si nous nous présentions en ce moment tels que nous sommes en vérité, ma foi, ce serait bien pis.

Toutes ces utiles méditations me vinrent à l'esprit justement le jour où tout Pétersbourg s'était répandu au

Jardin d'Eté et sur la Perspective de la Néva pour arborer ses toilettes de printemps.

Mon Dieu! On pourrait écrire un livre entier touchant les seules rencontres faites sur la Perspective de la Néva! Mais vous le savez tous tellement bien par expérience, qu'à mon avis il n'y a nul besoin d'écrire ce livre. Pendant ce temps, une autre idée surgit dans mon esprit : on fait de terribles dépenses à Pétersbourg. Il serait curieux de savoir si vraiment il y a chez nous beaucoup de gens dont la fortune suffit pour tout, c'est-à-dire : Pétersbourg compte-t-il beaucoup de gens aisés? Je ne saurais pas dire au juste si j'ai raison, mais (si seulement cela m'est permis!) je me suis toujours imaginé que Pétersbourg est le benjamin gâté d'un papa distingué, d'un homme des temps anciens, riche, réfléchi et extrêmement débonnaire. Le papa décida enfin de se retirer des affaires, de s'installer à la campagne où il est tout à fait enchanté d'avoir la possibilité de porter sans aucune gêne son veston de nankin. Mais le fils, lui, se tourne vers le monde, le fils doit apprendre toutes les sciences, le fils doit être un Européen achevé, et le père, bien qu'il ne connaisse la civilisation que par « on dit », veut absolument que son héritier soit le jeune homme le plus civilisé du monde. Le fils ne fait qu'effleurer les choses, plonge dans la vie, s'habille à l'européenne, fait pousser ses moustaches, porte une barbiche espagnole, mais le père ne s'aperçoit pas que son fils commence déjà à voler de ses propres ailes, à user de son expérience, de son indépendance, et que, d'une manière ou d'une autre, il veut vivre sa propre vie et qu'au bout de ses vingt ans, il a appris beaucoup plus que son père, partisan des mœurs ancestrales, pendant toute sa longue vie. En voyant, plein d'effroi, cette barbiche espagnole, en remarquant que le fils puise sans compter dans la large poche paternelle, en s'apercevant enfin qu'il est un peu sectaire et pas bête du tout, le vieux grogne, se fâche,

accuse et l'instruction et l'Europe Occidentale et se plaint surtout de ce que « les oisons mènent paître les oies ». Mais le fils veut vivre, il en a besoin, et il en a une telle hâte que l'on commence à juger sévèrement ses escapades et ses folles dépenses.

La saison d'hiver vient de se terminer et Pétersbourg appartient maintenant, selon le calendrier du moins, au printemps. Les longues colonnes des journaux se remplissent déjà des noms des gens partant pour l'étranger. Plein d'étonnement, vous vous rendez aussitôt compte que notre Pétersbourg souffre beaucoup plus de sa santé que de sa poche. J'avoue que lorsque je me suis mis à comparer ces deux maux, j'ai été pris d'une panique, à tel point que je me croyais déjà dans un hôpital et non pas dans la capitale. Mais j'ai compris, aussitôt après, que je n'ai pas la moindre raison de m'inquiéter et que la bourse du papa provincial est encore assez bien garnie et serrée.

Vous allez sûrement voir le luxe prodigieux qui remplira les villes, vous allez admirer également les robes extraordinaires qui embelliront nos bouquets de bouleaux. Tout le monde sera content et heureux. Je suis même certain que, dès qu'il s'apercevra de la joie générale, l'homme pauvre, lui aussi, deviendra sur-le-champ content et heureux. Au moins, il verra gratis des choses qu'il ne verrait à prix d'or dans aucune autre ville de notre immense pays.

A ce propos, permettez-moi de vous dire quelque chose au sujet de l'homme pauvre. Il nous semble que, de toutes les espèces de pauvretés, la pire, la plus hideuse, la plus ingrate, la plus basse ainsi que la plus vile, est la pauvreté mondaine, bien qu'elle soit très rare, — cette pauvreté qui vient de dépenser follement le dernier sou, mais qui roule par devoir en voiture, fait gicler de la boue sur le passant gagnant son pain à la sueur de son front, et qui, malgré tout cela, a encore des domestiques

en cravate et en gants blancs; cette pauvreté qui a honte de demander l'aumône, mais qui n'éprouve aucune honte à l'accepter de la manière la plus insolente et la plus malhonnête.

Mais assez parlé de cette ignominie! Nous souhaitons de grand cœur à nos Pétersbourgeois de jouir de leurs vacances et de bâiller le moins possible. Il est un fait certain, c'est que le bâillement à Pétersbourg est une maladie aussi grave que la grippe, les hémorroïdes, ou la fièvre typhoïde, — une maladie dont ne nous débarrasseront pas de longtemps les traitements en vogue, ni même les traitements mondains. A Pétersbourg, on se lève en bâillant, en bâillant on vaque à ses affaires; en bâillant toujours, on se couche et on s'endort. Mais c'est aux mascarades et à l'Opéra qu'on bâille le plus. Et pourtant, notre Opéra ne laisse rien à désirer. Les voix de nos merveilleux artistes sont tellement claires et pures que leurs échos commencent déjà à gagner tout notre pays, toutes les villes, tous les villages, les bourgades, etc... Tout le monde sait déjà que Pétersbourg possède un Opéra, et on nous envie de partout. Cependant, Pétersbourg s'ennuie un peu et, vers la fin de l'hiver, il en a assez, comme, par exemple, lors du dernier concert d'hiver. Cette remarque n'a rien à voir avec le concert du célèbre musicien Ernst, qui a été donné au profit d'une belle œuvre de bienfaisance. Un fait curieux s'est produit : il y avait tant de monde au théâtre que d'aucuns, désireux de ne pas étouffer, ont décidé de faire une promenade au Jardin d'Eté, qui, comme par un fait exprès, avait ouvert justement ses portes, et c'est pourquoi on a eu l'impression que la salle était un peu vide. Naturellement, c'était un malentendu et rien de plus. La recette fut excellente. Nous avons entendu dire que certains, craignant une bousculade terrible, avaient envoyé leurs dons et n'étaient pas allés au théâtre. Crainte tout à fait justifiée.

Vous ne pouvez pas, mes amis, vous imaginer le plaisir que me procure l'agréable devoir de vous parler des nouvelles pétersbourgeoises et d'écrire pour vous le journal pétersbourgeois! Je vous dirai même plus : ce n'est guère un devoir, mais la plus grande volupté. Je ne sais pas si vous pouvez comprendre toute ma joie; mais, ma foi, il est tellement agréable de se réunir, de rester un instant en société et de s'entretenir du monde. Par moments, je suis même sur le point de chanter de joie, et cela m'arrive lorsque j'entre dans un salon et que je vois des gens de bonne éducation et de grand sérieux, qui sont assis à leur aise et conversent sur quelque sujet sans perdre rien de leur dignité. De quoi s'entretiennent-ils? Ça, c'est une question de seconde importance; à vrai dire, j'oublie même parfois de m'informer du sens de la causerie générale, me contentant uniquement du tableau conforme à tous les rites de la bienséance. Alors, mon cœur se remplit d'enthousiasme respectueux.

Mais m'informer du sens, du contenu de ce dont on parle dans nos cercles mondains, — non je n'en ai pas encore eu le temps. Dieu seul sait ce que c'est! Bien entendu, on y parle de quelque chose d'infiniment agréable, étant donné cette réunion de gens à la fois sérieux et aimables, mais tout cela reste pourtant hors de ma portée. On a toujours l'impression que la conversation va commencer d'une minute à l'autre, comme si l'on accordait les instruments; on reste deux heures dans l'attente, et on est toujours dans l'expectative. On entend de temps en temps entamer çà et là des thèmes graves touchant des sujets dignes de réflexion, mais après, quand vous vous demandez de quoi, à proprement parler, il s'agissait, vous n'arrivez jamais au bout : peut-être bien qu'on parlait des gants, ou de l'agriculture, ou que même on discutait sur le thème : « L'amour féminin est-il de longue durée? » C'est pourquoi je vous le dis tout franchement : un ennui mortel me prend parfois. Cette im-

pression ressemble un peu à cette autre : vous rentrez par un soir sombre chez vous; d'un air triste et absent, vous promenez votre regard dans tous les sens et vous entendez soudain de la musique. Un bal, en effet, un bal! Derrière les fenêtres brillamment éclairées, des ombres glissent; on entend des bruits légers, un chuchotement doux; on perçoit même des murmures délicieux; des valets de pied se tiennent, rigides, sur le perron; vous passez, ému, excité devant la maison et un désir discret, un élan caché s'éveillent en vous. Il semble que ce soit là l'écho de votre vie, et pourtant vous n'en emportez qu'un seul motif, pâle et fade, une idée, une ombre, presque rien. Et vous passez, l'air méfiant. Vous entendez toujours d'autres choses; vous entendez vibrer, à travers le motif incolore de votre vie quotidienne, un autre motif, vigoureux, perçant, plein de suavité et de tristesse à la fois. L'ennui et le doute rongent et déchirent le cœur, comme cette angoisse dont est imprégnée la mélodie traînante, infinie de la mélancolique chanson russe, si riche en sons chers et captivants :

Prêtez l'oreille... Un autre air résonne...
L'angoisse et la débauche...
Est-ce un brigand qui chante dans l'oubli?
Est-ce une jeune fille qui pleure au moment triste des adieux?
Non, ce sont les faucheurs qui rentrent du travail.
Mais qui, qui donc a composé leur chanson? Comment, qui?
Regarde :
Tout autour — la steppe, les steppes de Saratov...

Il y a quelques jours, on a célébré le « Semik ». C'est une fête populaire russe. Le peuple fait une réception solennelle au printemps et, dans toute l'immense Russie, on tresse des guirlandes. Mais à Pétersbourg, il faisait un temps froid et morne. Il neigeait, les bouleaux ne s'étaient pas encore épanouis et, par-dessus le marché, la grêle avait haché, la veille, tous les bourgeons des arbres. La journée ressemblait terriblement à une journée d'oc-

tobre, lorsqu'on attend la première neige et que la Néva bouillonne, soulevée par le vent qui, glapissant et sifflant, s'engouffre par les rues et fait grincer les lanternes. Il me semble habituellement qu'à ce moment-là tous les Pétersbourgeois, tous les gens sur la terre sont très tristes et très énervés, et mon cœur se serre ainsi que mon feuilleton. Il me semble toujours qu'atteints d'angoisse farouche, ils restent indolents, à la maison. Certains soulagent leur cœur par des cancans; d'autres ont des discussions acharnées avec leur femme ou, vaincus, tuent le temps penchés sur des paperasses. Ou encore ils dorment d'un sommeil lourd, ou se blotissant dans un petit coin, isolé et gris, préparent leur maigre café et s'assoupissent sur place, sous l'effet du babillage mystérieux de l'eau qui bouillonne dans la casserole. Il me semble que les passants de la rue ne pensent ni aux fêtes, ni aux soucis du monde et que là-bas, sous la pluie cinglante, on ne voit que des pauvres gens maigres et secs, des moujiks barbus qui sont, paraît-il, beaucoup mieux sous l'averse qu'au soleil, et un monsieur à pelisse de loutre qui n'est sorti par ce temps humide et froid que pour faire un bon placement de son argent. Bref, mes amis, ça va mal, très mal...

DOSTOÏEVSKY.

Traduit du texte russe inédit par
ZINOVY LVOVSKY.



SONGES D'ARIANE

MOUVEMENT SYMPHONIQUE

—

A Georges Duhamel.

PRELUDE

Salut, jardins secrets où l'écho seul résonne!

O cyprès endormis sous la sève d'automne,
Dressés dans les lueurs sanglantes du matin,
Etes-vous messagers de mon futur destin
Pour me parler ainsi d'inconnaissables tombes?
Je suis des yeux le vol fragile des colombes
Ralliant les vieux nids de ces hivers passés.
Dès l'aube j'entrevois des abimes glacés
Où s'endorment, muets de détresse, les cygnes.

Reverrai-je demain se balancer les vignes
A ces treilles qu'argente une brume d'hiver?
Maintenant, je me heurte aux murailles de fer,
Je frappe d'un doigt las aux innombrables portes.
Seules, dans l'air tiédi, tournent des feuilles mortes
Qu'une brusque rafale entraîne vers le port,
Et j'évoque le mythe étrange de la mort,
Ces espaces déserts où la nuit va descendre.

Armes pesantes d'or, boucliers pleins de cendre,
Etincelant aux murs d'invincibles palais
D'un Orient perdu peut-être pour jamais!

Vergers d'enfance au cœur d'une autre Babylone!
Je revois votre entrée immense et la colonne
Où le nom profané d'un dieu restait gravé;

Soutenant les frontons du temple inachevé,
Ces figures de sage aux formes surhumaines;
Et vous, au fond du parc enseveli, fontaines
Dont je ne m'approchais qu'à l'ébauche du jour
Pour ne troubler Narcisse en ses baisers d'amour
Ou la nymphe perdue au fil du labyrinthe...
Et seule désormais, je m'avance avec crainte
Vers les lacs oubliés des souvenirs perdus
Et m'éveille, rêvant aux jardins suspendus.

—

ANDANTE

Sur le fleuve de l'âme où nul ne s'aventure,
Lasses, des voix sans timbre ébauchent un murmure...

Mais l'ouragan du soir a fini d'effeuiller
Les grands arbres jaloux de mon ombre fragile.
Sur le parvis s'éteint une lampe d'argile
Que nul ne reviendra peut-être réveiller.

Evoquerai-je encor d'éphémères fantômes
Et les femmes d'Eresse aux fronts marbrés de fleurs
Qui reviendraient du plus profond de leurs royaumes
Ressusciter les nuits d'abandons et de pleurs,

Et les palais surgis du songe des poètes,
D'où les oiseaux blessés reprendront leur essor
Pour retrouver parfois au fond des urnes d'or
Quelque cendre promise aux futures tempêtes.

Ne pourront-ils, jamais, dès l'aube, revenir
Lassés d'un long séjour aux puits du souvenir
Plus fugitif encor que la barque des rêves?

Peut-être venez-vous de ces fatales grèves,
Trières qui passez en mes songes d'enfant.

Vous ne glisserez plus dans le soir triomphant :
Les barques de la mort déjà s'en sont allées,
Et seule je revins en suivant les allées
Du parc mystérieux entr'ouvert sous mes pas.

Pourquoi m'abandonner, prêtresse aux gestes las

Que je cherche sans cesse au cours des nuits affreuses?
Tu sais le désespoir des jeunes amoureuses
Quand l'aimé pour toujours s'enfuit loin de leurs bras.
Peut-être, à la faveur de l'ombre, tu viendras
De la contrée heureuse où ton palais s'élève,
Mais je ne pourrai plus t'attendre sur la grève,
Nos mains ne s'uniraient pour la dernière fois
Car le rêve s'efface à l'aurore et ta voix
Se perdrait dans les cris de la mer en délire.

Dans mes miroirs profonds se glace ton sourire
Et se brisent soudain les dernières clartés.

—

FINALE

Me voici devant vous, sombres divinités,
Compagnes sans amour des formes infernales.
Déjà devant mes yeux surgissent les dédales
Où s'élancent parfois d'effrayantes clameurs
Lorsque le vent déchaîne et brise ses rumeurs
Sur des rocs inconnus, gelés par les tempêtes.

Et vous, proches pays, dont les ombres muettes
Frissonnent sur les bords des fleuves inhumains,
Bientôt j'apparaîtrai sur vos rudes chemins,

Aux clairs déchirements des cymbales mortelles!

JEAN BENOIT.

SPECTACLES ET SPECTATEURS

Quoi qu'il en soit, Monsieur, nous avons trop besoin de plaisirs pour nous rendre difficiles sur le nombre ou sur le choix.

D'ALEMBERT
à Jean-Jacques Rousseau.

On connaît la formule des propagandistes de la « loi de huit heures ». La vie divisée en trois parties égales : huit heures de travail, huit heures de repos et huit heures de distraction. Il est question à présent d'une « loi de sept heures » — en attendant peut-être une « loi de six heures ». A quelle limite la machine va-t-elle réduire le travail de l'homme? Il est probable qu'on ne dormira pas davantage. Ce sont les heures de distraction qui se trouveront plus nombreuses.

Les jeux, sous une forme ou sous une autre, ont été considérés à tous les âges et chez tous les peuples comme indispensables à la vie des sociétés. C'est toujours le fameux : *panem et circenses.* Les statistiques nous apprennent qu'on absorbe plus de viande et plus de sucre qu'autrefois; on absorbe aussi plus de spectacles.

Que propose-t-on aux hommes d'aujourd'hui et particulièrement aux Français pour occuper leurs heures de loisir et de distraction; ces heures « d'éducation », « d'enrichissement de la personnalité humaine » — comme on dit? Où vont les faveurs du public? Et quelles sont ses réactions?

En esquissant un panorama d'ensemble des spectacles contemporains, nous voudrions tenter de reconnaî-

tre l'état moral et intellectuel de notre société. On peut assez exactement situer le niveau d'une civilisation d'après la qualité de ses divertissements.

LE CINÉMATOGRAPHE

C'est le spectacle qui occupe de très loin la première place, — dans l'ordre quantitatif.

Il y a en France plus de quatre mille salles de cinéma. On en construit toujours et de plus vastes dimensions. Paris seul (sans la banlieue) donne asile à plus de deux cent mille places. Si l'on considère que la plupart des salles représentent au moins dix fois par semaine le même programme, on peut conclure qu'un Parisien sur deux trouve un fauteuil aménagé à son intention pour chaque représentation hebdomadaire. Nous ne faisons figurer dans notre statistique que les salles commerciales; et nous ne tenons compte ni des enfants en bas âge, ni des malades ni des aveugles, ni de tous ceux qui, pour une raison ou pour une autre, ne peuvent fréquenter ces spectacles. La proportion semble incroyable.

Les recettes des cinémas de Paris en 1932 se sont montées à 359 millions 328.746 francs (1).

En province, la connaissance des chiffres est moins précise, mais d'après les renseignements provenant des sources les plus autorisées, on peut estimer que l'ensemble des citoyens français verse environ un milliard de francs par an pour assister à son spectacle favori.

Parmi toutes les nouveautés apportées à l'art par la technique, le cinématographe à sa naissance nous semblait appelé à conquérir une place exceptionnelle. Peut-être en attendions-nous trop lorsqu'il nous apparaissait tout rayonnant de ses étonnantes ressources... Il faut bien constater quel usage il a fait de ses puissances;

(1) Il convient de noter que ces recettes ont laissé au Trésor une somme de 79 millions 123.855 francs de droits et taxes.

quelle dissipation; quel ridicule gaspillage. On a pu se leurrer. On est trop facilement porté à croire que des progrès d'ordre technique ont pour correspondance des progrès d'ordre intellectuel. C'est souvent le contraire qui se produit. Les peintres modernes ont-ils une supériorité sur les primitifs, du fait que leur palette est chiquement mieux composée?

Nous avons vu la technique du cinéma se perfectionner avec une extraordinaire rapidité. Il eût fallu des phénomènes psychologiques anormaux pour que le génie soufflât aussitôt de ce côté avec la force qu'on espérait. Peut-être, un retour à de plus strictes disciplines, à des limites plus resserrées, est-il nécessaire pour conférer au « septième art » une grandeur dont il serait téméraire de l'exclure par principe. Au vrai, tel que nous le voyons aujourd'hui, il ne raconte guère de la comédie humaine que ce qu'en peut apercevoir l'esprit le plus superficiel.

Des critiques sagaces et qui ne connaissent pas les entraves des contrats de publicité, nous disent pourtant qu'ils ont pu trouver chaque année cinq ou six œuvres tout à fait appréciables. Une demi-douzaine par an, c'est déjà beau. Si nous sommes déçus, la faute en revient beaucoup aux éditeurs, qui proclament des merveilles, qui publient à grand fracas la hauteur des montagnes d'or dépensé, lorsqu'ils n'ont accouché que d'une souris.

Ces bons films, le Parisien averti peut aller les chercher dans les salles qu'il a repérées et se composer le programme de son choix; mais le public moyen, cet immense public qui ne choisit pas, qui cherche de la distraction, qui se contente « d'aller au cinéma », prend naturellement tout ce qu'on lui offre, où la proportion de niaiseries est impressionnante.

Voilà le grand danger du cinéma : pour assouvir une

clientèle vorace, il faut fabriquer des milliers de kilomètres de pellicules. On pêche des sujets où l'on peut; on les malaxe, on les triture selon des principes strictement commerciaux, c'est-à-dire de façon à flatter au mieux les passions populaires. Le prix de revient d'une bande est extrêmement élevé. On veut donc, pour l'amortir, lui donner le maximum de chances nécessaires pour être beaucoup projetée. Une expérience trop audacieuse, qui risquerait de déplaire au public, serait terriblement dangereuse. On est certain, par contre, de débouchés et de recettes bien assurés, si l'on se cantonne dans le banal et le convenu. Il faudrait des génies ou des héros pour ne pas se trouver pris dans l'engrenage. On rencontre, dans les studios de prises de vue, beaucoup d'hommes de talent, mais les héros et les génies, c'est normal, n'y sont pas abondants.

On sait d'autre part quelle prise exerce l'écran sur les foules. Ces jeux d'ombre et de lumière, ce rythme violent des images produisent une sorte d'hallucination, de stupeur dont la puissance est considérable. M. Henry de Montherlant racontait qu'un coiffeur de Colomb-Béchard avait affiché des tarifs à sa boutique pour l'arrangement de la tête de ses clientes « à la Ninon » ou « à la garçonne ». En ce lieu, c'était si bête que l'autorité militaire (M. de Montherlant s'en étonne) fit enlever la pancarte. Peut-on édicter de délicats règlements ou faire fonctionner de trop subtiles censures « pour cause de bêtise » ? On voit où nous voulons en venir... Qu'on ne crie pas trop au paradoxe! Le danger est d'importance; tant de personnes font du cinéma, comme du pain, comme de la viande, leur indispensable nourriture... Bien souvent, leur unique nourriture spirituelle!...

Dans les petites villes endormies, le soir, après que, dans chaque maison, les rideaux ont été tirés et les lampes éteintes, un rayonnement de lumière et un peu

de bruit subsistent encore assez tard dans la nuit. Une girandole d'ampoules de couleur brille au-dessus de la porte d'entrée du cinéma pendant que retentit une grelottante sonnerie de timbre. C'est là seulement que paraît subsister ce qui reste de vie à la petite cité... Hélas! ce qu'on y vient chercher, c'est justement ce qui est extérieur à elle, ce qui est en dehors de son cadre et de son esprit familier. On y appelle l'illusoire reflet d'un univers lointain, paré de tous les prestiges de l'inconnu. Bien médiocre, aux habitants de la petite ville, après ces évocations ardentes et somptueuses, paraîtra leur existence sans aventure. Celle-ci ne va-t-elle pas leur peser davantage? Ce monde confus, mais vivant des multiples images qu'ils ont entr'aperçues, se trouve à côté d'eux, presque accessible, tandis qu'ils vont reprendre chaque jour leurs monotones occupations.

Vertus sociales du cinéma... Nous ne croyons guère que sa prolifération dans nos provinces soit un remède contre leur désertion. La jeune campagnarde, la jeune provinciale se trouve trop tentée de comparer sa vie de besogne et de calme à l'agitation merveilleuse des héroïnes qui défilent devant son regard ébloui. Celles qui veulent ensuite « faire du cinéma » sont sans doute les plus atteintes; mais toutes celles qui, plus ou moins consciemment, rapprochent leur vie simple de ce qu'elles ont vu rayonner sur l'écran; celles qui abandonnent le foyer, le métier ancestral, pour courir l'aventure dans les villes, pour chercher au moins l'apparence de l'indépendance, et le lustre, et la facilité; toutes celles-là, que nous connaissons, que nous rencontrons chaque jour, qui ont rejeté l'outil et le tablier de toile pour se revêtir de soie artificielle, se teindre les ongles et tenter de peindre l'arc de leurs sourcils à l'instar de Greta Garbo!...

Nous ne pensons pas qu'il faille charger le cinéma de tous les péchés d'Israël (bien qu'Israël ait une grande part dans ses destinées). Au vrai, il ne forme pas beau-

coup plus de débauchés ou de criminels que n'en ont formés et n'en forment encore bien des romans-feuilletons. Mais il est incontestablement à l'origine de pitoyables déclassements et de cette désagrégation sociale qui est le grand mal de notre temps. Rester dans sa sphère, se tenir à sa place, accepter son destin et accomplir sa tâche d'un cœur heureux et confiant, ce sont des vertus aujourd'hui mal portées. Et, ceux qui les gardent, on n'a pour eux que mépris...

On a compris que le cinéma est un moyen de propagande d'une portée véritablement effrayante. C'est, d'autre part, le témoin fidèle des désirs populaires. La foule agit sur lui plus que lui sur la foule. L'écran est un miroir qui reflète avec fidélité les inclinations de notre société, ses goûts, ses habitudes, ses mœurs.

LE THÉATRE

De multiples enquêtes ont pu nous familiariser avec les doléances du monde du théâtre. Les directeurs ne font plus leurs frais; les comédiens ne gagnent plus leur vie; les vedettes émigrent à Holywood.

On accuse la concurrence du cinéma; on accuse les auteurs dramatiques; on accuse la crise économique; on accuse le public; on accuse le fisc, l'automobile, le phonographe, la T. S. F., les ouvreuses, les « Défense de fumer », quoi donc encore?... Et l'on arrive à prédire l'agonie d'un des modes d'expression de la pensée qui remonte aux plus lointaines civilisations.

Pourtant, nous sommes bien obligés de constater qu'il existe encore à Paris plus de quarante théâtres qui jouent tous les soirs. Avant la guerre, avant le cinéma et la T. S. F., il y en avait moins. Le nombre des comédiens, des machinistes, des ouvreuses n'a pas diminué. A ceux qui parlent d'une désaffection du spectateur pour l'œuvre dialoguée nous opposerons ces chiffres. A ceux

qui incriminent les auteurs dramatiques, nous pourrions répondre que leur nombre non plus n'a pas baissé, qu'il semble même en augmentation et qu'après les générales, il est exceptionnel de ne pas lire d'hyperboliques comptes rendus.

Pourquoi tout cela ne nous satisfait-il pas? Ni les chiffres, ni les compte rendus, n'arrivent à nous convaincre et nous serions tentés de penser malgré tout que le théâtre n'est plus de nos jours une forme bien vivante de l'art ou de la pensée. La comédie ne passionne plus grand monde. Les générales ne sont plus des événements. Et, si nous en croyons nos aînés, la société parisienne ne discute plus de la dernière pièce comme elle le faisait autrefois.

En apparence, tout cela est un peu contradictoire.

Le seul fait que, malgré les cent quatre-vingt-dix mille places de cinéma aménagées pour le public parisien, les salles de théâtres et les pièces représentées soient plus nombreuses semble donner raison à M. Max Maurey, qui nous affirme : « Il n'y a pas de crise du théâtre. » Pour lui, si les théâtres souffrent, c'est à cause de la crise économique dont souffre toute l'industrie de luxe, et à cause des impôts dont ils sont indûment chargés. Les pièces qui plaisent font toujours recette. Le cinéma accoutume le public à sortir le soir. Certes, il y a de grandes différences entre ceux qui vont à leur cinéma de quartier — un peu comme ils prendraient leur journal — et ceux qui vont au théâtre. Dans ce cas, c'est tout un dérangement. On en parle. On choisit une pièce. On décide des moyens de transport. La soirée marque bien davantage. Mais quelle est la qualité du plaisir qu'on y vient chercher?

Le théâtre contemporain est vicié à l'origine, par le fait qu'il veut drainer à soi un grand public déjà sollicité de tous côtés. La préoccupation dominante, aussi

bien pour les auteurs que pour les directeurs, lorsqu'ils écrivent ou montent des pièces, est de leur faire tenir l'affiche pendant plusieurs mois pour ne pas connaître le déficit. Tous les gages et toutes les concessions sont donc donnés à ce public-roi. On spéculera sur son goût pour ce qui est facile et superficiel, sur sa bêtise et sur son orgueil. On fera de l'industrie théâtrale. Or, sur ce terrain de l'affairisme, le théâtre proprement dit, l'œuvre dialoguée, se trouve presque fatalement battue par les autres genres de spectacles.

Nous ne voulons pas dire que la production soit absolument médiocre. L'exemple de *Topaze* prouve que le public ne se dirige pas nécessairement vers les mauvaises pièces, quoi qu'en disent certains moralistes. Et les noms de M. Giraudoux, de M. Passeur, de M. Supervielle, entre autres, peuvent permettre de classer des œuvres. Mais leur succès est soumis à toutes sortes de hasardeuses nécessités.

En somme, si la vie commerciale du théâtre ne paraît pas très atteinte (nous croyons que le public aimera toujours voir s'agiter sur une scène des comédiens bien vivants), s'il reste probable que le théâtre fera de bonnes affaires quand tout le monde pourra en faire à nouveau, il n'en est pas moins vrai qu'une sorte de confusion, qu'un malaise pèse aujourd'hui sur le genre théâtral. Le théâtre semble chercher sa voie, hésiter, sans trouver les principes salutaires qui sauraient le guider.

L'expérience du cinéma est encore bien fraîche. Le jeune conquérant ne pouvait manquer de voir se tourner vers lui les regards anxieux et un peu éblouis du vétéran fatigué. On a cru à l'influence du théâtre par le film. On a craint que le public, habitué à la rapidité et à la diversité des images de l'écran, ne trouvât l'action scénique monotone et lente, que la multiplicité des décors naturels et des points de vue saisis par l'objectif ne fît paraî-

tre ennuyeux les dialogues débités dans cette boîte sans couvercle qu'est une scène théâtrale. On sait à quels excès nous a menés le désir d'échapper aux contraintes qui étaient jusqu'ici les lois du genre. Le théâtre peut-il lutter avec le cinéma sur son propre terrain? M. Copeau a dit sur ce point essentiel :

La saine influence que le cinéma pourrait exercer sur le thâtre serait de le replacer à son plan, dans son domaine et dans sa voie, et de le débarrasser ainsi de ses ambitions les plus vaines, de ses erreurs les plus puériles. Le cinéma s'est emparé du monde réel, de l'espace, de la nature, de l'exotisme. Il montre le train en marche, l'avion en plein ciel, la mer et le fond des eaux, la foule et la guerre. Laissons-lui cette liberté. Acceptons toutes nos contraintes. Inventons-en de nouvelles. Tranchons, sur ce pied, la question de la mise en scène et du réalisme au théâtre. Nous voilà autorisés à théâtraliser notre art à l'extrême. Tout ce que le cinéma retient de réalité, tout ce qu'il nous en découvre que l'œil humain sans lui ne percevrait pas, désencombre la scène et nous invite à l'investir d'une autre vie, à ne la plus peupler que de poésie...

« ...A ne la plus peupler que de poésie. »... Ces quelques mots, qui permettent de radieuses perspectives sur un théâtre de l'avenir, suffisent à marquer au fer rouge le théâtre contemporain. M. Copeau fait sienne, d'ailleurs, une pensée d'Eléonora Duse : « Pour que le théâtre soit sauvé, il faut qu'il soit détruit. » Et l'on sait qu'il veut une renaissance de l'art théâtral commandée par l'influence des styles primitifs.

Croire au développement progressif du théâtre, c'est bien le fait de l'orgueil de notre époque. Nous pensons aux spectacles populaires du moyen âge qui, au moyen d'images pittoresques et vives, plaçaient l'homme entre l'Esprit du Bien et celui du Mal et lui permettaient de prendre conscience de la grandeur de son destin.

Il n'y a plus de théâtre populaire en France.

Les essais d'art populaire moderne n'intéressent généralement que de minces assemblées d'intellectuels. Le « peuple » n'y vient point applaudir. Les scènes vraiment populaires, comme il en reste encore quelques-unes à Vaugirard ou à Belleville, n'obtiennent de succès que dans la mesure où elle représentent des pièces bourgeoises bien chevronnées. C'est un bon vieux vaudeville, ou une comédie mondaine comme *Le Marquis de Priola,* qui attirent le petit bourgeois et le ménage de prolétaires.

Lorsque M. Gémier installa au Trocadéro un Théâtre national populaire, on pouvait penser que cet esprit bouillonnant de recherches inventives allait montrer au peuple des choses extraordinaires. Discours et manifestes pouvaient faire beaucoup attendre. De fait, au début, nous assistâmes, dans l'immense vaisseau désert, à quelques spectacles curieux. Mais que peut-on voir aujourd'hui au Trocadéro? On y joue *Mignon,* on y joue *Madame Sans-Gêne,* devant un auditoire composé dans son ensemble de bourgeois, ravis d'entendre pour un prix modique les troupes de l'Opéra-Comique ou de la Comédie...

Terminons ce bref exposé de l'état du théâtre dans notre pays, en signalant qu'en province, on ne peut plus guère parler de théâtre qu'au passé. Seuls, quelques groupes privés, lorsqu'ils ont à leur tête un animateur digne, parviennent à entretenir — au milieu de quelles difficultés — un art dramatique véritable en l'illustrant d'exemples de qualité. Très rares sont les centres qui peuvent entretenir une troupe de comédiens professionnels. Et le vieux « menton bleu », qui allait en tournée de ville en ville, fait partie d'une espèce en voie de disparition. Il n'a pu résister à l'attaque du film parlant.

THÉATRES DE MUSIQUE ET DE DANSE

— J'ai l'impression qu'en ce moment c'est la mort de la musique, déclarait récemment sans ambages M. Honnegger.

Nous ne manquons pas d'auteurs de grand talent, — au nombre desquels nous devons compter M. Honnegger lui-même —; nos exécutants n'ont pas perdu leur valeur : il y a toujours de prestigieux instrumentistes. Mais, contrairement à ce qu'on pouvait attendre, le développement de tous les moyens de transmission et de reproduction mécaniques de la musique a singulièrement abaissé le niveau de la culture musicale. Ces mélanges de sons les plus divers, déclenchés à volonté par un simple contact, cette saturation de bruits (véritable fléau pour la santé physique et morale de ceux qui ont besoin de repos) toute cette prolifération de haut-parleurs est en train d'étrangement déprécier la musique. Comme ils sont devenus rares, les vrais amateurs de musique! Où sont-ils, ces mélomanes, notaires ou magistrats de sous-préfecture, qui se réunissaient pour déchiffrer avec délices sonates de Mozart ou quatuors de Beethoven, et qui créaient dans leurs petits groupes d'ardents foyers de ferveur musicale?

De même qu'on débite trop de films, on débite trop de musique. Celle-ci pour rester émouvante, doit être précieuse et rare. Distribuée, comme l'eau potable, à tous les étages, elle perd son importance et voit s'éteindre ses puissances.

On sait quelle menace pèse sur nos scènes lyriques. Leurs directeurs sont obligés de mendier des subventions à l'Etat que cette question, d'ailleurs, n'intéresse pas.

Il faut aussi se rendre compte des raisons profondes qui portent atteinte à leur prestige.

L'opéra est un genre hybride et faux, qui ne peut satisfaire les jeunes générations. Voilà déjà bien des années que les compositeurs, chaque fois qu'ils abordent l'opéra, ne rencontrent que l'indifférence ou l'insuccès. On ne découvre plus, composés pour le théâtre, de textes mémorables. Quand nos théâtres lyriques veulent faire recette, ils doivent reprendre de vieux spectacles de tout repos, que les mêmes habitués vont revoir et réentendre pour des raisons où l'amour de la musique ne tient pas le premier rang.

Le palmarès des œuvres le plus souvent affichées à l'Opéra et à l'Opéra-Comique en est la preuve. En dehors des œuvres de Wagner, de *Carmen,* — un des très rares ouvrages qui soient également appréciés de l'élite musicienne et du grand public, — les pièces du répertoire qui font rentrer de l'argent dans les caisses sont : *Faust* à l'Opéra; *Mignon, Werther, La Tosca, La vie de Bohême, Lakmé, Madame Butterfly* à l'Opéra-Comique.

Le public de ces théâtres n'est pas le même que celui des concerts; il vient beaucoup plus pour jouir d'un spectacle que pour entendre de la musique. Malgré les efforts intelligents de M. Jacques Rouché, — qui, heureusement! ne sont pas tous vains! — l'Opéra est loin de tenir la place qu'il tenait autrefois dans la société parisienne. Qu'on évoque dans ce gigantesque salon, où partout « l'or se rehausse en bosse », le temps des abonnés qui braquaient leurs lorgnettes vers les loges toutes fleuries d'éventails et de sourires; le temps où les messieurs du Jockey sifflaient *Tannhäuser* parce que ce spectacle les privait des exhibitions du corps de ballet; et ce temps où les contrats de location des loges devaient être signés par devant notaire!...

Les abonnés, les amateurs de ballets disparaissent peu à peu, comme les aurochs et les chevaux de fiacre. Les nouvelles créations dont le nombre est imposé par le

cahier des charges n'arrivent même plus à provoquer dans le public un simple mouvement de curiosité. Ce qui reste de musiciens surtout chez les jeunes, ne s'enthousiasme plus pour ce genre musical périmé.

Les spectacles de danse sont plus appréciés d'une élite. Les ballets russes furent à l'origine d'un genre vivant et noble qui n'est pas près de périr. Mais il faut bien tenir compte de la valeur industrielle de ces spectacles de qualité. On sait qu'ils ne font pas recette. Le nombre de leurs amateurs est fort limité. Quant au ballet classique, cette fleur merveilleuse entre toutes, il semble que son intelligence soit complètement perdue. Le moindre spectacle de casino, dansé par de méchants baladins, triomphera plus facilement que l'œuvre la plus achevée et représentée avec une interprétation hors de pair sur la scène de notre Grand-Opéra.

CAFÉS-CONCERTS ET CABARETS

La chanson a joué un rôle considérable dans la période d'après-guerre. Qu'elle exprime la joie ou la tendresse, qu'elle console les peines ou berce les misères, la chanson fut toujours un bienfait. Celle d'après-guerre, sous l'influence du jazz, s'est faite étourdissante. On était pressé de clamer sa joie, de crier, de trépigner. Les rythmes nègres des « fox » et des « steps » dispensaient les principes d'une allégresse factice, tandis que les tangos versaient leur tendre sirop aux cœurs assoiffés de nostalgies. On a beaucoup dansé, beaucoup chanté; et la chanson diffusée, enregistrée, fut répandue jusqu'à saturation dans les foyers des villes et des campagnes. Jamais le refrain à la mode n'a pu toucher si vite une si grande quantité de gens. Il y eut grande consommation de « succès ».

On médit beaucoup de la chanson d'aujourd'hui. Certes, il y a bien des niaiseries. Il y a des livrets d'une

indigence incroyable et des musiques fades à faire lever le cœur. Mais la sottise de la chanson sentimentale est de toujours. Nous conseillons aux amateurs qui ne se laissent pas entièrement envoûter par les seuls charmes du passé de feuilleter quelques recueils de la fin du XVIIIe siècle. S'il y a quelques bijoux, combien de pauvres verroteries. Bêtise des paroles, musique insipide : c'est la totale stupidité. Il faudrait parler aussi de la période romantique et de ses stupides larmoiements.

Au milieu du fatras de la production contemporaine, nous trouvons, il faut le reconnaître, bien des accents charmants. Le jazz aura eu ce grand mérite de conférer à la musique populaire une vigueur qu'elle avait perdue. Sur des rythmes nouveaux, mêlées à des accompagnements d'une ravissante habileté d'écriture, nous avons connu des mélodies sauvages et nues, d'une émouvante puissance d'évocation.

Nous ne dirons pas que le répertoire populaire soit toujours parfait. Le bon goût reste beaucoup plus rare que le mauvais. Mais nous constatons — fait insolite et merveilleux — que nous pouvons entendre siffloter dans la rue ce même air qui sait réjouir aussi le plus raffiné des musicologues.

Il est vrai qu'aujourd'hui la chanson populaire n'est aimable que dans l'insouciance ou la gaieté. Dès qu'elle cherche à hausser le ton, à célébrer de grands sentiments, elle devient fausse et pompeusement ridicule. Il y a là un évident recul sur l'époque où nos ancêtres, qui savaient aussi pousser la romance et la chanson gaillarde, se réunissaient chaque dimanche sous les voûtes des églises pour entonner en chœur ces admirables versets de plain-chant dont la grandeur n'a sans doute jamais été égalée.

Revenons à notre sujet. On avait cru pouvoir prédire, en s'appuyant sur des raisons très logiques, que la mu-

sique mécanique allait tuer les théâtres de chansons. Ceux-ci vivent pourtant.

Ils peuvent se diviser selon les genres, en deux catégories : cafés-concerts et cabarets. Les premiers sont réservés au « tour de chant » : chanson gaie, sentimentale, lyrique, patriotique ou humanitaire. Les autres sont spécialement consacrés à la chanson satirique.

Il ne reste plus beaucoup d'établissements à Paris dont le programme soit essentiellement composé de « tours de chants ». Ils connaissent d'ailleurs le succès. Ils sont fréquentés par un fidèle noyau d'amateurs qui donne à la chanson toutes ses faveurs.

On sait qu'il existe un grand nombre de vedettes, aux noms célèbres, dont la gloire plus ou moins fugitive est faite des applaudissements du public. Notre temps raffole aussi du « chansonnier ». Tout un public fréquente le cabaret du genre « montmartrois ». A l'aise dans un fauteuil, on y peut facilement satisfaire son esprit frondeur. Là, on se sent tout à fait « à la page » et l'on rit, d'un rire de complicité, aux allusions politiques ou autres, pour n'avoir l'air d'ignorer aucun des sujets qui peuvent exciter la verve d'un Parisien malin.

La chanson satirique, la « chanson rosse », pour employer un vocabulaire qui date un peu, répond à une tendance très caractéristique de l'esprit français. Elle a pourtant peu de pénétration dans la masse, et les « cabarets » dont nous parlons sont des établissements qui se disent réservés à une élite et ne peuvent en réalité recevoir qu'un tout petit nombre de spectateurs.

MUSIC-HALLS ET CIRQUES

Il convient de distinguer deux sortes d'établissements qui portent le même nom.

La plupart de nos grands music-halls sont consacrés aux revues. Quelques autres sont restés fidèles aux spec-

tacles dits de « variétés » qui ressemblent à ceux du cirque.

On connaît la vogue des revues. Leurs succès sont écrasants. Les établissements qui font des frais importants pour la réalisation d'une revue sont assurés de voir celle-ci tenir l'affiche pendant un semestre ou une année, bien que le prix des places soit élevé. Il faut noter que les recettes des music-halls parisiens sont presque aussi importantes que celles des théâtres. En 1932, les théâtres ont réalisé cent-deux millions de recettes, tandis que les music-halls en réalisaient quatre-vingt-dix-sept millions. Ces spectacles sont pareils à ces féeries qu'on n'osait guère créer jusqu'ici qu'à l'usage des enfants. C'est l'abondance des femmes nues et des scènes grivoises qui en font des spectacles pour grandes personnes.

Le goût de notre époque pour la mise en scène trouve à s'y manifester librement. Il ne reste même plus autre chose que des mises en scène. Le luxe des décors, les artifices de la machinerie, le déploiement de la figuration, toute cette griserie provoquée par les chants, les éclairages et le chatoiement des faux bijoux est très goûtée d'un vaste public.

Nous ne voulons pas dire qu'il n'y ait point de réussites; mais elles sont généralement dues à l'importance du budget plus qu'au talent. Aussi, rien n'est-il plus lamentable que les scènes des théâtres extérieurs ou de la province qui veulent monter des « super-revues », avec une figuration réduite et des décors au rabais, « à l'instar » des grands music-halls de Paris.

Les théâtres de « variétés » ont connu après la guerre un renouveau de faveur. Divers, rapides, d'un abord facile, on peut regarder ces spectacles d'un œil un peu distrait. Ils conviennent parfaitement à une société qui cherche à vivre à la hâte et fuit la réflexion. Ce n'est

pas à dire que l'observateur n'y puisse trouver matière à s'enrichir. Il est même singulièrement intéressant de voir comment un artiste de music-hall (jongleur, pitre ou gymnasiarque), soumis dans un cadre étroit à des règles strictes, cherche, durant les quelques minutes où il paraît en scène, à donner la mesure de son talent et à imposer sa personnalité. Les succès d'un Barbette ou d'un Grock proviennent de cet art incomparable avec lequel ils ont su composer un ensemble de paroles ou de gestes pour obtenir, en un instant, un effet direct et saisissant sur le public le plus blasé.

Il y eut après la guerre un snobisme du music-hall et surtout du cirque. Aujourd'hui, plusieurs cirques parisiens ont disparu; il n'en existe plus en province. Les cirques ambulants se sont transformés le plus souvent en vastes ménageries. C'est dommage. Car, sans être snob, on pouvait goûter le charme de l'ambiance si particulière à ces endroits où les spectateurs sont proches des acteurs, mêlés au secret des coulisses et des écuries, où, depuis la joie bruyante et saine du petit orchestre de cuivres jusqu'à la culbute du clown et au sourire de l'écuyère, tout se fait avec un accent de franchise qui n'existe pas ailleurs. Toute une littérature, d'Edmond de Goncourt à Colette, a célébré le cirque, le music-hall et leurs passions. Sans y attacher la même valeur philosophique, le public — celui du moins qui ne croit pas trop à sa propre importance, qui n'a pas de prétention et veut s'amuser simplement — a manifesté son attachement à ces jeux, auxquels le cinéma n'a pas porté le coup fatal.

SPECTACLES SPORTIFS

Bien que les sports échappent par certains côtés au cadre que nous nous sommes tracé, il faut mentionner l'importance qu'ils ont acquis dans notre société. Ce sont bien des spectacles. La très grande majorité de ceux

qui assistent aux compétitions sportives n'est pas composée de joueurs, mais de spectateurs qui vont là plutôt qu'au théâtre, ou au cinéma parce qu'ils y trouvent des émotions plus fortes.

Toutes les classes sociales ont leurs sports préférés. Les places qui permettent d'assister aux jeux de la Coupe Davis sont disputées par une société riche et mondaine, tandis qu'aux vélodromes, surtout pendant les fameux « Six Jours », la clientèle qui s'échelonne du rez-de-chaussée aux plus hauts gradins représente toutes les castes, — d'après l'état de leur fortune, tout au moins.

Les combats de boxe attirent des milliers de spectateurs dans les salles spécialisées Les places y sont généralement d'un prix très élevé, et ceux que n'intéresse pas ce genre de distraction sont surpris de constater qu'une foule de personnes paient ici quatre ou cinq fois plus qu'elles ne voudraient payer dans une salle de théâtre.

On sait quel concours de peuple se rue vers les grands stades suburbains pour assister aux compétitions internationales des joueurs de ballon. C'est là que nous pouvons évoquer les grands rassemblements des théâtres et des cirques de l'ancienne Grèce ou de l'ancienne Rome. Dans les pays situés au Sud de la Loire, les agglomérations deviennent le dimanche littéralement désertes; tout le monde est au stade... Et il faut avoir vu des courses de taureaux en Provence pour se rendre compte du degré de passion qu'elles peuvent provoquer.

Certains de ces spectacles sont beaux parfois, et revêtus de quelque grandeur, mais ils ne s'adressent qu'à l'instinct. Quasi nulle y est la part de l'esprit. Tout au moins chez les spectateurs. Instinct plus ou moins civilisé ou plus ou moins barbare. Il y a le désir de voir triompher son favori et celui de voir écraser le vaincu.

Le désir d'applaudir l'adresse ou la ruse et celui de voir dominer la force brutale. L'homme le plus raffiné et l'homme le plus fruste se trouvent à peu près sur le même plan lorsqu'une même excitation, à la vue d'un même exploit musculaire, viendra les animer, soulever leur enthousiasme, leur joie, leur colère ou leur déception.

Tout cela est d'ailleurs très nuancé, selon les sports et selon ceux qui les pratiquent. Il y a loin des matches d'escrime — cette aristocratie du sport — à telles courses de motocyclettes où la foule ne vient qu'avec le secret espoir de voir les machines se renverser et les conducteurs s'écraser sur le sol.

CONCLUSION

Il n'est pas douteux que la crise générale qui sévit aujourd'hui est une des causes qui affectent le spectacle et en particulier le spectacle coûteux. Ce sont les théâtres chers qui ont le plus de mal à vivre. De même que dans les palaces on loue difficilement les appartements les plus luxueux, de même, ce sont les places de théâtre à soixante francs qui se vendent le moins. Le théâtre a souffert plus que le cinéma parce qu'il est soumis à plus de dépenses. C'est l'évidence.

Mais on aurait tôt fait d'expliquer tout ainsi.

Pourquoi des gens dépensent-ils soixante francs pour passer une soirée aux Folies-Bergère et se refusent-ils à dépenser la moitié de cette somme pour assister à une représentation de comédie? On trouve de l'argent pour aller applaudir un champion de boxe ou une vedette de music-hall. On n'en trouve plus pour Racine ou Musset.

Nous avons vu quelles sommes sont prodiguées pour les représentations cinématographiques. En pleine crise s'élèvent d'immenses salles de cinéma, dont l'accès est

d'un prix élevé, et qui ne semblent pas péricliter. Nous avons à Paris des salles dites « d'exclusivités » qui sont tout à fait voisines des salles de théâtre. Le prix de leurs places est établi entre dix et vingt-cinq francs, tandis qu'au théâtre les prix oscillent entre dix et cinquante francs. Mais il y a pour ceux-ci une telle abondance de billets à prix réduits qu'en définitive la différence n'est pas très sensible.

Lors des premières représentations du cinéma parlant, les salles équipées pour la sonorisation doublèrent leurs prix... On y courait en foule. Quand la presque totalité des salles eut fait les frais du matériel nécessaire, les prix restèrent partout multipliés par deux et même par trois, sans qu'aucune défaillance de clientèle ne s'ensuivît, bien au contraire.

Les arguments qui concernent les facilités, les commodités, le confort trouvés dans les salles de cinéma ont aussi leur valeur. On nous a beaucoup parlé des ouvreuses, des vestiaires, des programmes, de tous ces fâcheux qui, dit-on, rebutent le spectateur. Oui, on préfère aller s'asseoir sans même avoir à se nettoyer, puisque la salle est noire, dans des fauteuils de bonne courbe. Nous sommes d'accord. Mais, tout de même, le niveau des valeurs spirituelles a beau se trouver en remarquable baisse, nous nous refusons à croire que les hommes de notre temps soient tombés à un tel degré de grossièreté que, se rendant au spectacle, ils recherchent moins la satisfaction des parties supérieures de leur être que celle de leurs parties postérieures... Nous ne sommes pas si éloignés d'un temps où l'on se pressait au théâtre de l'Œuvre pour s'asseoir sur des sièges qui auraient rebuté des anachorètes. Tandis qu'à présent, le théâtre des Champs-Elysées, admirable par ses proportions et la pureté de ses lignes (il reste probablement le chef-d'œuvre de l'architecture moderne), remarqua-

ble par son confort et la commodité de ses dégagements, n'a jamais pu réussir à capter un public.

Dans les nombreux articles ou enquêtes qui furent consacrés à la rivalité du théâtre et du cinéma, on s'est accordé le plus souvent à penser que les moyens de diffusion de ce dernier étaient trop faciles pour qu'il ne gagnât pas encore de terrain.

Le théâtre, s'il subsiste, serait, pense-t-on, réservé à l'élite.

Nous n'en sommes pas si certains. Nous connaissons bien des gens, de forte culture et du goût le plus éprouvé, qui sont très las de la production théâtrale contemporaine. Ils ne dissimulent pas qu'ils ne se dérangent plus jamais pour une pièce de théâtre et qu'ils préfèrent aller voir de bons films.

Le théâtre de notre époque est dominé par la préoccupation qu'ont les auteurs de donner au public tous les gages qui puissent permettre de prévoir « une centième ». Ceux qui ne se conforment pas à la règle du jeu sont voués à l'insuccès. Il ne manque certainement pas d'auteurs capables de sortir de l'ornière; mais un spectacle théâtral, c'est comme dans la boutade de Vincent Hyspa sur la « conférence », il ne peut exister sans la réunion de trois éléments : une pièce, des acteurs et des spectateurs. Ce ne sont pas les acteurs qui manquent, nous en avons de bons et d'excellents; les pièces, nous sommes persuadé qu'on en pourrait produire; mais nous n'avons plus de spectateurs.

Le public d'aujourd'hui est composé dans son ensemble d'êtres ignorants et veules, incapables de s'élever au-dessus de leurs mesquines préoccupations, qui s'abandonnent seulement aux excitations de leurs nerfs et aux réactions de leurs viscères. Ils n'apprécient que le détail extérieur des choses sans vouloir connaître l'essentiel. L'esprit d'analyse s'applique à une sorte de

magnification des instincts. Et cela est aussi vrai pour le cinéma. Les plus puissants films de guerre ont exalté comme des gloires la peur et la lâcheté. Certains auteurs dramatiques, ceux qu'on veut faire passer pour des génies, ne savent que se mouvoir entre l'érotisme et l'incohérence. On méprise tout ce qui confère à l'homme sa dignité. Tout ce qui peut exalter l'héroïsme. On a fini par méconnaître l'effort qui domine la nature, la plie et permet la conquête difficile de la beauté.

La scène et l'écran n'osent plus montrer à la foule que ce qui intéresse ses désirs médiocres, ce qui flatte ses goûts de facilité et de désordre, ce qui anime ses passions, ce qui excite ses sens.

Des éclairages évocateurs et discrets de M. Baty ou de M. Pitoëff aux rutilants chatoiements du Casino de Paris, nous pouvons constater quelle importance est donnée à l'art de la mise en scène. Jamais ne fut placé si haut le rôle du costumier et celui du décorateur. Mais nous craignons aussi que tous ces feux ne finissent par nous éblouir, par nous aveugler et par nous cacher une terrible décadence de l'esprit.

Mieux que tous les autres, les arts de la scène permettent de juger l'état d'une civilisation. Ils sont en contact direct avec la foule. Ce sont les témoins de l'esprit public. Le spectacle d'aujourd'hui nous dit combien le nôtre est pauvre et jusqu'à quelle bassesse il peut parfois se laisser glisser.

Qu'on veuille bien ne pas nous croire d'une excessive austérité. Avant tout le spectacle est un délassement, un plaisir. Aussi bien, ce n'est pas aux frivolités ni aux gauloiseries que nous en avons; le brave vaudeville ou la chanson qui fait rire sont des bienfaits des dieux. Ce que nous voyons de plus lamentable, ce sont nos spectacles « à prétention ». Parce qu'ils évoquent des situations troubles, qu'ils nous montrent des anormaux et

font parler des êtres bas avec un vague relent moralisateur, ils font illusion sur la masse : leur vaine résonance passe pour de la profondeur.

Il y a beau temps que personne ne compte plus sur l'Etat démocratique pour restaurer un art dont l'importance sociale est pourtant considérable.

La déchéance des arts de la scène est un indice d'une extrême gravité. Quelques hommes existent encore, qui ont la foi chevillée au corps, qui croient à une renaissance du spectacle, et veulent s'y consacrer de façon désintéressée. Mais que faire? demandent les pessimistes... Il n'y a pas de spectacle sans public. Et le public boude tout ce qui fait effort pour le sortir de la boue où il s'est enlisé.

Un ancien sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts déclarait récemment avec une tranquille audace : « Si on cherche la qualité, on ne perd jamais. »

M. Mistler ferait bien de donner sa recette aux entrepreneurs de spectacles. Combien en effet, pourraient lui répondre : « Lorsque nous avons cherché la qualité, nous avons toujours perdu. »

Car c'est toujours le même problème. Il est bien difficile de trouver la qualité lorsqu'il faut plaire à tous.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

LE PROBLÈME JUIF EST-IL SOLUBLE?



—

Les récents événements d'Allemagne ont remis à l'ordre du jour une question que l'Europe se pose depuis vingt siècles: que faut-il faire des Juifs? Elle se demandait autrefois: faut-il les tolérer ou les détruire? Elle se demande aujourd'hui: faut-il les absorber ou les expulser?

Or, fait nouveau, les Juifs veulent aussi avoir voix au chapitre. Un pédant dirait que d'*objet* ils sont devenus *sujet*. Ils ne se laissent plus faire sans crier. Et comme, heureusement pour eux, il y a encore quelques pays où ils sont considérés comme des hommes égaux en droit, ces pays se doivent de rechercher une solution à un problème aussi grave, aussi aigu.

Mais il faut le faire en toute sincérité. Cesser de jouer à cache-cache entre Sémites et Aryens. Voir les choses comme elles sont, et oser le dire. Ce n'est qu'à ce prix qu'on arrivera à s'expliquer, à s'entendre et à faire œuvre utile.

L'épouvantable explosion d'antisémitisme qui déshonore l'Allemagne actuelle aura peut-être un heureux effet : celui d'obliger les hommes d'Etat à rechercher comment pourrait être donné aux Juifs le statut que réclament à la fois l'intérêt et la justice.

I

LE PASSÉ

L'histoire de la question juive, et, plus largement, celle des Juifs de la Dispersion, peut être, dans ses grandes

lignes, divisée en trois périodes d'étendue fort diverse, l'une qui comprend dix-neuf siècles et que nous appellerons l'ère religieuse; la seconde, d'un siècle, l'ère libérale; la troisième, toute contemporaine, l'ère nationaliste.

Au cours de *l'ère religieuse*, la situation des Juifs était claire: c'était le peuple maudit qui avait crucifié le Dieu chrétien et qui, puisque le prêt à intérêt était interdit aux fidèles, était seul autorisé à faire le commerce de l'argent. Le Juif était, à la fois, le déicide et l'usurier; double motif de mépris et de haine. Son contact seul était impur et quand un « imagier » voulait, dans la pierre d'une cathédrale, sculpter une femme folle de son corps, il la figurait s'accouplant avec un bouc ou avec un Juif.

En ce temps-là, les Juifs étaient considérés comme des hétérogènes intégraux, comme des gens entièrement *différents* du reste de la population, différents par la race, par la religion, par les mœurs, par les lois qui les régissaient, le quartier qu'ils habitaient, le costume qu'ils portaient et le métier qu'ils exerçaient. Il n'y avait rien de commun entre le Juif et le chrétien, sinon les quelques affaires qu'ils faisaient ensemble, et où le chrétien s'estimait toujours lésé.

Non seulement les Juifs étaient considérés comme différents, mais ils voulaient l'être. Et quand ils nous reprochent de les avoir enfermés dans un *ghetto*, une « carrière » ou une *Judengasse*, ils oublient qu'ils furent libres de leurs mouvements dans les premiers siècles du moyen âge. Mais, à cette époque où tous les peuples de l'antiquité se mêlèrent et disparurent dans l'immense creuset d'où devaient sortir les nations modernes, eux seuls restèrent fidèles à leur race primitive, eux seuls refusèrent d'adorer le Dieu que tous avaient adopté. Ce fait, dont l'importance ne saurait être trop soulignée, contient en germe tout l'antisémitisme : car, comme l'a très bien dit Edmond Fleg, la seule chose qu'on puisse sérieusement reprocher à un Juif est de vouloir être juif.

Le *ghetto* ne fut pas une punition ou une cruauté; il fut simplement la matérialisation d'un fait moral, il fut la localisation topographique d'une minorité, de la seule minorité qui eût subsisté dans cette vaste unanimité que formait le moyen âge.

Parqué, méprisé, haï, le Juif cependant était utile. Il jouait un rôle dans la cité, tout comme la fille de joie ou le bourreau. Aussi, la question se réduisait-elle à ceci: peut-on se passer du Juif, ou plus exactement de son argent? Cruel dilemme, pour le seigneur ou pour le roi: la religion l'incitait à se débarrasser des ennemis du Christ, et l'intérêt lui commandait de protéger ces sangsues pour pouvoir, en cas de besoin, les faire dégorger à son profit.

Mais la tendance générale était de s'en défaire. Non seulement par le massacre de quelques isolés, mais par l'expulsion de tous. Dès que l'autorité royale se fut affermie dans les trois grands Etats centralisés de l'Europe occidentale, ces Etats chassèrent leurs Juifs : l'Angleterre à la fin du XIIIe, la France à la fin du XIVe, l'Espagne à la fin du XVe siècle. En France, il y avait eu une première expulsion en 1322; puis, après la bataille de Poitiers (1356), et pour payer la rançon de Jean le Bon, on eut besoin d'argent et l'on fit revenir les Juifs. Mais on les chassa définitivement en 1394. Un siècle plus tard, lorsque la Provence fut réunie à la couronne de France, ils le furent également de ce pays, où ils avaient de nombreuses colonies. Il n'en resta que dans le Comtat Venaissin, c'est-à-dire le pays d'Avignon, parce que cette enclave continua à appartenir au pape jusqu'à la Révolution.

Les Juifs vécurent beaucoup plus tranquilles dans les pays non centralisés: le duc ou le comte, dont l'autorité s'exerçait sur un territoire beaucoup plus restreint que celle du roi, et d'une façon plus pratique, était infiniment plus sensible aux exigences de son intérêt ma-

tériel. C'est ce qui explique sans doute que les Juifs se maintinrent en Italie et en Allemagne : les petits souverains de ce dernier pays avaient même un *Hofjude,* un Juif de la Cour, fonctionnaire qui les tenait de beaucoup plus près que le maître des cérémonies ou le grand-veneur. C'est pour des raisons commerciales, également, que les Juifs expulsés du Portugal furent accueillis par les Pays-Bas et que ceux qui avaient fui l'Allemagne en proie aux guerres de religion trouvèrent abri en Pologne, où ils pullulèrent de façon à former aujourd'hui le gros noyau de la population israélite d'Europe.

On le voit, pendant cette longue période qui précéda le XIX[e] siècle, le problème juif fut toujours résolu d'une manière *empirique*. Suivant les temps, suivant les lieux, suivant le caprice des souverains ou le jeu des événements. Tantôt on chassait les Juifs, tantôt on les attirait, le plus souvent on les tolérait simplement.

La chute de l'ancien régime ouvrit, pour les Juifs, une nouvelle période, qu'on peut appeler *l'ère libérale* et qui se prolongea jusqu'à la dernière guerre. Ils ne furent plus des réprouvés, ils devinrent des hommes, sinon identiques aux autres, tout au moins égaux en droit. Sinon des Aryens, tout au moins des citoyens des pays aryens. En un mot, ils cessent d'être des Juifs pour devenir des israélites.

Au XVIII[e] siècle déjà, le progrès des « lumières » avait fortement atténué le mépris que nourrissait envers les Juifs la population chrétienne. Gœthe enfant se hasardait dans la *Judengasse* de Francfort et, plus tard, aux eaux de Carlsbad, il faisait la cour à une belle Juive, épouse morganatique du prince de Reuss. Elle appartenait au monde de cette haute finance israélite de Berlin dont les salons réunissaient — souvenir qu'il convient de rappeler aujourd'hui — tout ce que l'Allemagne comptait alors de libéraux. A ce milieu appartenait Moïse Mendelssohn, le grand-père du musicien, qui fit abolir

certaines des restrictions dont souffraient ses coreligionnaires.

En France, où il n'y avait cependant guère de Juifs qu'en Alsace, le ministère Malesherbes réunit déjà leurs notables sous Louis XVI; en 1784, il supprime l'impôt de capitation qui les frappait et les autorise à s'établir où ils veulent. La Révolution éclate et, sur l'ardente intervention de Mirabeau et de l'abbé Grégoire, la Constituante vote la loi du 27 septembre 1791, qui abolit, pour la première fois dans l'histoire, toutes les lois d'exception relatives aux Juifs. Notre pays en acquiert ainsi un titre de gloire impérissable, et un titre éternel à la reconnaissance d'Israël.

La France avait, d'un coup, abattu les barrières juridiques qui séparaient les Juifs du reste de la population. Dans les autres pays, ces barrières tombèrent peu à peu, sauf en Russie et en Roumanie, où elles subsistèrent jusqu'à la dernière guerre.

Le rêve du libéralisme avait été de faire du Juif un citoyen comme les autres. Mais, dans ce rêve, comme dans tant d'autres, le libéralisme se montra plus généreux que perspicace. Comme le christianisme, à ses débuts, avait voulu tous les hommes frères en Dieu, il voulut tous les hommes frères en la liberté. Or, de même que le Juif avait refusé de se fondre dans le monde chrétien, il refusa de le fondre dans le monde libéral. Pour la deuxième fois au cours de son histoire, il repoussa les bras qui s'ouvraient à lui, il ne voulut pas payer du sacrifice de sa race les droits qu'on lui offrait, qu'on lui donnait.

L'occasion, pourtant, était belle. Pendant la première moitié du siècle dernier, à cette époque où le libéralisme avait encore la naïve confiance de la jeunesse, le mouvement qui poussa les chrétiens vers les Juifs était sans arrière-pensée. Les Eglises mêmes — la catholique et la protestante — ne l'entravèrent pas. Toutes les portes, toutes les carrières furent ouvertes aux nouveaux ci-

toyens. La noblesse même les admit : l'empereur d'Autriche donna le titre de baron à l'ancêtre des Rothschild, et les dots des filles de leurs banquiers servirent à redorer le blason de ducs et de comtes décavés. Rien ne semblait plus faire obstacle à une assimilation complète des Juifs, devenus des Français, Anglais et Allemands de confession israélite.

Mais le vieux ferment sémite restait vivace. L'antique race résistait aux avances, comme elle avait résisté aux persécutions : dans un salon, le Juif ne trahissait pas plus son sang que devant le bûcher. Mais, chose nouvelle, *il faisait semblant de le trahir*. Car, comme le chrétien, il était devenu plus soucieux de ses intérêts matériels qu'attaché à la foi. Le bien-être capitaliste avait pour lui plus d'attraits que l'observance des 513 prescriptions de la *Tora*. Aussi accepta-t-il de frayer avec les chrétiens.

Mais, s'il était sorti du ghetto matériel, il s'était reconstruit un ghetto moral. Il feignait d'être un enfant du pays où il était né, mais il restait de cœur un fils de Jacob. S'il ne mangeait plus *kacher*, il faisait encore circoncire ses fils. Assimilation équivalait pour lui à dissimulation.

Il devenait un Crypto-Juif, analogue à ces Maranes d'Espagne et du Portugal qui préférèrent la conversion à la mort et qui, tout en allant à la messe, conservèrent pendant des générations la foi hébraïque.

Ainsi, l'époque contemporaine, en libérant le Juif, le mit dans une fausse position. Désormais, les rapports qui l'unissent au chrétien sont fondés sur un mensonge. Autrefois, ces rapports étaient odieux, si l'on veut, mais sincères : chaque partie, en effet, méprisait l'autre et évitait son contact, en le limitant strictement aux nécessités commerciales. C'est, d'ailleurs, la situation qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours dans les pays de l'Europe Orientale et du Levant, où un libéralisme superficiel n'a

presque rien ôté de leur force aux traditions religieuses. Le Juif y est demeuré, à peu de chose près, dans la même situation morale qu'au moyen âge dans les pays d'Occident.

Ailleurs, le fossé est comblé, mais il l'est du sable mouvant de la convention, — à part quelques rares exceptions, quelques îlots de véritable assimilation : l'Italie, où les Juifs sont établis de si longue date qu'ils peuvent être considérés comme autochtones; Paris, où le scepticisme religieux a favorisé les mariages mixtes ; notre Midi, où la douceur des mœurs a fondu les contrastes; la Hollande et l'Angleterre, auxquelles est patriotiquement attachée leur ancienne population juive.

Dans les pays de l'Europe Occidentale ou Centrale, aux Etats-Unis également, l'assimilation se serait poursuivie et peut-être même achevée, si un fait nouveau ne s'était produit à la fin du siècle dernier : l'arrivée des *Polaks*, de ces émigrés de Pologne qui fuyaient l'encombrement de leurs juiveries, la rigueur des lois tsaristes et, hélas ! l'horreur des pogromes.

Les *Polaks* amenèrent, avec leurs papillotes, la conception orientale de la nationalité confondue avec la religion. Ils venaient d'un pays où ils n'avaient été ni des Russes, ni des Polonais, mais des Juifs, et leur attachement à la tradition les poussait à condamner, plutôt qu'à imiter, le relâchement de leurs coreligionnaires occidentaux. Ignorants, misérables, pouilleux, les *Polaks* redonnèrent à nos bourgeois israélites, endormis dans leur bien-être, l'amour tragique de leur peuple. Dans la boue puante des bourgs polonais et ukrainiens, le levain juif avait conservé toute sa vigueur. Et il vint agiter la pâte molle du judaïsme occidental.

D'ailleurs, un fait autrement plus important, un phénomène historique d'une immense portée, vint compliquer encore la situation des Juifs, étaler au grand jour le paradoxe de leur existence et, chose plus grave, les

opposer brutalement aux Aryens. Ce phénomène fut l'épidémie nationaliste qui s'empara de presque tous les peuples, et qui n'épargna pas celui d'Israël.

II

LE PRÉSENT

Aux yeux de l'historien futur, notre siècle sera sans doute celui du nationalisme, comme le XIXe a été celui du libéralisme. Le siècle dernier avait été également celui des nationalités, mais, alors, la nation n'était encore qu'une entité politique et sentimentale. Elle est devenue aujourd'hui une entité religieuse, un mythe, une chose absolue et indiscutable.

Le nationalisme, succédant au libéralisme, ne pouvait qu'aggraver la situation d'Israël parmi les peuples. Fini cet heureux siècle où le Juif n'était qu'un citoyen au milieu d'autres citoyens, où l'homme était considéré comme membre d'un groupe *politique*, où la seule exigence à laquelle on le soumît était de respecter les lois. Unique époque de l'histoire où le Juif ait vraiment été considéré comme un égal par les autres hommes.

Les doctrines nationalistes devaient, tout naturellement, provoquer un réveil de l'antisémitisme ou, plus exactement, engendrer un nouvel antisémitisme. En effet, on ne reproche plus, comme autrefois, au Juif de ne pas être de la même foi, mais de ne pas être de la même race. On ne l'oppose plus au chrétien, mais à l'Aryen.

Car, d'après la nouvelle doctrine, tous les citoyens doivent être unis par le sang, et non seulement par leur attachement commun aux lois et aux mœurs du pays. Le patriotisme est réservé uniquement aux représentants de la race prédominante et soi-disant autochtone. Hitler n'a-t-il pas dit un jour qu'il préférait un déserteur allemand à un héros juif? Et les nazis n'ont-ils pas massacré un Lévi, conseiller municipal de Mannheim, dont six fils avaient été tués à la guerre?

Il ne suffit plus, en effet, aujourd'hui, d'être Français, il faut être un « bon » Français; l'Allemand doit être un « vrai » Allemand, l'Italien doit être « italianissime », et l'Américain à « 100 % ».

De même il ne suffit plus d'être israélite, il faut redevenir Juif, comme au moyen âge. Il faut refaire le *ghetto*... ou la Palestine.

Car la passion qui s'emparait de tous les peuples avait contagié même le prudent Israël. Lui aussi, il voulut procéder à son « auto-détermination ». C'est pourquoi nous le voyons aujourd'hui doublement victime : du nationalisme des autres et de son propre nationalisme.

Quoi d'étonnant à cela? A ce que la nation la plus vieille du monde, la seule que l'antiquité nous ait léguée, demande à être mise sur le même pied que des nouveaux venus comme les Esthoniens, les Australiens ou les Boliviens?

N'oublions pas que les Béni-Israël formaient déjà un peuple quand nos ancêtres habitaient des cavernes, polissaient des pierres et dressaient des menhirs. Et il serait étrange de vouloir refuser le sens national, et même l'orgueil national, à une communauté ethnique qui, depuis quatre mille ans, a conservé le même sang, le même Dieu et, dans ses prières tout au moins, la même langue.

On sait comment le nationalisme juif prit naissance. L'ardente prédication de Théodore Herzl déclencha, dès 1895, un mouvement qui marcha au succès par étapes rapides : en 1897, eut lieu le premier Congrès Sioniste, des colonies juives commencèrent à s'établir en Palestine et enfin, en 1917, la Déclaration Balfour accorda aux Juifs un « foyer national » dans le pays de leurs pères.

L'Angleterre, d'ailleurs, s'était montrée généreuse sans nuire à ses intérêts. C'était payer bon marché la sécurité du flanc oriental du Canal de Suez, dont le flanc occidental, l'Egypte, lui avait été assuré par la politique prévoyante d'un ministre juif, Disraëli.

Le sionisme fut comme une pierre jetée dans la mare tranquille du judaïsme assimilé. Les « assimilationistes » voyaient s'écouler leur rêve d'une petite vie paisible, côte à côte avec des Aryens tolérants. Moins tolérants cependant qu'autrefois et dont il fallait, par conséquent, ménager les susceptibilités nationalistes, en se faisant si possible oublier. Et voilà que ces fous de sionistes criaient, à tout coin de rue, que les Juifs ont le droit de former un peuple, bien plus, d'avoir une patrie à eux ! Quelle aberration aux yeux d'un Rothschild membre du Jockey-Club ou d'un Dreyfus premier président de la Cour d'Appel de Paris !

La question est oiseuse de se demander si le sionisme a réussi ou échoué dans son entreprise de renaissance territoriale. Il a établi 200.000 colons en Palestine, ce qui ne semble déjà pas mal, mais ce qui n'est rien en comparaison des 15 millions de Juifs qui habitent l'univers. Il y a une incapacité matérielle à ce que le sionisme résolve la question juive.

Ce qui est infiniment plus grave, c'est que le nationalisme juif, brochant sur le nationalisme général, est venu rendre plus aigu que jamais le problème millénaire. Il veut mettre les points sur les *i* et, au sens propre, changer une minuscule en une majuscule; qu'on écrive « un Juif » et non « un juif », qu'on fasse un substantif d'un adjectif, un peuple d'une confession. Par son action, il approfondit encore l'abîme entre les Aryens et les Juifs, et il en creuse un nouveau entre les Juifs eux-mêmes. Il les condamne ou au malheur, ou au mensonge.

Mais est-ce une raison, parce que le problème le complique, de ne pas en rechercher la solution, solution d'autant plus urgente que la situation s'aggrave davantage?

III

LA SOLUTION

Le XIXe siècle libéral avait, dans les pays d'Occident,

créé deux sortes de juifs : les *assimilés* et les *Crypto-Juifs*. D'un côté, ceux qui s'étaient, volontairement et sans arrière-pensée, fondus avec la population ambiante; de l'autre, ceux qui, feignant de s'assimiler, étaient restés attachés, non seulement à des traditions religieuses et morales, mais au sentiment puissant d'une nationalité déterminée.

Le nationalisme contemporain vint ajouter une troisième catégorie aux deux précédentes : les *Juifs nationaux* ou *déclarés*. Il est vrai que, dans les pays de l'Europe Orientale et du Levant, cette sorte de Juifs n'avait pas cessé d'exister, mais dans une forme pour ainsi dire larvaire, en tant que minorité religieuse plutôt que nationale. Cependant, ce qui était naturel, ce fut du sein de ces juiveries méprisées que sortirent les chefs et les soldats de l'armée sioniste. Et, jusqu'à aujourd'hui, le sionisme a beaucoup de peine à pénétrer dans les milieux assimilés ou crypto-juifs d'Occident.

Puisqu'il y a trois sortes de Juifs, la solution du problème est donc triple.

Pour les Juifs *assimilés*, qui se disent et se sentent sincèrement tels, aucune difficulté ne se présente. Ils resteront enfants de la patrie qu'ils se sont choisie, et où leur famille réside souvent depuis des siècles. Ils seront Français ou Anglais de religion israélite, ou bien, s'ils ont abandonné la synagogue, Français ou Anglais tout court. Ils continueront, comme par le passé, à servir leur pays par leur travail et leur intelligence, par leur sang quand il le faudra.

En ce qui concerne les *Crypto-Juifs*, la question se complique. Il y a là, pour ainsi dire, un nœud gordien d'hypocrisie : la franchise seule donnera le coup de hache salutaire.

Hypocrisie des deux côtés.

L'Aryen joue la comédie de l'ignorance; il feint de ne pas savoir que son interlocuteur est juif. Il évite toute

plaisanterie, toute remarque, toute allusion à un fait qui pourtant lui crève les yeux. D'où une certaine gêne dans les relations mutuelles, une hésitation dans la rectitude des regards rencontrés, des sourires affectés, des assurances contraintes.

Le Juif, lui, fait semblant de croire à l'ignorance de l'Aryen. Mais la comédie qu'il joue se complique d'un fréquent manque de tact de sa part; désireux de faire oublier son origine, il la révèle au contraire par des affirmations trop manifestement mensongères. On ne prouve pas en effet, par des paroles, qu'on est Français ou Anglais pur sang : cela se sent sans le dire.

Parfois, cette comédie dégoûte les Juifs honnêtes, même dans les milieux qui paraissent les plus assimilés. C'est ce qui arrive quand un événement violent vient réveiller leur race endormie, — l'auteur dramatique Busnach se faisant faire, au temps de l'« Affaire », des cartes de visite ainsi conçues : « *William Busnach, Juif* », — ou lorsque l'étude de ses origines la leur révèle tout entière : Edmond Fleg, autre dramaturge « parisien », écrivant son volume de vers *Ecoute, Israël.*

La suppression des Crypto-Juifs, de ces caméléons du judaïsme, est de toute urgence. Il faut les obliger à enlever un masque qui ne trompe plus personne. Un des principaux arguments de l'antisémitisme « occidental » est, en effet, le reproche fait à ces gens de porter un masque. Il faut supprimer la possibilité même de ce reproche.

Mais, à l'origine du mensonge crypto-juif, il y a l'intérêt personnel : c'est pour profiter des avantages matériels de la qualité de citoyen que le *Polak*, même lorsqu'il est, de cœur, nationaliste juif, se fait naturaliser français ou américain. Comment l'obliger à se déclarer membre du peuple juif? Uniquement en lui offrant des avantages équivalents à ceux qu'il a acquis par une sorte de ruse commerciale, en trompant, si l'on peut dire, sur

la marchandise. Ces avantages ne pourront lui être accordés qu'en même temps qu'une autre nationalité, officiellement reconnue et protégée.

En un mot, il faut créer une *nationalité juive,* non pas seulement morale (elle existe déjà), mais juridique. Or, dans la pratique actuelle du droit des gens, pour qu'il y ait nationalité, il faut qu'il y ait Etat.

Malgré son désir fervent, le sionisme ne réussira pas à faire de toute la Palestine un Etat Juif. L'Angleterre s'y opposerait pour des raisons stratégiques, les Arabes palestiniens pour des raisons nationales, les églises chrétiennes pour des raisons religieuses. Mais on pourrait imiter le coup de génie de Mussolini, résolvant la question romaine en faisant du Vatican une Cité Souveraine. On pourrait constituer en Etat juif la ville de Tel-Aviv et ses environs, centre de la colonisation juive de Palestine et région où il n'y a point d'Arabes. Cet Etat absolument indépendant et pleinement souverain aurait une neutralité que garantiraient, par exemple, les trois grandes puissances libérales du monde : la France, l'Angleterre et les Etats-Unis.

L'originalité, la nouveauté de l'Etat juif serait de pouvoir posséder un nombre illimité de ressortissants résidant à l'étranger. Le cas, du reste, ne serait pas absolument unique. C'est ainsi qu'il existe, dans de nombreux pays, des ressortissants syriens, protégés français. Il y aurait, de même, des ressortissants juifs, protégés anglo-franco-américains.

Les ressortissants non-résidents du nouvel Etat juif se recruteraient parmi les Juifs déclarés du monde entier, principalement au sein des colonies juives d'Europe et d'Amérique qui conservent la langue et les traditions du ghetto originel, c'est-à-dire qui répugnent à l'assimilation. L'usage du *yiddisch,* la langue nationale des Juifs de l'Est européen, et l'observation de la nourriture *kacher,* par exemple, peuvent servir d'indices assez

authentiques du désir de ne pas se laisser confondre avec les peuples ambiants. La circoncision des enfants est peut-être un indice moins concluant, car, chose curieuse, on voit des Juifs tout à fait assimilés respecter un usage qui remonte, sans doute, à un temps où les Béni-Israël n'étaient pas encore monothéistes.

Un autre avantage du nouvel Etat juif serait de contribuer à assurer la protection des minorités nationales juives dans les pays où elles sont reconnues, c'est-à-dire dans tous les Etats de l'Europe orientale et des Balkans, ainsi qu'en Autriche et qu'en Haute-Silésie allemande. Il ne peut être question, en effet, de rattacher, par un lien juridique personnel, au nouvel Etat les Juifs *déclarés* qui habitent ces pays. Ils possèdent, en effet, parfois depuis des générations, la nationalité des Etats de leur résidence et ils en sont, d'une façon générale, satisfaits. D'ailleurs, il ne serait pas interdit, à ceux d'entre eux qui le désireraient, de devenir citoyens de l'Etat juif, sans toutefois qu'il soit, sous aucun prétexte, possible de les y obliger.

Car, point d'une importance primordiale, les réformes que nous proposons ne doivent revêtir *aucun caractère obligatoire*. On pourra forcer les Juifs à *opter* pour l'une ou l'autre des catégories envisagées, mais aucun d'eux ne devra être rattaché *de force* à l'une de ces catégories. C'est à ce prix seul que le problème peut être résolu.

En conséquence, il y aurait, au point de vue juridique et politique, quatre sortes de Juifs de par le monde :

1° Les Juifs résidant dans l'Etat juif de Palestine et possédant naturellement la nationalité juive;

2° Les Juifs résidant dans tout autre pays et à qui, sur leur demande expresse, aurait été accordée la nationalité juive et qui seraient ressortissants du nouvel Etat;

3° Les Juifs citoyens du pays de leur résidence, mais

faisant partie d'une minorité nationale protégée par les traités internationaux;

4° Les Juifs assimilés, ayant la nationalité du pays de leur résidence et ne se distinguant en rien des autres citoyens de ce pays.

Cette division d'ordre juridique aurait l'immense avantage de répondre exactement à la différenciation d'ordre moral qui existe dans la réalité, à savoir aux trois états d'esprit qui règnent actuellement au sein du judaïsme mondial : le désir d'avoir, à la fois, une nationalité et une patrie juives; celui de conserver la nationalité juive, même sans patrie; celui de renoncer à la nationalité juive pour adopter celle du pays qu'on considère comme sa patrie.

Quoi qu'il en soit, une issue doit être trouvée à une situation dont les récents événements d'Allemagne ont montré toute la périlleuse instabilité. Il est temps que les Aryens disent, ouvertement et une fois pour toutes, ce qu'ils veulent faire de leurs Juifs. Nous avons proposé une solution. Il en sera sans doute proposé d'autres. Qu'on les examine, qu'on les compare et qu'on choisisse la meilleure.

En tout cas, la solution, pour être efficace, pour être durable, doit être franche. Elle doit pouvoir, d'un côté, supprimer le mensonge de l'existence des Crypto-Juifs, et, de l'autre, elle doit reconnaître le droit, à tous ceux qui le désirent, de se déclarer, sans crainte et sans hésitation, enfants de la plus ancienne et d'une des grandes nations de la terre. Elle doit concilier, à la fois, les exigences d'un libéralisme heureusement encore vivace chez quelques peuples et celles des théories nationalistes qui sont en vogue chez les autres. Elle doit, pour toujours, mettre fin à l'antagonisme séculaire qui empoisonne les relations entre Aryens et Sémites, et qui est également indigne de ces deux magnifiques rameaux de l'humanité.

G. WELTER.

LE MEMORANDUM D'UN EDITEUR

PAUL ADAM

ANECDOTIQUE

—

J'ai été certainement un des premiers à reconnaître la très grande valeur de Paul Adam en publiant ses livres de début et en l'aidant au commencement de sa carrière d'écrivain.

Commercialement, je n'ai pas été récompensé de mes efforts, mais ce n'est ni sa faute, ni la mienne. D'ailleurs, le cas est fréquent pour un éditeur: ce n'est pas toujours celui qui sème qui récolte.

L'homme était délicieux, d'une éducation parfaite, d'une aménité rare, d'une loyauté absolue.

Puissant travailleur, il était d'une érudition exceptionnelle, qui, sans qu'il en fît étalage, le rendait, — suivant les circonstances et le milieu, — un brillant causeur.

D'humeur toujours égale, même aux moments les plus difficiles d'une existence parfois mouvementée, il restait doux, de parole modérée, de ton calme; je ne l'ai jamais vu en colère. Si, sur un sujet qui le passionnait, il y avait discussion, son débit simplement s'accélérait, la phrase devenait saccadée, arrivant, parfois, à n'être composée que de monosyllabes. C'était là le signe extrême de son emballement, sans qu'il se départît jamais de sa courtoisie.

Les vingt premières années de nos relations, il était

mince, de petite taille, large d'épaules, soigné de sa personne et très élégant: bien ganté, souliers vernis, le col assez haut, de sa chemise souple ceint de jolies cravates au triple tour, le vêtement pincé à la taille, le chapeau haut de forme à bords plats, le pantalon à bandes, très étroit du bas, il ne manquait à Paul Adam que des sous-pieds pour qu'il fût, — l'attitude aidant, — un dandy accompli, tout à fait 1830.

Presque toujours escorté par deux magnifiques lévriers qu'il affectionnait tout particulièrement, il était de ceux qui ne passent pas inaperçus dans la rue.

§

Je fis la connaissance de Paul Adam fin 1884 chez Robert Caze.

Celui-ci, disciple d'Edmond de Goncourt et assidu du « grenier » d'Auteuil, avait son jour tout comme le Maître.

Dans son appartement, au 44 de la rue Rodier, se réunissait un petit groupe de peintres et d'écrivains, parmi lesquels Huysmans, Hennique, Ajalbert, Moréas, Francis Vielé-Griffin, H. de Régnier, Camille et Louis Pissaro, Signac, Raffaelli... Un des plus assidus était un commandant de la garde républicaine, très épris d'art et de littérature, dont j'ai oublié le nom.

Paul Adam et moi fûmes pris de sympathie l'un pour l'autre; sympathie qui se changea vite en une solide amitié qui dura jusqu'à sa mort; seul, un petit différend surgit entre nous, en 1907, différend qui fut d'ailleurs vite aplani, dès que nous eûmes écarté les gens de chicane qui étaient intervenus.

Seules aussi, les vicissitudes de nos deux existences rendirent nos entrevues rares dans les dernières années de sa vie.

En 1885, Paul Adam avait publié en Belgique son premier livre: *Chair molle*. Ce roman naturaliste eut un cer-

tain retentissement, du fait qu'il valut des poursuites et une condamnation à son auteur.

Fin 1885, Paul Adam m'apporta le manuscrit d'un roman dont il m'avait parlé: *Soi.*

Je fus conquis par cette étude d'un caractère de femme et, aujourd'hui encore, je pense que ce livre est un des meilleurs de Paul Adam. La critique lui fut assez bienveillante, mais l'insuccès de vente fut absolu: j'ai mis plus de vingt ans pour écouler les 800 exemplaires qui me restaient du tirage, une fois les services de presse et d'auteur effectués! Et j'avais tiré à 1.100 exemplaires!!

Puis, Paul Adam et Moréas m'apportèrent le *Thé chez Miranda,* que mon confrère bruxellois Kistemaeckers avait refusé et qu'un éditeur parisien (Barbou, 41, rue des Ecoles) devait publier. Le contrat avec Barbou fut annulé et j'éditai ce livre, dont la fantaisie et l'originalité me plaisaient.

La critique fut acerbe et ironique pour l'œuvre, les auteurs et même pour l'éditeur. L'un de nos juges, après un éreintement magistral de 150 lignes, terminait ainsi son article:

> Stock, qui tient décidément à mériter son nom, a édité le *Thé* en question. Après *Soi!* ce récidiviste est sans excuse. Peut-être au fond aime-t-il les petits fours. En tout cas, il faudra que Miranda « aux mains bien fardées » lui verse plus d'une « tasse claire » de son thé pour lui faire avaler ceux-là.

Malgré ce singulier encouragement, je publiai *Les Demoiselles Goubert,* toujours de Jean Moréas et Paul Adam.

Les deux auteurs devaient me donner encore un troisième volume, *la Paraphrase des Saints Evangiles,* mais ce ne fut qu'un projet, car, je ne crois pas que leur manuscrit ait été terminé.

Paul Adam, tenté par une collection de petit format

que je venais de créer, m'apporta, pour elle, un court roman: *la Glèbe.*

Entre temps Paul Adam, présenté par Paul Alexis, — le préfacier de *Chair molle,* — à Marie Colombier, devint un des familiers de l'actrice. Pour la pendaison d'une crémaillière du nouveau logis que la comédienne inaugurait, avenue Niel, en 1886, il lui confectionna, tout d'abord, une charade japonaise.

Puis, il collabora au roman *On en meurt,* que Marie Colombier signa seule.

Plus tard, en 1891-1892, il tira, toujours en collaboration avec Marie Colombier et du roman signé par elle, — la *Plus jolie femme de Paris,* une pièce en trois actes, qui, reçue par Fernand Samuel pour le théâtre des Variétés, ne fut pas jouée.

Moi-même, introduit par Paul Bonnetain près de Marie Colombier, je fus, vers cette époque, un familier de la maison.

Bonnetain, qui avait préfacé *Sarah Barnum,* passa pour avoir écrit ce livre que signa Marie Colombier, livre qui fit un bruit énorme à son apparition. Or, Bonnetain n'était pour rien dans la confection de ce volume; son réel auteur était Jehan Soudan, qui était presque de tous nos déjeuners chez la comédienne. C'est ce même Jehan Soudan qui a écrit les quatorze ou quinze volumes signés par Marie Colombier.

Toujours en 1886, Paul Adam collabora, avec Félix Fénéon, à la rédaction d'un petit livre anonyme assez curieux et très rare aujourd'hui: *Petit Botlin des Lettres et des Arts.*

La même année, en octobre, à l'instigation de Jean Moréas et d'Adam, j'éditai un hebdomadaire, *le Symboliste,* dont Gustave Kahn était le directeur, Moréas le rédacteur en chef et Paul Adam le secrétaire de la rédaction.

J'étais resté dans la coulisse et, ainsi que je l'avais

fait pour le pamphlet de Léon Bloy, *le Pal,* l'année précédente, je m'étais entendu avec Soirat, qui me servait de prête-nom et dont la firme seule figurait comme éditeur; Soirat signait même en qualité de gérant. La maison Soirat, 176, rue Montmartre, était une agence de distribution de journaux.

Malgré une rédaction brillante: G. Kahn, Moréas, P. Adam, Félix Fénéon, J. Ajalbert, F. Poictevin, P. Verlaine, Ch. Vignier, Plovert (Paul Adam), Jules Laforgue, Silwyn, Gaston Dubreuilh et Maurice de Faramond, *le Symboliste* n'eut aucun succès. Son existence fut très courte; trois numéros, il me semble, 7, 15 et 22 octobre 1886!

§

La situation de Paul Adam était fort précaire, car il lui fallait subvenir à ses besoins et à ceux de sa mère, avec laquelle il vivait et qu'il chérissait fort (1). Cette digne maman, qui ne se rendait pas compte de leur nouvelle et malheureuse situation pécunière, aggravait parfois les choses par des achats inopportuns, lorsqu'elle succombait à la tentation, en parcourant un de nos grands magasins! La position de Paul Adam était si critique à ce moment que, très sérieusement et avec beaucoup d'insistance, il voulait entrer dans ma librairie comme commis de vente, à 150 ou 200 francs par mois!

Outre la « copie » qu'il donnait où il lui était possible de la placer, il publia un opuscule: *Petit glossaire pour servir à l'intelligence des auteurs décadents et symbolistes;* puis deux romans: *Etre* et *En décor.*

Savine, qui éditait une collection des Causes Célèbres en différents pays, lui fit écrire la série concernant *les Causes célèbres de la Belgique,* qu'il signa Paul Darras.

Il s'était attelé aussi à une édition des œuvres de Sten-

(1) Il vécut avec sa mère jusqu'au moment de son mariage, en juin 1897. Sa mère est morte huit mois après, le 22 février 1898.

dhal, à propos desquelles, entre autres missives, il m'écrivit celle-ci:

Nazelles (Indre-et-Loire),

Mon bien cher Editeur,

Je reçois ce mot venu de votre librairie. Que veut-il dire? Est-ce pour Stendhal? Je suis depuis deux mois hors Paris en villégiature au Château de Nazelles, chez mon ami Vielé-Griffin. Je rentrerai bientôt, je crois, et vous irai voir si les cerbères qui veillent à faire respecter votre repos me permettent de vous aborder, ce à quoi je n'ai pu réussir, malgré mon obstination, depuis dix-huit mois.

Bien à vous,

Dimanche.

PAUL ADAM.

Paris, lundi 5 septembre 1891.
6, rue de Commaille

Mon très cher Editeur,

Me voici de retour. Désirez-vous que nous parlions de Stendhal? Je suis à vos ordres. Indiquez-moi, s'il ne vous déplaît point, le jour et l'heure qui seraient les vôtres.

Avec ma reconnaissante amitié,

PAUL ADAM.

Mon cher Ami,

Je venais pour vous expliquer quoi de Stendhal. Il y a 13 énormes volumes de manuscrits (demi-folio) qui, réduits à l'impression, feraient au moins chaque 150 pages du format ordinaire in-18 jésus. Nombreuses annotations et préfaces intéressantes de Stendhal. Les chroniques sont drôles mais plutôt comme essence. Je crois donc que nous devons nous borner à publier l'analyse de ces énormes histoires avec les remarques et préfaces dudit Stendhal (ciel quelle écriture!). Si la chose vous convient, tout le manuscrit saurait être prêt dans un mois avec une étude sur l'auteur Beyle, et des notices historiques au moins pittoresques.

Mille choses à vous,

PAUL ADAM.

11, rue Ruhmkorff. Les Ternes.

Finalement, il avait été convenu de ne tirer des manuscrits de Stendhal qu'un seul livre: *Les Chroniques Italiennes,* avec notices de Paul Adam, mais ce volume n'a pas paru.

§

Dans le deuxième semestre de 1888, nous convenons de publier un nouveau roman dont il me donne le canevas, c'est *L'Essence de Soleil.*

L'agitation boulangiste commence alors et son camarade Maurice Barrès le prend comme secrétaire à raison de 200 fr. par mois; puis Barrès, sur le point de briguer un siège de député, fait de lui son agent électoral, et le place comme rédacteur en chef du journal boulangiste nancéen, *le Courrier de l'Est.* C'est de cette ville que Paul Adam m'écrit:

Le Courrier de l'Est.

Nancy, le 28 janvier 1889.

Mon cher Ami,

Pardon de ne pas vous avoir écrit plus tôt, mais je suis débordé de besognes tenaces et multiples. Ce qui me navre, c'est la dette que j'ai contractée envers vous avec ce maudit roman. Il est vrai qu'avec une pareille situation politique il n'est guère possible de lancer quoi que ce puisse être aujourd'hui.

L'Essence de Soleil a été reprise à l'événement, j'y racontais sur les origines de Boulanger certaines indiscrétions que ma situation nouvelle m'oblige à celer. Barrès vous ira voir de ma part pour arranger cette affaire.

Je vous propose encore l'échange de l'*Essence de Soleil* contre *En décor,* qui est, je vous l'assure, mon meilleur livre.

Les changements énormes qu'il me faut apporter à l'*Essence* me traîneront jusqu'à la fin de l'été. Car ma place ici est loin d'être une sinécure.

D'ailleurs nous nous entendrons toujours. Je fais des vœux pour votre bonheur.

Veuillez me croire votre bien reconnaissant et dévoué,

PAUL ADAM.

Son poste là-bas n'était pas une sinécure, en effet. Outre ses articles du *Courrier de l'Est*, il lui fallait souvent, dans les réunions publiques, remplacer le candidat Maurice Barrès, pour lequel ces réunions électorales étaient une corvée des plus pénibles et qui les évitait tant et plus!

Le succès personnel de Paul Adam à ces assemblées populaires fut tel qu'on le poussa à briguer un siège pour son propre compte et qu'il posa sa candidature dans une circonscription voisine.

Un peu grisé, je pense, voici alors ce qu'il m'écrit:

Nancy, 22 juillet 1889.

Mon cher Ami,

Je requiers de votre bonté trois choses :

I. — *Renseignements.*

Quelles sont, dans l'inspection des théâtres, l'emploi ou les emplois officiels, ministériels, qu'un homme comme moi serait susceptible de remplir plus ou moins et qui vaudraient au titulaire 10.000 francs de traitement, au moins?

Je suis en mesure de l'obtenir pour dans trois mois si je le demande maintenant.

II. — Que vaut annuellement la place d'inspecteur des musées de France que détient en ce moment Roger Marx ?

III. — Pouvez-vous m'envoyer un permis pour le 1er août et ne pourrai-je pas obtenir la continuation du permis sur la ligne du Nord, de Paris à Calais ? Je dois me rendre à Londres à cette époque, pour aller chercher l'estampille du Général, étant candidat probable dans les Vosges pour les élections législatives.

Ici c'est absolument rigolo. Nous battons les opportunistes presque partout; dans la citadelle même du Ferrysme. Ces gens sont furieux. La lutte électorale se fait à coups de poings et à coups de casse-tête. Leur mauvaise foi et leurs mensonges ridicules nous donnent la partie belle. Si nous arri-

vons, tout ira bien. Songez un peu à ce que vous pourriez désirer vous-même à ce moment. La victoire en Meurthe-et-Moselle, pays difficile, nous donnera une situation importante. Vous qui avez tant aidé l'art, méritez bien qu'à son tour il vous aide, serait-ce par des moyens à côté.

Ecrivez-moi donc sur tout ce, et gardez-moi votre amitié,

PAUL ADAM.

Surtout n'allez pas publier cette lettre : il n'y aura plus de distribution de décorations avant le 1er janvier. Et au 1er janvier...

Je l'avise qu'il m'est impossible de lui fournir sur l'Est le permis qu'il me demande et il m'écrit à nouveau, quelques jours après la lettre qu'on vient de lire, celle-ci :

Nancy, samedi 27 juillet 1889.

Mon cher Stock,

Je suis au *désespoir* de ne pouvoir me rendre à Londres et à Paris le 13 août. Ne pourriez-vous inventer le moyen de m'y faire parvenir ? Par des journaux amis, par des amis de journaux, du *Cercle de la Presse ?*

Vous me rendriez *un très gros service.*

L'Essence manque encore de trois chapitres.

Malheureusement il me faut passer le temps à organiser des réunions publiques, à rédiger des manifestes, à prononcer des harangues, à ordonner la propagande électorale, à prendre part à une lutte politique qui se traite ici à coups de couteau.

Cela me recule fort le travail.

Vous aurez certes l'*Essence* qui en est à la 341e page — mais pour après les élections, soit le 30 septembre environ — j'en suis très heureux, car j'y ajouterai une campagne électorale tout à fait typique. Le livre devient un amusant diorama de la haute gruerie parisienne, et de la haute politicaillerie française; et de la banque cosmopolite.

Si les imbéciles ne s'y plaisent pas, ce n'est pas faute d'y avoir raconté des choses actuelles.

A vous,

PAUL ADAM.

Cette lettre, de même que celle du 28 janvier, fait comprendre pourquoi ce roman, — *l'Essence de Soleil,* — est un peu désordonné et confus. Le manuscrit presque achevé, sa situation de candidat boulangiste a obligé Paul Adam à le reprendre entièrement pour en changer le plan, pour en modifier profondément les épisodes, ainsi que les caractères de certains de ses personnages.

Si Barrès, au succès duquel il a fortement aidé, est élu, lui, par contre, a échoué. En bon rang au premier tour, il est battu au ballottage.

La campagne électorale finie, il m'adresse ce mot:

Mon cher Stock,

Enfin ! ! !

Voilà l'*Essence de Soleil* terminée.

Les histoires abruptes d'une candidature épique m'avaient seules détourné du devoir littéraire.

Envoyez-moi un permis pour vous le porter — le manuscrit — qui a gagné, aux aventures politiques, d'assez piquants chapitres.

Je vous salue de tout cœur,

PAUL ADAM.

L'Essence de Soleil, publiée au printemps de 1890, n'a pas plus de succès — en tant que vente — que les volumes précédents.

Je ne me décourage pas et, en juin, je traite avec Paul Adam et un M. Jean E. Schmitt, qu'il me présente et qu'il me dit devoir l'aider, pour un volume dont j'avais l'idée, une *Anthologie des érotiques du Siècle.*

Il arriva à ce livre, qui n'a jamais paru, une curieuse aventure, que la correspondance de Paul Adam va nous faire connaître.

Fin octobre 1890.

Vous devez croire, mon cher ami, à d'indignes choses de ma part, pour ce manuscrit qui ne vous parvient pas, et

pour mon silence. Sans parler des ennuis immanents à ma triste existence, je viens de souffrir, durant deux mois, comme une jument en gésine.

Or, dès le début de mon mal, le collaborateur S... est parti, a disparu, emportant avec lui le manuscrit en question. Les lettres que je lui adressai demeurent sans réponse. On ne sait où il vit, où il est.

Force me sera de recommencer tout ce travail dont la majeure et plus ennuyeuse partie était terminée.

Je n'y manquerai pas, soyez en sûr, mais vous comprenez le retard indispensable qui suivra.

Peut-être si vous lui écrivez, *sans l'effaroucher*, à l'adresse J. E. Schmitt, 1, rue Cassette, se montrerait-il à vous. Essayez toujours.

Si cela ne réussit point, je reprendrai le travail à la Bibliothèque dans les premiers jours de novembre, sitôt que mes affaires et ma santé me laisseront du répit.

A bientôt, car je vais vous aller voir et causer.

Votre désolé,

PAUL ADAM.

Le 25 novembre 1890.

Certainement, mon cher ami, il fut convenu entre nous vers juin dernier (1890) que je donnerais les indications nécessaires pour l'*Anthologie des érotiques du Siècle* que vous vouliez publier; certainement je vous amenai M. Jean E. Schmitt qui convint avec nous de faire le travail avec ma collaboration et de signer le volume; certainement vous lui donnâtes deux cents francs à cette époque pour droits d'auteur sur les deux premières éditions du volume, en même temps que nous prenions entre nous des arrangements analogues. Je n'hésite pas à reconnaître tous ces engagements formels et à en assumer ma part de responsabilité.

Si le travail ne vous a pas été livré en temps opportun, c'est qu'à la suite d'un malentendu, M. Schmitt me quitta subitement, emportant le manuscrit de l'ouvrage aux trois quarts prêt. Depuis il a dédaigné de reparaître et de donner signe de vie, sinon par deux lettres insolentes de forme et de fond qui ont rompu définitivement toutes les relations

possibles. En vain lui ai-je fait réclamer les papiers par des tiers.

Le mieux serait de le faire consentir commercialement à vous remettre, en mains propres, le travail en l'état, pour lequel il conserverait en paiement l'argent versé. Je m'engage, sitôt que l'ouvrage me sera revenu, de le terminer suivant nos conventions et de fournir un auteur-collaborateur-signataire moins fugace que M. J. E. Schmitt.

Veuillez penser, mon cher ami, qu'il n'est pas de ma faute si ces tracas et ces retards vous navrent, et croyez-moi toujours votre dévoué,

PAUL ADAM.
5, rue Vavin.

Après avoir été un fervent boulangiste, il est curieux de voir, en juillet 1892, Paul Adam faire l'éloge, — pendant huit pages, — de Ravachol.

Cet éloge se termine ainsi:

Autour de lui Ravachol a vu la Douleur, et il a exalté la Douleur des autres en offrant la sienne en holocauste. Sa charité, son désintéressement incontestables, la vigueur de ses actes, son courage devant l'irrémédiable mort le haussent jusque les splendeurs de la légende. En ce temps de cynisme et d'ironie, un Saint est né.

Son sang sera l'exemple où s'abreuveront de nouveaux courages et de nouveaux martyrs. La grande idée de l'Altruisme universel fleurira dans la flaque rouge si prochaine au pied de la guillotine.

Une mort féconde va s'accomplir. Un événement de l'histoire humaine va se marquer aux annales des peuples. Le meurtre légal de Ravachol ouvrira une Ere.

Et vous artistes qui, d'un pinceau disert, contez sur la toile vos rêves mystiques, voilà offert le grand sujet de l'œuvre. Si vous avez compris votre époque, si vous avez reconnu et baisé le seuil de l'Avenir, il vous appartient de tracer en un pieux triptyque la vie du Saint, et son trépas. Car un temps sera où dans les temples de la Fraternité Réelle, on emboîtera votre vitrail à la place la plus belle, afin que la lumière du soleil passant dans l'auréole du martyr, éclaire la recon-

naissance des hommes libres d'égoïsme sur la planète libre de propriété!

§

Paul Adam me devait toujours deux ouvrages lorsqu'en 1896 il fit paraître, je ne sais plus dans quel journal ou quelle revue, un roman byzantin: *Basile et Sophia.* Cet ouvrage me plaisant énormément, je le lui demandai en échange de ceux qu'il me devait et, bien entendu, aux conditions qui lui étaient faites ailleurs. Il accepta, et de Guéthary, où il séjournait chez son ami M. Robert Scheffer, il m'écrivit ceci le 9 août 1896, à propos d'une étude que Gaston Deschamps devait faire de son œuvre:

Si cette étude paraissait dans le *Temps,* vers octobre, au moment où nous publierons *Basile le Macédonien,* cela pourrait nous valoir quelque succès.

Et comme j'avais hâte d'annoncer l'apparition prochaine de cet ouvrage à ma librairie, il m'écrit, toujours de Guéthary:

Je ne verrai Ollendorff qu'au 15 septembre. Il conviendrait sans doute d'attendre cette date pour annoncer *Basile.*
A vous fervemment,

PAUL ADAM.

Les négociations avec mon confrère ayant été vaines, Paul Adam, en fin d'année, comme compensation, me proposa un ouvrage que j'ai bien regretté depuis lors de n'avoir point accepté. Voilà ce qu'il devait être:

26, rue de la Faisanderie.
30 décembre 1896.

Mon bien cher ami,

Je ne veux pas laisser partir l'année sans vous donner satisfaction pour le volume que vous m'avez demandé. Bien qu'il m'ait été impossible d'obtenir une réponse favorable de Paul Ollendorff pour réussir à mettre au mieux le dessein dont vous m'aviez parlé, sur le conte byzantin, et qu'il dé-

tienne farouchement le manuscrit, je pense vous donner une compensation immédiate et qui est en mon pouvoir.

Dans votre collection rouge, révolutionnaire, publierez-vous un volume d'études sociales intitulé: *La Plainte du Siècle,* ou si vous aimez mieux : *Nouvelle Critique des mœurs,* titre qui rappellerait le succès très réel de la première *Critique des mœurs ?* Le volume est prêt.

Il comprend une étude critique sur l'esprit de Renan, qui a été fort goûtée, puis une série de chapitres sur l'*Emploi des forces mauvaises,* ou l'extinction du crime et du paupérisme, par la colonisation bien entendue. Vous vous rappelez le succès de cette campagne et les polémiques soulevées à son égard. Prochainement, à la Chambre, M. Léveillé présentera un projet peu différent de celui que j'expose.

Si cela vous convient, j'écris pour la tête une *violente préface* contre le peuple, avec cette devise : « Tout pour le peuple, rien par le peuple ». Voilà.

Je vous envoie mes vœux de bonheur.

PAUL ADAM.

La Plainte du siècle, qui était prête fin 1896, a-t-elle été publiée sous un autre titre ou sa matière a-t-elle été dispersée dans les volumes parus postérieurement à cette date? N'ayant pas eu le manuscrit en main, je l'ignore.

§

On peut se demander, après la lecture de ces lettres, ce qu'aurait été la vie de Paul Adam s'il avait suivi une des voies qu'il projetait de prendre, notamment s'il avait conquis la députation? Consciencieux comme il l'était, Paul Adam se serait fait un devoir de bien remplir son mandat, et il se serait adonné entièrement à la chose publique.

C'eût été probablement curieux et intéressant, mais déplorable pour les lettres.

P.-V. STOCK.

L'ILE TRAJANE[1]

—

XIX

CONDAMNÉ AUX CRATÈRES !

Tout s'était passé avec une rapidité et une soudaineté extraordinaires.

Deux jours après, Limeray avait été extrait de sa prison, conduit en litière fermée, et ainsi porté à bras jusqu'au palais des Eugénistes, puis interrogé, défendu et jugé. Ah! les choses ne traînaient pas, à Nova-Roma, et la justice n'y était pas boiteuse. Quelle célérité dans sa procédure expéditive! Supprimant d'un trait de plume toutes les lenteurs inutiles de l'instruction, elle abrégeait les délais de la détention préventive en absolvant ou en condamnant l'accusé sur la seule impression objective des débats.

Victor Limer, chef des Gaules, aux moustaches tombantes, avait donc comparu devant le Sacré Tribunal (ah! oui, quel *sacré* tribunal!) vers quatre heures de l'après-midi. Une heure avait suffi à son interrogatoire puis à sa défense — molle, redondante, emphatique, inopérante — par l'avocat Publius Calpurnius Hister, enfin à sa condamnation à mort à l'unanimité par les Sept.

Aussitôt la terrible sentence prononcée, la Cour s'était retirée dans sa salle des délibérations, car il y avait lieu, pour elle, de prendre connaissance d'un message impérial de dernière heure, prévoyant la peine capitale

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 851 à 854. — Copyright by Robert Chauvelot, 1933.

et, le cas échéant, commuant celle-ci en détention perpétuelle dans les cratères pénaux. Prérogative incontestée de César que cette commutation, dont l'empereur n'usait que *très rarement,* dans des cas où, comme dans celui du Turonense, le statut étranger du condamné pouvait jouer et pallier l'inflexible effet de la loi romaine. Un archer perse aux cheveux et à la barbe nattée, devant qui tous s'inclinaient avec un respect mêlé d'effroi, venait d'apporter aux Eugénistes cette grâce qui avait force de décret.

— Aux cratères à perpétuité? pensait Limeray dans sa litière close, tandis que les porteurs l'acheminaient vers une destination inconnue et, en tout cas, mystérieuse, redoutable même. Qu'est-ce que c'est encore que cette blague-là? Sans doute quelque truc issu de l'imagination fertile et romanesque de mon excellent Domengatti?... Je ne pense pas qu'il m'ait soustrait à la mort — si mort il y a eu — pour m'engluer dans la vase brûlante d'une solfatare néo-pouzzolienne, ou m'administrer la douche turque d'un geyser, avec le louable dessein d'amaigrir l'obèse que je ne suis pas encore. Très peu de ce Hammam-là!

Comme on le voit, sa bonne humeur d'Epicurien ne l'avait point abandonné. Bien qu'il se rendît compte, depuis sa lecture du Périple d'Hippalus, que *tout cela était sérieux,* que l'Ile Trajane n'était pas un studio truqué de cinéma, mais bien une inconcevable, une paradoxale réalité, il ne pouvait admettre que l'amitié et l'omnipotence de son frère d'armes se refusassent à le tirer du mauvais pas où l'avait mis, somme toute, la simple rossée d'un commissaire. Dans son esprit clair, délié de Tourangeau, il ne doutait pas un seul instant que cette baroque condamnation aux cratères ne fût qu'une *frime* dont tous deux, bientôt, riraient. La laconique promesse de l'Hindou lui revenait à tout instant à la mémoire : « Pas de résistance! votre vie est en jeu.

Le sahib va tâcher de vous sauver. Silence! Obéissez! » Au fait, cette peine capitale commuée en détention pseudo-perpétuelle, grâce à l'intervention opportune d'un archer barbu, échappé des frises Dieulafoy du Louvre, ne constituait-elle pas un commencement de preuve? L'intérêt affectueux dont César ne se départissait pas vis-à-vis de son ami prisonnier ne s'y affichait-il pas ouvertement sans détour?

Tout à coup le balancement de la litière s'arrêta. Victor perçut la sensation qu'on la posait sur un char, puis qu'elle roulait hors de Nova-Roma au trot rapide de trois chevaux. A travers les volets latéraux de la caisse où il gisait sur une litière de paddy, un souffle frais lui parvenait maintenant en même temps que les hennissements d'une cavalcade. A la fraîcheur de l'atmosphère, il connut que le soleil commençait à se coucher sur la campagne trajane.

Deux ou trois heures s'écoulèrent ainsi, longues, interminables. Puis le convoi pénétra sous une voûte faiblement éclairée que Limeray prit pour un souterrain, à en juger par la raréfaction de l'air qui lui donnait des bourdonnements d'oreilles. Mais cette sensation pénible ne fut que de courte durée. Les sabots des chevaux de l'escorte cessèrent de frapper le sol de leur trot cadencé. La litière, de nouveau portée à bras humains, s'engageait à présent dans un couloir où l'air pur affluait.

Un ordre bref en latin immobilisa soudain les porteurs, cependant qu'un bruit de clefs parvenait aux oreilles du captif. Les vantaux de la litière s'ouvrirent en grinçant. Limer courbatu en fut extrait par deux noirs de taille gigantesque. Une vingtaine d'autres esclaves nigrites, porteurs de torches, armés de gourdins et de stylets, faisaient cercle autour de lui.

Le geôlier-chef, un blanc aux yeux bleus et aux cheveux d'un blond filasse, s'avança et dit, en se tournant

vers trois Indiens qui se tenaient adossés silencieusement à la paroi du couloir:

— Est-ce là votre homme?

— Oui, dit l'un d'eux sans hésiter.

— Alors, faites vite!

Les trois Asiatiques, dans lesquels le condamné n'avait pas eu de peine à reconnaître les serviteurs hindous du *Desamoe*, attirèrent celui-ci dans une vaste niche creusée à même le roc et l'assirent vivement sur un escabeau rustique.

— Pas un mot! souffla Indra en anglais à l'oreille de Victor. Laissez-vous faire. Je vous expliquerai quand cela sera fait... Nous travaillons pour vous. Le temps presse.

A sa grande stupéfaction, les deux autres acolytes le dépouillèrent de ses vêtements gaulois et de ses rudes chaussures de buffle, qui furent remplacées par une grossière tunique de bure brune aux manches courtes et par une paire de solides sandales lacées. Puis Garouda, le vichnouïte, fit tomber en deux coups de ciseaux les moustaches dont il était si fier. Après quoi, Tandava, le civaïte, lui rasa soigneusement de près les joues, les lèvres et le menton, et Indra, le brahmane, le coiffa d'un large chapeau tissé en paille de pandanus. Ainsi travesti, le pauvre Limeray était absolument méconnaissable. Ni son ennemi juré, Sabinus Rufus Dursor, l'Eugéniste, ni même l'honnête Jansénius, ne l'eussent reconnu.

— Maintenant, murmura le premier des trois Hindous, vous êtes *comme les autres*... Dans quatorze jours — exactement quatorze jours — au coucher du soleil, vous sortirez d'ici.

— Une évasion?

— Oui. Le Sagittaire.

— Sagittaire? Connais pas. Qui est ce *gentleman*?

— Un prophète d'ici... que tous craignent... qui a pleins pouvoirs... presque autant que *Domine*...

— Très bien. Mais comment le reconnaître?

— A son costume perse. C'est un archer, avec la barbe et les cheveux nattés. D'ici là, vivez avec les autres, comme les autres.

— Quels autres?

— Ceux du cratère. Je ne puis vous en dire davantage. Il faut que la Loi de l'Ile s'accomplisse, ou *ait l'air* de s'accomplir. Pour l'instant, le sahib ne peut rien de mieux pour vous. Silence sur tout ceci. Adieu!

Et, l'entraînant hors de la niche, il cria au geôlier-chef :

— Voilà! C'est fait!

Limer, docilement, se laissa encadrer par les vingt Nigrites porteurs de torches.

Et le cortège s'engagea le long du couloir obscur, à l'extrémité duquel luisait l'éclat métallique d'une double herse de fer.

XX

LES ADORATEURS DU POISSON

Ils reprirent en chœur l'imploration :

Libera nos, Domine...

Puis le Père Urbain Agapit, les mains jointes et les yeux au ciel, où scintillaient les premières étoiles, s'écria:

— O Seigneur, tu vois leur détresse. Prends en pitié ces martyrs de ta foi. Les Gentils leur ont arraché leurs épouses chéries sur le point d'être mères. Que ces fruits de leurs entrailles, ô Christ, échappent par Ta grâce à l'impureté des idoles et Te reviennent par les miracles de Ta Sainte Volonté! Prions, mes frères, non seulement pour nos sœurs torturées, mais encore pour les aveugles qui les tiennent en leur pouvoir. Que la lumière soit en eux!

Ils s'agenouillèrent et se prosternèrent le front dans les scories sèches du cratère, au sommet duquel les Nigrites de garde allumaient déjà leurs feux nocturnes. Autour de l'évêque catholique romain s'étaient groupés silencieusement, pieusement, sa femme Dorothée, ses fils Athanase, Damase, Gélase et Hilarion, ses filles Martine, Adéodate et Prisca, ainsi que les deux vicaires, Eusèbe et Télesphore, leurs épouses, et les trois jeunes diacres desservants, Saturnin, Calixte et Philémon. Dans la nuit qui tombait, sereine et tiède, le *Pater*, l'*Ave* et le *Gloria Patri* égrenaient leurs graves et émouvantes supplications, tandis qu'au-dessus des têtes inclinées, de lourds vampires tournoyaient en ponctuant leur vol d'un rire grinçant, funèbre.

Les prières achevées, les fidèles s'acheminèrent vers la galerie souterraine qui servait d'issue au troisième entonnoir, spécialement réservé aux Nazaréens.

— Eh! quoi? dit Hilarion, le plus jeune fils du pontife Agapit, en s'adressant à un homme d'une vingtaine d'années qui sanglotait, n'as-tu pas entendu mon père? Prends garde, Marcellin, que Notre-Seigneur ne s'écarte de toi. Pleurer, c'est douter, tu le sais. Offre à Dieu ton sacrifice.

L'autre essuya ses larmes.

— Tu as raison, Hilarion. Mais Albane m'était chère. Nous nous aimions. C'est un morceau de ma chair qui s'en va. Hélas!

Un vieillard aux traits durs, au visage illuminé d'ascète, lui prit la main.

— Homme de peu de foi, dit-il, as-tu donc oublié la parole de l'Ecriture : « Mon Père séparera le bon grain de l'ivraie »?... Ton épouse te sera rendue dans neuf mois.

— Oui. Mais mon enfant à naître?

— Abraham offrit à Dieu le sien qui était né. Fais comme lui. Christ, en s'immolant pour nous, ne nous

a-t-il pas déclaré que son royaume n'était point de ce monde?

— C'est vrai, Théotime. Mais songe à ma douleur, à l'inanité de mon union qui va devenir stérile. Ton chaste célibat ne peut concevoir ce que cette implacable perspective comporte de cruel et de désespérant pour un jeune couple uni en l'amour de Jésus. Ah! la Loi de l'Ile est trop dure!

Ils marchèrent ainsi, tous trois, en s'éclairant de torches, le long du souterrain qui conduisait au second cratère, le vieillard commentant avec l'époux désolé la rigueur de ce sénatus-consulte Vérus Tuscus Cépion, qui vouait à la Pouponnière d'Etat de Nova-Roma le surplus des naissances chrétiennes, dépassant le chiffre annuel fixé par le bureau de statistique du Sénat. Marcellin, le cœur déchiré, n'écoutait que d'une oreille distraite les explications de son austère compagnon sur le code et la statistique de l'Ile Trajane. Que lui importait, après tout, la question proportionnelle et numérique des naissances néo-romaines, par rapport aux conditions d'existence de la colonie? Il revoyait, dans son esprit, l'instant déchirant où sa douce Albane, qui allait être mère, lui avait été ravie. Oh! ces vils esclaves noirs portant la main sur l'épaule nue de l'épouse bien-aimée, l'arrachant à son étreinte, l'entraînant brutalement vers la double herse de fer!...

Lorsqu'ils arrivèrent à un carrefour où trois boyaux bifurquaient, le petit Hilarion, désignant une des galeries, surmontée d'une inscription latine, leur murmura ces bizarres paroles:

— Je vous quitte. C'est l'heure à laquelle *il* lance sa flèche par le tuyau d'aération. Il faut que j'aille voir...

Un sourire d'espoir éclaira fugitivement le visage des deux hommes qui remirent à l'enfant une torche et lui donnèrent le baiser de paix, avant de poursuivre leur

route vers la sortie du second cratère, sans répondre aux injures et aux blasphèmes dont ils furent l'objet.

Là, se trouvait rassemblée la lie *païenne* de Nova-Roma : criminels, voleurs, faussaires, libertins et hétaïres, tous corrompus jusqu'aux moelles.

— C'est Théotime, le chien de Nazaréen.

— A mort, les pourceaux, insulteurs de nos dieux!

— Ils adorent une tête d'âne.

— Non. Un poisson.

— Lapidons-les!

Des pierres les atteignirent sans qu'ils eussent pu s'en garer. De sa manche de bure brune, Marcellin étanchait le sang qui coulait du front du vieillard.

— Je vous pardonne, dit simplement le blessé. Que mon sang ne retombe pas sur vous, mais sur moi, qui suis un pécheur!

Une vieille courtisane édentée esquissa à son intention un geste obscène. Une jeune lui cracha cyniquement au visage. Deux condamnés feignirent de s'accoupler ignominieusement entre eux. Un autre lui jeta des excréments à la face. Tous vomissaient un flot d'ordures. Mais les deux chrétiens, détournant la tête, avaient passé.

Ils longeaient à présent une sorte de crypte naturelle d'où suintait en gazouillant un mince filet d'eau pure. Marcellin recueillit un peu de cette eau et en lava avec piété le front de Théotime, souillé de sang et d'immondices.

— Non, mon fils, protestait doucement celui-ci : il me semble qu'ainsi le Sauveur me préfère. Rappelle-toi sur le Golgotha...

Mais l'époux séparé de son épouse continuait malgré tout à donner ses soins filiaux au vieillard qui, vaincu, se laissait faire et, tel le vieillard juif Siméon des Ecritures, récitait la strophe de l'Evangile (II, 25) de saint Luc : *Nunc dimittis servum tuum, Domine...*

Lorsqu'ils débouchèrent dans le troisième cratère — en réalité le premier, puisque, sur lui, s'ouvrait la double herse de fer, seul accès reliant les trois cirques au reste de l'Ile Trajane — Théotime et Marcellin remarquèrent qu'un groupe pérorait autour d'un homme d'assez haute taille et de moyenne corpulence.

Cet homme, comme tous ceux qui l'entouraient d'ailleurs, était vêtu de bure brune mais non usagée, chaussé de fortes sandales intactes et coiffé d'un couvre-chef en tissu végétal, flambant neuf, qui ombrageait un peu ridiculement sa face glabre et empourprée. Visiblement, c'était un nouveau venu. Il paraissait en proie à une violente colère et apostrophait tous les assistants en une langue bizarre que nul ne comprenait.

Les deux chrétiens s'approchèrent et, avec douceur, questionnèrent à leur tour l'inconnu.

— Et vous aussi, leur hurla celui-ci, vous allez me foutre la paix! Ou je vous casse... Oui, vous deux. Est-ce que je vous demande l'heure qu'il est?... Vrai! ça commence bien, la *quatorzaine* aux cratères. Bon Dieu de bois! Vivement, le Sagittaire!

— Que dit-il? chuchota le vieillard, qui croyait avoir mal entendu. Quel bizarre dialecte parle-t-il donc?

— Rien de compréhensible ni de sensé. C'est sans doute un dément, opina Marcellin.

— Je le crains, répondit Théotime. En ce cas, nous lui devons aide et protection, comme à l'autre.

— Gérardous?

— Oui.

D'une voix tonnante, le vieux Nazaréen ordonna:

— Arrière, tous!... Vous voyez bien que ce malheureux n'a pas sa raison. Respectez-le. Il est *sacré*.

Le dément éclata de rire et marmonna, dans sa langue barbare :

— *Sacré*? Ça, par exemple, je ne l'aurais jamais trouvé tout seul. Décidément, le vieux a du bon. S'agit

maintenant de jouer son rôle de *dingo*. Pas en latin, bien sûr, mais en français de Paris, de *Paname*, comme disaient les plantons du G.Q.G., quand *les huiles* potassaient leur communiqué, au secteur I. Voyez *dancing*. Allons-y d'un petit tango soigné, pour leur en boucher un coin.

Et aussitôt, brandissant son chapeau de paille en fibres de pandamus, le « fou » exécuta gravement, religieusement, une série variée de *corté*, sur l'air fredonné d'un tango argentin d'après-guerre, si démodé qu'il se perdait presque dans la nuit des temps. Il est vrai qu'à Nova-Roma...

— Allons-nous-en, murmura Marcellin. Ce spectacle est pénible. Je n'ai jamais pu me faire à la contemplation des tristes effets de la démence. Cela serre le cœur. Viens-tu, frère?

— Attends encore, répondit son compagnon. Je veux essayer, auprès de cet infortuné, d'un procédé qui m'a souvent réussi auprès d'autres. Tu vas voir...

Quand sa danse fut terminée, l'étranger pirouetta deux fois sur lui-même, roula des yeux féroces et s'accroupit sur le sol. Il reprenait maintenant son souffle et s'épongeait en riant d'un air niais.

Les deux chrétiens se frayèrent un passage dans la foule et s'empressèrent d'aller le saluer respectueusement à l'antique, le bras droit tendu à la hauteur du visage.

— Connais-tu ceci? demanda Théotime en s'agenouillant près de lui et en dessinant grossièrement de l'index un poisson sur le sable gris de laves pulvérisées.

A quoi le « fou », dans les yeux duquel une stupeur soudaine passait, répliqua lentement, comme s'il se fût agi d'un mot de passe:

— *Outique. Ichtous. Jesous Christos Théou Ouios Sôter.* [Oui. Le Poisson. Jésus-Christ, Fils de Dieu Sauveur.]

— *Pax tecoum*, dit Théotime. [La paix soit avec toi.] Puis, avec autorité, il prit le bras de l'inconnu, l'attira à lui et le baisa au front.

— Qui que tu sois, viens avec nous, dit-il à voix basse, puisque, comme Gérardous, tu adores le poisson.

XXI

IL Y A LABORDE ET LABORDE

Accueilli à bras ouverts par Mgr Agapit, sa femme et ses enfants, à qui Théotime et Marcellin l'avaient présenté au lendemain de son incarcération dans les cratères, le baron de Limeray, le « fou » ou soi-disant tel, touché par la bonté, la simplicité et les vertus familiales de ces braves gens, avait, dès le premier contact, cessé de feindre une démence qui lui pesait.

Mais, sans rien révéler encore de son statut de Français du XXe siècle, transplanté malgré lui dans un milieu appartenant à la civilisation, rétrospectivement *cristallisée* du Ier siècle de l'ère chrétienne, il s'en était tenu, vis-à-vis de ses hôtes, à l'affabulation, d'ailleurs parfaitement vraisemblable, de Victor Limer, chef des Gaules, converti au christianisme et insulteur de Sabinus Rufus-Cursor, Eugéniste païen. Cette situation valait au Tourangeau plus d'une surprise savoureuse.

Il avait ainsi appris que, depuis un lustre, les chrétiens de Nova-Roma, importés par l'expédition de découverte trajane d'Hippalus-le-Jeune, et dédaigneusement qualifiés de *Nazaréens* par les infidèles de l'île, s'étaient vu enlever peu à peu leurs privilèges, puis le libre exercice de leur culte, enfin leur propre liberté. Défaveur qui tenait à deux facteurs de diverse nature : d'abord, la diminution des adeptes du Nouveau-Testament (encore une question de statistique et de natalité) par comparaison avec l'accroissement des sectateurs d'Isis, de Baal et surtout de Jupiter Stator; ensuite, l'austérité de la

nouvelle doctrine dans une ambiance tropicale d'égoïsme, d'indolence et de volupté. Les Néo-Romains, isolés du reste du monde, répugnaient à l'idée d'un Messie. Leurs croyances païennes en des dieux et déesses, personnifiant tous les vices humains (Jupiter, l'Inceste et le Parricide, Vénus l'Adultère, Mercure le Vol, Vulcain la Colère, Mars et Bellone le Meurtre, Moloch l'Infanticide, Arimal la Cruauté), y trouvaient plus facilement d'excuse et d'absolution à leurs propres déportements. Seule, l'inflexible logique sociale du droit romain apportait à cette licence — qui, sans cela, eût été effrénée — un bienfaisant et nécessaire contrepoids. Jésus, en proscrivant le sang des sacrifices humains, avait attenté aux pratiques religieuses du paganisme d'Europe, d'Afrique et d'Asie. Il s'était attiré la haine et la jalousie des sacerdotes. Ne répondait-il pas, le Divin Sauveur, à ceux qui lui demandaient une règle de vie qui leur valût les récompenses éternelles : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de toute votre âme, de tout votre cœur, de tout votre esprit. Vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes. Toute la loi et les prophètes sont renfermés dans ces deux commandements. »

Traquée, persécutée à Rome-l'Ancienne par Trajan, trop indulgent aux ennemis de la chrétienté, les Nazaréens n'avaient recouvré leur indépendance, à l'Ile Trajane, que grâce au libéralisme d'Hippalus-le-Jeune et à celui de ses successeurs, cela pendant un peu plus de dix-neuf siècles. Ce n'était que depuis cinq ans, sous le proconsulat sectaire de Lucius Postumus Libon, que les deux mille derniers disciples du Christ avaient été, par sénatus-consulte, chassés de Rome-la-Nouvelle et jetés pêle-mêle avec des condamnés de droit commun dans les bagnes-cratères de trois volcans éteints, communiquant entre eux par des boyaux et galeries, et qu'ils appelaient leurs « catacombes ».

Victor, bon catholique plus croyant que pratiquant,

mais attaché fermement aux dogmes de son enfance, écoutait ces récits avec un mélange d'émotion et d'indignation. Il se demandait en son for intérieur — sachant à quoi s'en tenir sur le prétendu César Domengatus et son imposture de dilettante — comment son ami de la Grande Guerre avait pu ratifier un tel ostracisme et une telle persécution. A quoi répondaient, dès lors, les entretiens à bord du *Desamoe* et le pseudo-respect de son possesseur pour les « impénétrables desseins de la Providence »?... L'hypocrisie de Domengatti le révoltait! Il faudrait que celui-ci s'en expliquât, dans quatorze jours, quand le mystérieux Sagittaire apparaîtrait et le ramènerait, lui, Victor, incognito, dans Nova-Roma.

Un autre sujet d'étonnement (dont il s'abstenait de témoigner les marques), c'était, pour lui, le *modus vivendi* de l'évêque catholique Urbain Agapit, marié, père de famille, condition admise, on s'en souvient, par les règlements ecclésiastiques de la toute primitive Eglise. Evidemment, le saint évêque « datait » : il en était resté aux temps de son sixième pape à lui, c'est-à-dire Sa Sainteté Alexandre Ier, successeur d'Evariste, d'Anaclet, de Clément, de Lin et de saint Pierre, disciple de Jésus. Limer, dont l'érudition théologique et hagiographique eût pu être prise en défaut, s'était contenté de lui citer les noms les plus retentissants de la Papauté, y compris saint Grégoire qui pria pour l'âme de l'empereur Trajan, sans s'attarder au schisme d'Avignon, ni à l'histoire épineuse d'Alexandre VI Borgia, qui eussent prêté à équivoque dans l'esprit simple et orthodoxe du prélat, de ses vicaires et de ses diacres.

— Et quel est, demanda Urbain, le dernier chef de la chrétienté qui ait bénéficié de la grâce de la sainteté?

— Saint Pie V, répondit Victor après avoir consulté ses souvenirs. Son règne sur le trône de saint Pierre ne dura que six ans. Il s'appelait, de son nom civil, Michel

Ghisleri, était lombard d'origine et succéda à Pie IV, en 1566.

— A Rome?

— Toujours à Rome. Comme tous ses prédécesseurs. Comme son successeur d'aujourd'hui...

— ... qui a nom?

— Pie XI, ex-archevêque de Milan.

Mgr Agapit ne put réprimer un geste de surprise.

— Milan? demanda-t-il. Qu'est-ce que Milan?

Limer se ressaisit et répondit vivement:

— *Mediolanum*. En Gaule, nous disons: Milan.

L'évêque sourit dans sa longue barbe blanche.

— Le temps ne nous manquera pas ici, observa-t-il finement, pour étudier votre belle langue gallo-romaine. Et ce vicaire de Christ sera sans doute, un jour, saint, lui aussi?

— *Chi lo sa?* répondit malgré lui en italien Victor. C'est un pontife aussi savant que polyglotte et pieux, comme tous ceux qui, avant lui, choisirent ce nom. On dit qu'il voudrait vivre en amitié avec la Germanie. Mais il éprouve en ce moment de graves difficultés avec certains Gaulois obstinés de mon pays qui n'aiment point l'état de république. Au dernier conclave du Vatican...

— Conclave du Vatican?... Qu'est-ce encore ? Pardonne, mon fils, l'ignorance d'un colon oublié aux confins de la terre.

— Le conclave est l'assemblée qui élit le Pape dans un palais nommé Vatican, édifié en 498, par saint Symmaque, pape sarde, sur la rive droite du Tibre, à l'endroit même où nos frères furent brûlés ou livrés aux bêtes par Caligula et Néron. A Rome-l'Ancienne, se trouvaient là, croit-on, les *vaticinia*, le quartier des oracles.

— Que de choses à apprendre! murmura Urbain d'un ton rêveur. Depuis Hippalus, vois-tu, ô mon hôte, nous ne vivons que des reliques d'un passé que tu connais

mieux que nous. Mais, ajouta-t-il, l'essentiel n'est-il pas que le dogme du Sauveur ait résisté à dix-neuf périodes de cent ans?... De saint Pierre Céphas — ainsi qu'on l'appelait, en araméen — à Pie XI d'aujourd'hui, l'Evangile de Christ a duré et durera encore plus longtemps que les lois de ce Trajan Antéchrist qui nous opprime avec le concours des Puissances des Ténèbres. Que le nom de notre pape actuel Pie XI soit ici, désormais, sur toutes les lèvres et dans tous les cœurs!

Limeray fut tenté d'interrompre le vieillard et de lui livrer le secret de la fallacieuse pérennité de César Domengatus. Mais il n'en eut pas le temps. Un des vicaires du Père Agapit s'était levé, pâle, agité.

— Qu'y a-t-il, Télesphore?

— Un souvenir qui me revient... Père, permets que je l'évoque ici, devant notre frère des Gaules. Il y va de la raison ou de la folie d'un de tes diocésains.

— Parle, mon fils.

— Gérardous... tu sais... ce pauvre dément paisible dont nul, ici, ne comprend l'idiome barbare — et qui est des nôtres, puisqu'il connaît le signe du Poisson et assiste à nos offices — m'a souvent parlé d'un Pius Septimus qu'il prononçait *Pie Sept...* S'agirait-il aussi d'un pape? Quel malheur que je ne sache pas le gaulois!

— Télesphore dit vrai, interjeta à son tour le diacre Saturnin. Hier encore, Gérardous fit devant moi le geste de s'agenouiller en murmurant : « *Pius Septimus... Pontifex Maximus...* » Après quoi, se relevant, il se gifla violemment la joue de la main droite, en criant : « *Bonapartus, Satanas!... Vadè retro, Satanas!* » Je le crus possédé et courus auprès de Télesphore, pour le supplier de l'exorciser. Pauvre Gallo-Romain!

— Tout cela est exact, confirma le second vicaire.

Mgr Agapit regarda Limer et dit :

— Qu'en penses-tu, ô chef des Gaules ?... Mais qu'as-tu ?

Limeray, congestionné, serrait les poings. Un souffle haletant s'échappait de sa robuste poitrine. On eût dit d'une chaudière qui allait éclater sous une pression trop forte.

— Ce que j'ai, Père!... ce que j'ai, articula-t-il avec un tremblement dans la voix..., c'est qu'il se passe ici — je veux dire à l'Ile Trajane — des choses... des choses abominables, des choses monstrueuses qui ont trop duré!

Et il ajouta, en proie à une angoisse qui faisait perler la sueur à ses tempes :

— Où est-il, ce Gérardous?... Vite, qu'on me l'amène... Mon Dieu! un séquestré comme moi, peut-être? Une victime pour le champ d'expériences?

L'évêque étendit sa main vers la porte. Télesphore et Saturnin se précipitèrent au dehors.

— Calme-toi, ô Limer, tout sera éclairci, dit Urbain de sa voix grave. Si loin que nous soyons, mes ouailles et moi, aux extrémités du monde romain connu, Christ est au-dessus de chacun d'entre nous. Il voit tout. Et il veille... Prions!

Le baron avait fléchi le genou. Dans la crypte, on n'entendait plus que l'adjuration psalmodiée par le prélat, ses quatre fils, Athanase, Damase, Gélase et Hilarion, que reprenaient, en sourdine féminine et aiguë, les voix de la pieuse Dorothée et de ses filles Martine, Adéotate et Prisca :

Beatus vir qui timet Dominum
In mandatis ejus volet nimis.

Un bruit de pas pressés interrompit le psaume dans son avant-dernière strophe, où il est écrit que « Sa justice subsiste dans tous les siècles » et que « Sa puissance sera exaltée en gloire ».

Un homme, jeune encore, mais au visage ravagé,

flétri, fané, venait d'apparaître sur le seuil, soutenu par les deux ecclésiastiques.

Victor lui ouvrit les bras.

— Justement, s'écria Eusèbe, Gérardous voulait te parler.

— Bonjour, compatriote, comment va? dit Victor avec rondeur.

Le nouveau venu écarquilla les yeux, puis balbutia:

— Un Français ici! ...L'escadre du roi me sauve... Enfin!... Juste Dieu! soyez béni!... Je... je...

Et il s'effondra sans connaissance aux pieds de Victor.

— Qu'a-t-il dit? interrogea le Père Urbain avec bonté.

— C'est du gallo-romain, répondit Victor. Mais je n'ai pas très bien compris. Etendons-le là, sur la table. Avez-vous de l'éther, de l'eau de mélisse, des sels de chez *Roberts*? Dieu, que je suis bête!...

Lorsque les soins de Télesphore, du diacre Saturnin et des fils de l'évêque l'eurent fait revenir à lui, le rescapé promena ses regards avec stupeur sur les Nazaréens et sur Limeray qui lui avait pris la main.

— Je n'en puis croire mes yeux, murmurait-il en s'adressant à Victor. Souffrez, Monsieur, que je reprenne mes esprits. Suis-je le jouet d'une fièvre putride, ou d'un sortilège? O conjoncture imprévue! Vain et cruel mirage!

Il s'exprimait avec une préciosité si déclamatoire et si romantique que le baron ne put réprimer un hochement de tête.

— Seigneur! pensa-t-il, serait-il plus « piqué » que ne le croient ces braves gens? On n'a pas idée d'un langage pareil. Sauf à la Comédie-Française. Et encore!... Au fait, c'est peut-être un acteur... un sociétaire démissionnaire?

Et, complétant sa pensée, il ajouta, jovialement:

— Fameuse rentrée en scène, hein? beau dénouement de cinquième acte... Ah! Talma!...

— Je l'ai connu, Monsieur. Foi d'honnête homme ! Ah! quel génie! Quel dentiste! Je veux dire : quel fils de dentiste! (car il l'était). Tenez, cela me rappelle mon bon vieux temps... Palmyre, ma grisette dont la conduite faisait mon déshonneur... Une rusée friponne à la divine gorge qui jouait à l'agneau frisé, mais ne savait même pas maîtriser les sottes impulsions de sa curiosité. Quelle aventure breneuse et tragi-comique! Figurez-vous, Monsieur, que, quand je la rencontrai pour la première fois, Talma que vous avez connu...

— Talma? Non, merci. Mounet-Sully me suffit.

— ... Talma jouait *Bélisaire*. C'était en 1825. J'avais alors vingt ans. Il faut vous dire que je suis né à Toulon, en 1805. Ce qui me fait aujourd'hui cent vingt-neuf ans, toutes mes dents, et pas de corset. Parfaitement, Monsieur, pas de corset! Tâtez mes hanches... Je laisse ça à ce damné garçon de Georges Bryan Brummel, le Roi de la Mode, un fier *dandy*, Monsieur, que j'ai connu, en 1830, à Caen, où il était consul du Royaume-Uni!... Mais oui, Monsieur, consul à Caen (Calvados)... C'est bien ma chance!... Le premier Français que je rencontre ici branle le chef et me croit fou, comme les autres.

— Calmez-vous, mon ami... Admettons que Brummel ait été diplomate. Moi, je ne demande pas mieux... D'ailleurs, je crois que c'est vrai.

— *Bravo! bravissimo!* Il ferait beau douter de la parole d'un Laborde.

— Laborde!... s'écria Limeray illuminé. Vous avez dit : Laborde?...

— Distinguons, Monsieur. Je ne suis que le fils du docteur Vincent Laborde : Gérard, officier de marine, pour vous servir... Ou Gérardus, pour les naturels de ce pays, pour ces Messieurs en *us*, qui abusent du latin et le prononcent *ous*, comme en Sorbonne... Fistre! ceci

n'est guère du dernier galant vis-à-vis d'un lieutenant de frégate qui, comme moi, n'en sait que quelques pauvres mots. Donc, oyez mon histoire. Lorsque mon digne père Vincent Laborde, docteur-médecin à bord du brick « Asmodée »...

— Messieurs, dit en latin Limeray aux chrétiens interdits, j'ai besoin d'être seul avec cet homme. Ayez la bonté de vous retirer. *Lex nostra, silentii lex.*

— Oh! supplia Gérard Laborde, quand ils furent seuls, plus de latin entre nous, pour l'amour de Dieu ! Parlons le français du bon roi Louis-Philippe ! Mais, avant toutes choses, souffrez que je vous donne lecture, moi-même, de la copie prise par moi des Mémoires secrets de mon défunt père, le docteur Vincent Laborde, auteur conscient de mon existence et inconscient de mes maux. Rassurez-vous : je ne vous en lirai que les six premiers chapitres. C'est l'affaire d'une petite heure, avec les commentaires. Pas plus!

XXII

UN PRODIGE DANS LE CIEL

Onze jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée mouvementée du baron Victor de Limeray dans les cratères, treize jours au cours desquels le baron se rongeait de colère et d'anxiété malgré les mille attentions de Mgr Urbain Agapit. Les chapitres suivants de la troublante relation du médecin de bord de l'*Asmodée* avaient appris à Victor comment ce Gérardous, officier de la frégate royale *La Foudre*, détenteur des Mémoires compromettants de son père, le docteur Vincent Laborde, avait été brutalement embarqué une nuit, au Havre, par de mystérieux ravisseurs, à bord d'un brick de course appelé : « Asmodée », noir et or, aux voiles pourpres, battant pavillon de mort et voguant vers une destination inconnue, sous les ordres de son énigmatique capitaine, le corsaire Migratsen.

Le naïf et romanesque soupirant d'une grisette, l'infidèle Palmyre, avait été emprisonné sans explications, dans une cabine, entièrement close de barreaux de fer, avoisinant d'autres cellules, également grillagées, où une vingtaine de femmes, jeunes et jolies, laissaient échapper (pendant le jour, jamais pendant la nuit) des cris rauques, quelques paroles saccadées et surtout des gémissements inarticulés. Trompant la vigilance de trois Hindous, leurs gardes du corps, Gérard avait bien essayé, de cellule à cellule, d'entrer en relations avec ses co-détenues. A défaut du français et de l'anglais — que ces belles captives ignoraient, ou feignaient d'ignorer — il avait usé avec elles des quelques mots d'espagnol qu'il possédait; mais il avait dû vite y renoncer, la plupart de ces infortunées ne lui répondant pas, ou ne lui répondant que par des gestes rapides, inintelligibles, qu'il avait d'abord interprétés comme des grimaces de folles. Ce ne fut que plus tard qu'il y vit, ou plutôt qu'il y devina, les signes alphabétiques de la surdi-mutité, d'après la méthode dactylologique, inventée par le génial abbé de l'Epée, méthode dont il ignorait malheureusement la clé.

D'escale en escale, pendant tout l'été de 1834, le sensible Laborde fils avait assisté, le cœur déchiré, à de terribles et parfois sanglantes razzias de nouvelles « esclaves », toutes *sourdes-muettes,* appartenant aux nationalités les plus diverses et les plus disparates : Espagnoles, Portugaises, Arabes, Mauresques, Italiennes, Grecques, Maltaises, Arméniennes, Caucasiennes et Ethiopiennes.

Trois mois se passèrent ainsi.

Lorsque le capitaine Migratsen jugea qu'il avait *fait le plein* de son bizarre chargement féminin (généralement arrimé de nuit au large des ports, ou le long des côtes), il se sentit rassuré quant au repeuplement de l'île et à son avenir, et il rallia Gibraltar, puis les Açores, sans

y toucher. Et le brick *Asmodée,* lesté d'un chiffre rond de cinquante passagères « malgré elles », cingla droit vers les mers du Sud. Il doubla le cap Horn — que Gérard reconnut pour l'avoir repéré lui-même sur ses cartes, au cours d'une précédente croisière navale du *Majestueux* et de l'*Indomptable* — et il gagna le Pacifique. De là, il se perdit d'île en île, sans qu'il fût possible au jeune marin de faire le point pour relever, même approximativement, la longitude et la latitude de l'archipel, ou continent, où son « cruel corsaire » avait établi sa base, en même temps que le terminus de son étrange périple océanien. En vue du cap Horn, Laborde avait bien jeté à la mer, par le hublot de sa cabine, un flacon hermétiquement bouché, dans lequel il avait enfermé la brève relation de son rapt à l'Amirauté royale de Brest. Mais ce flacon ne pouvait-il pas avoir coulé bas ou avoir été goulûment happé par un requin?

De son débarquement et de son transport à l'intérieur des cratères, le malheureux n'avait gardé aucun souvenir. Il hésitait entre l'hypothèse d'un envoûtement (hypnose ou autre sorcellerie, imputable aux trois fakirs indiens, serviteurs de Migratsen) et l'hypothèse d'un narcotique mêlé à ses aliments, à la faveur duquel il aurait été transféré, endormi, de sa cellule jusqu'à ces trois cirques, entourés de montagnes.

— Mais, bon Dieu! comment êtes-vous encore vivant? demandait Limeray abasourdi. Ça doit faire pas mal de lustres qu'ils vous ont flanqué là dedans, sur ces pistes, à tourner en rond, comme un motocycliste au Parc des Princes, comme une écuyère au Cirque d'Hiver ou chez Médrano!

Ce fut au tour du *jeune centenaire* de le regarder avec ébahissement, à l'énumération de ces lieux de plaisir, inconnus de ses contemporains romantiques. Il hocha la tête et répondit avec préciosité :

— Oh! oui, Monsieur, il y a de cela très longtemps.

Pour le moins quatre-vingt-neuf ou quatre-vingt-dix ans. Excusez. J'en suis resté, moi, au *Cirque Olympique* du boulevard du Temple, et aux temps où l'ingrate Palmyre chantait, dans nos guinguettes, tantôt pour Donatien (ou Agénor, ou Philarète, ou Gontran), tantôt pour le pauvre aveugle que j'étais, ce couplet d'une grâce enchanteresse :

Ah! que l'amour est agréable!
Il est de toutes les saisons.
Un bon bourgeois, dans sa maison,
Le dos au feu, le ventre à table,
Caressant un jeune tendron...

Et, s'interrompant, il ajouta, les paupières baissées, dans un soupir :

— Heu! le reste m'échappe et donne lieu à des conjectures que je vous épargne. Ma mémoire de vieux roquentin n'est plus aussi gaillarde. Leur funeste élixir de conservation qu'ils me forcent à absorber une fois par mois me brouille un peu les idées... A moins que l'usure secrète des ans ne prévale aussi contre moi? Qui sait? Mais que nous veut notre digne évêque ? Il paraît fort ému...

Mgr Agapit, escorté de ses catéchumènes Théotime et Marcellin, ainsi que de sa seconde fille Adéodate, accourait, en effet, dans cet endroit de la crypte où les deux Français causaient en ce moment entre eux.

— Ah! les voici, Père, cria Adéodate, une gracieuse Néo-Romaine brune de dix-neuf ans, au front pur, aux profonds yeux noirs et au maintien réservé de vierge chrétienne.

— Par ici, Messieurs, venez vite, dit l'évêque, qui paraissait en proie à un trouble extrême. Il se passe dans le ciel un prodige extraordinaire dont moi, pasteur de mes frères en Christ, je ne parviens même pas à donner l'explication.

— Qu'est-ce donc? interrogea Victor.

— Je ne sais. Vous allez voir. Suivez-nous...

— Sans doute quelque maléfice de l'Esprit du Mal ? gronda la voix grave de l'austère Théotime.

En quelques enjambées, ils eurent tôt débouché du couloir dans le troisième cratère, où les deux mille chrétiens, agenouillés, les regards au ciel, semblaient frappés d'extase. Dans l'azur sans nuages, à une hauteur de six à sept mille coudées romaines, un grand aigle planait en s'entourant d'un cercle de vapeurs blanches. Le rapace, à cet instant, s'échappa de l'ovale à peu près régulier qui l'emprisonnait et piqua légèrement vers l'Est, toujours suivi en queue par son inexplicable sillage de vapeurs. Là, tantôt se renversant sur lui-même, tantôt se redressant sans effort apparent de ses ailes immobiles, il traça dans les airs un panache blanc qui inscrivit peu à peu ces mots magiques et stupéfiants :

Trajano obediendum. Vel mors.
[Obéir à Trajan. Ou la mort.]

— Que signifie ce prodige? demanda Marcellin, pâle d'angoisse.

Un formidable éclat de rire lui répondit, qui fit courir, dans la foule des Nazaréens indignés, un murmure de réprobation contre le dément sacrilège.

Victor Limer, chef des Gaules, secoué par un fou rire inextinguible, trépignait littéralement sur place.

— Ha! ha! ha! Sacré Domengatti!... hi! hi! hi! non, c'est trop drôle... excusez-moi... cela va passer... Mais on n'a pas idée de ça!... *Traja-a-no... obed... obed-diendum... Vel... vel mors!* Moi, je n'aurais jamais trouvé cela... Et pourtant, j'ai de l'imagination... Ha! ha! ha! ha!... Pourquoi pas la *Citroën,* pendant qu'il y est?... C'est ça qui en serait, de la bonne publicité céleste ! Enfoncé, Gœthe et son :

Kennst du das Land wo die *Citroën* blühn?

Sur un signe de Mgr Agapit, interloqué par cette hilarité incompréhensible, Gérard Laborde était intervenu.

— Sur mon honneur, dit-il sèchement au baron, cessez, Monsieur, ce rire impie comme un gavache. Et bon train! Il n'est, révérence gardée, ni de goût, ni de mise. Et tournez de plus sérieuse façon votre attention sur un phénomène qui me laisse, moi-même, pantois.

Limeray monta sur un tertre; et, d'une voix de stentor, grasse, pleine de bonne humeur, il proféra à la foule, en latin, ces mots nettement articulés :

— O vous tous, citoyens de l'Ile Trajane, chrétiens, mes frères, écoutez! J'arrive, vous le savez, de Rome-l'Ancienne, invité par votre soi-disant empereur, un homme, un simple mortel comme vous et moi, un faux Trajan qui vous leurre et vous berne, un imposteur que j'ai le devoir de démasquer enfin. Depuis des siècles et des siècles, vous vivez perdus dans cette colonie lointaine, oubliée du reste du monde, sans liaison aucune avec l'Occident civilisé d'aujourd'hui. Or, sachez-le, à Rome-l'Ancienne, comme vous dites, les hommes de votre race ont inventé et perfectionné, au cours des deux derniers lustres, d'admirables et ingénieuses machines volantes...

— A l'exemple d'Icare? interrompit Théotime.

— Oui, frère, à l'exemple du Grec Icare, fils de Dédale, qui s'échappa du labyrinthe de Crète, à l'aide d'ailes formées de plumes d'oiseaux, jointes avec de la cire et mues par une mécanique à bras. Votre grand Ovide l'a conté quelque part dans ses inoubliables *Métamorphoses*.

— En effet, concéda l'évêque. J'ai ce poème dans la mémoire.

Limeray poursuivit:

— Ce qui n'était alors, dans l'Hellade mythologique, que le symbole ou le rêve d'une ambition préconçue est devenu, en ces jours, grâce à la science de nos Archimèdes modernes, une réalité que nul d'entre vous n'osera

contester dans un moment. Vous remarquerez, d'abord, citoyens, que cet aigle écrivain, entièrement construit en métal...

— Comme les cuirasses de nos légionnaires ? interrogea Marcellin.

— Exactement. Vous remarquerez, dis-je, que cet aigle en métal ne bat jamais des ailes. Il plane dans l'éther, à la faveur d'un mécanisme spécial dont vos oreilles peuvent, d'ici, percevoir le bruissement.

— C'est vrai! c'est vrai! s'exclamèrent une vingtaine d'assistants, gagnés à l'explication matérielle du prodige.

Le baron triomphant enfla la voix.

— Ensuite, vous constaterez, mes frères en Jésus-Christ, que le panache de vapeur blanche qui s'échappe à l'arrière de l'oiseau métallique n'inscrit dans le ciel la menace de circonstance de votre usurpateur que parce que celui-ci se lance, se retourne et se redresse en une gymnastique incessante. Un oiseau, même mû par une divinité, serait-il astreint à tant de contingences?... Non, n'est-ce pas?... J'en arrive à ceci. La physique terrestre (perceptible par les sens humains que la bonté de Dieu, c'est-à-dire de Christ, nous donna) comporte d'immuables règles que rien n'a jamais transgressées depuis que l'univers existe. Je vous le dis donc, en vérité, citoyens, ce prodige mécanique n'est autre chose qu'une nouvelle imposture, destinée à ébranler la foi de vos cœurs et à terrifier les païens ignorants de Nova-Roma. La meilleure preuve que je puisse vous en donner, c'est que l'aigle métallique — ne le quittez pas du regard, je vous prie — va décrire encore quelques orbes, pour se débarrasser de sa vapeur, et s'enfuira, aussitôt après, *dans la direction du Septentrion,* vers la mer, où l'attendent sa galère moderne et ses complices en duperie. Vous entendez bien, je dis: *vers le Septentrion!*

— Notre frère des Gaules a raison, s'écria Théotime illuminé. La vérité chrétienne a parlé par sa bouche. Voyez : l'Aigle du Mal s'entoure de ses derniers nuages maléfiques...

— Il s'évade de ses cercles, renchérit Marcellin.

Et la voix pure d'Adéodate ajouta, dans le silence:

— Il s'enfuit vers le Nord... Regardez!

Tous reprirent avec une exaltation croissante :

— Oui, vers le Nord!... vers la mer... là-bas!... la mer qui serait notre délivrance.

Le Père Urbain, les yeux baignés de larmes, étreignait Victor, que des milliers de bras acclamaient sans trêve.

— Béni sois-tu, mon fils! déclara le pontife lorsqu'il eut maîtrisé son émotion. Tu as sauvé la foi de mon peuple qu'allait circonvenir l'imposteur, allié aux Puissances des Ténèbres. A genoux, mes enfants!... Et louange à Christ! louange! louange!

XXIII

LE SECRET DU TRÔNE

L'Empereur se leva de son trône d'or incrusté de gemmes.

— C'en est trop! s'écria-t-il avec un geste de menace à l'adresse des sénateurs et des délégués des municipes. Allez dire à ceux qui vous envoient que César Trajanus Optimus reste seul maître des destinées de l'île. La loi martiale est proclamée. Par Hercule! je vous briserai tous, si tel est mon bon plaisir. Quant à abolir la règle d'équilibre statistique, jamais! Elle continuera d'être appliquée telle que je l'ai prescrite jadis à Hippalus. Que pouvez-vous, faibles mortels, contre l'*immortel* que je suis?... J'ai dit. Allez!

Les envoyés s'inclinèrent et, le bras droit tendu en signe d'obédience, se retirèrent à reculons jusqu'à la porte de la Salle Augustane, toujours escortés par Mîa-

moun, Hrihor, Smendès et Mînephtah, les quatre esclaves géants de la garde égyptienne du proconsul Lucius Postumus Libon.

Resté seul avec Jansénius, César cessa de se contraindre et donna libre cours à son anxiété.

— Que dis-tu de tout cela, Zuydervelt ?

— Je dis, *Domine,* que je n'y comprends rien. En de meilleurs jours, j'eusse confessé que j'y perdais mon latin, mon mauvais latin de cuisine, je veux dire...

— Trêve de plaisanterie!... L'orage gronde aux portes du Palais. Nous sommes à la merci d'une rébellion générale, et ta vie est aussi menacée que la mienne. Des doutes s'élèvent sur ma puissance et sur mon immortalité. Voyons, d'où crois-tu que vienne le coup?

Le Hollandais se laissa choir sur un siège étrusque et répondit, avec accablement:

— Le sais-je, *Domine*?... J'ai tout d'abord songé au Sagittaire que notre police secrète surveille de très près en ce moment. Mais c'est un personnage si haut placé, si considérable, si craint, si respecté...

— Plus que moi, peut-être! Ah! quelle folie j'ai commise en ne supprimant pas cette exécrable génération d'astrologues, de charlatans, de faux prophètes!... Quand nous avons découvert l'île, jadis, tu t'en souviens, mon premier mouvement avait été de démasquer les ruses enfantines de ces hiérophantes amateurs. Nova-Roma, en retrouvant et en acclamant son Trajan, tel un Messie, après des siècles d'attente, ne se fût même pas aperçue de l'extinction de ses sagittaires. Oui, dans l'ivresse d'un tel événement, mes sujets n'auraient prêté aucune attention à la disparition de leur Vaticinateur et de ses descendants... *Per Bacco!* tu m'en as empêché, triple niais!

— Pouvions-nous prévoir que cet instrument, jusqu'alors si docile, d'Hippalus et de ses successeurs, se retournerait plus tard contre votre pouvoir?... D'ailleurs,

Domine, nos premiers soupçons peuvent s'être égarés. Rien, dans l'enquête de mes espions, ne prouve encore la collusion de Sagittaire avec les Nazaréens des cratères. Il ne faut pas se hâter de conclure.

Domengatti descendit vivement les marches d'agate du trône et s'approcha de Jansénius.

— Tu oublies, lui souffla-t-il à l'oreille, tu oublies le Gérardous, ce maudit Laborde II que j'ai commis l'impardonnable faute de conserver et de gorger d'élixir. Comme si besoin m'était d'un autre témoignage que le tien pour attester et garantir, un jour, l'authenticité de ma découverte!... Suppose, Jansénius, que ce Gérardous, prétendu fou par son geôlier danois Einar Worsaae, ne soit qu'un simple simulateur?

— Mais il ne sait pas le latin.

— Il peut l'avoir appris, depuis sa longue incarcération.

— Je ne le crois pas, *Domine.* Einar m'a affirmé, encore avant-hier, que Gérard Laborde ne parlait que français aux diocésains de l'évêque et à Victor Limer, chef des Gaules, autrement dit au baron de Limeray lui-même.

César hocha la tête en souriant.

— Ce bon Victor!... Quelle aventure, tout de même!... C'est qu'il me manque, vois-tu? Sa bonne humeur, sa finesse, son énergie nous seraient d'un tel secours en ce moment... Et puis ne m'a-t-il pas sauvé la vie, près de Riva, pendant la guerre? Ah! ce gredin d'Eugéniste me paiera cela, lui et ses collègues, quand j'aurai maté la révolte du peuple et la couardise du Sénat. A propos de Victor, à quel jour de sa détention pseudo-perpétuelle en sommes-nous?

— Le douzième. C'est après-demain que le Sagittaire...

— Non, non! Pas celui-là. Je m'en méfie. Face de

traître que celle de cet archer perse dont les divagations me disputent sournoisement le pouvoir!

— Je ferai respectueusement observer à monsieur le comte de...

Le faux Trajan bondit sur le Hollandais et lui broya le poignet entre ses doigts nerveux.

— Tais-toi! Jamais mon nom... Jamais, entends-tu? Ni ici, ni ailleurs! Sinon, bosseman, je te laisse retourner au Royaume des Ombres.

Zuydervelt tressaillit. Son visage était devenu cireux, sa respiration sifflante. Ce gros homme apoplectique, au teint soudain livide, s'était effondré tout d'une pièce aux pieds de son dominateur. Il claquait des dents, bégayait une supplication entrecoupée de sanglots.

— Allons, relève-toi, vieille bête! Je veux bien te pardonner encore pour cette fois, mais que ce soit la dernière!

— Alors, implora Jansénius, j'aurai demain ma ration d'élixir?... *Domine, Domine,* souvenez-vous que c'est demain soir le trentième jour du mois... Je n'en puis plus! Grâce! pitié! je m'affaiblis, je ne veux pas *vieillir!* Oh! la Mort qui viendrait me prendre... je ne veux pas... j'ai peur...

— Demain, à minuit, je te ferai *boire la Vie.* Mais, en attendant, écoute mes instructions pour l'évasion du prisonnier. Le baron...

Il n'acheva pas. Des rumeurs et des cris venaient d'éclater. Trois guerriers armés, Hypsiératos, le chef de la garde phénicienne, suivi de ses deux lieutenants, Théodotos et Mochos, firent irruption dans la Salle Augustane.

— Qui donc, gronda l'Empereur, ose entrer ici sans mon ordre?

Les trois Phéniciens se prosternèrent.

— Pardon, Maître, murmura Hypsiératos. Mais le peuple assiège le Palais. Les sept magistrats du Sacré

Tribunal Eugéniste ont été massacrés. Le Sénat est en flammes. La légion est débordée... Par Poumaï, notre dieu-pygmée barbu! nous ne savons plus que faire...

« Trajan » les fit se relever d'un geste.

— Bien, mes fidèles. Je reconnais là votre dévouement. Dis-moi, Mochos, as-tu fait fermer les grilles d'accès qui entourent le Palais?

— Oui, divin Empereur.

— C'est bon. Tu recevras, ce soir, cinq cents sesterces, en cinq *aurei* frappés au coin de mon impériale effigie. Pareille somme sera allouée par mon trésorier à chacun de vous, Hypsiératos et Théodotos. Egaux dans le devoir, vous serez de même égaux dans la récompense. Maintenant, retirez-vous avec vos hommes au fond de votre corps de garde. Que pas un de vous ne s'approche des grilles! Vous allez voir comment César immortel se venge. J'ai tout prévu. Même ceci!

Quelques minutes s'écoulèrent. Puis Domengatti se dirigea lentement vers un large balcon d'où il dominait la foule des émeutiers. A son apparition, la plèbe hurla de rage. Des imprécations et des pierres volèrent jusqu'à lui, mais sans l'atteindre. Une centaine de rebelles s'était ruée sur les grilles et tentait de les ébranler.

— A ton levier, Jansénius! Es-tu prêt?

— Oui, *Domine*, répondit le Hollandais, qui venait de démasquer une poignée de verre sous le siège pivotant du trône d'or.

— Va, commanda froidement César, en étendant le bras dans la direction des grilles.

Des cris de terreur et des râles d'agonie montèrent jusqu'à eux. En grappes compactes, cent cadavres foudroyés retombèrent et s'écrasèrent sur le sol, tandis que le reste des insurgés s'enfuyaient avec des cris d'épouvante, poursuivis par la légion qu'enhardissait un tel prodige.

Zuydervelt réintégra le levier dans sa cachette et fit

de nouveau pivoter le trône qui recouvra son axe primitif.

Toujours penché au-dessus du balcon, l'Empereur leva l'index vers le ciel et laissa lentement tomber ces mots latins, comme un arrêt de mort en suspens sur la foule tremblante et terrifiée :

— *Dura lex, sed lex.*

Puis, certain que son peuple méditerait désormais sur l'obligation d'obéir à Trajan, ou de mourir, il rentra dans la Salle Augustane et murmura d'un ton rêveur, un pli au front, les tempes baignées de sueur :

— Cent sujets de moins! Quel exemple! Et quel symbole de ce que peut coûter un trône!... Mais la *loi* triomphe.

Et à Jansénius, servilement courbé, il ordonna:

— Hisse l'étendard noir et recharge les accumulateurs. Sait-on jamais? Nous ne sommes plus tout à fait les maîtres...

Il n'eut pas le temps d'achever. La terre trembla soudain. Tous deux furent jetés violemment sur le sol.

— Les volcans! gémit Jansénius. Les cratères se rallument, *Domine*. Mon Dieu! serait-ce le commencement de notre châtiment... notre châtiment qui s'approche?

XXIV

...ET IN PULVEREM REVERTERIS

La catastrophe imprévue, soudaine, irréparable — dont l'horreur allait atteindre au sublime et créer, même dans le plus effroyable des cataclysmes, de la beauté — était survenue le soir du treizième jour.

Autour de l'Ile Trajane, la mer se souleva, bouillonna. Des écueils volcaniques émergèrent des flots agités. La terre s'entr'ouvrit, se fendit, se creusa. Les cratères éteints se rallumèrent, mugirent, lancèrent des flammes, vomirent une pluie de laves et de scories brûlantes. Puis

les eaux marines, aspirées par les fissures des falaises et la brusque dénivellation de la cuvette, commencèrent à se ruer lentement, opiniâtrément, à l'assaut de Nova-Roma.

Dans leur fuite affolée, Limeray, délivré par Jansénius, et les prisonniers nazaréens, arrachés aux cratères par la garde perse du Sagittaire, un peu avant le lever du soleil, couraient tête nue, muets et tremblants à travers la campagne néo-romaine, loin de la ville et de ses épouvantes. Des fuyards suburbains s'étaient joints à ce flot pressé de cinq mille créatures de tout sexe, de toute couleur, et à la horde galopante d'un millier d'animaux domestiques divers, en proie à la plus folle des paniques. On entendait au loin le fracas formidable des volcans, rejetant de leurs gueules embrasées un amas de matières en fusion. Tout était boulçversé, interverti, dans l'ordre naturel des choses. Les oiseaux effarés se réfugiaient dans les antres d'où s'échappaient rongeurs, serpents, insectes. Des poissons morts tournoyaient, le ventre en l'air, sur les eaux bouillantes et fumantes du Tibérin. L'air, empuanti d'exhalaisons et de vapeurs de soufre, était obscurci de cendres légères, au travers desquelles le pied trébuchait à l'aveuglette contre les rochers et les arbres, dans un exode éperdu dont la mer, la mer libératrice, était le suprême but, l'espoir furieusement convoité.

— Pas par ici, monsieur le Baron, pas par ici! implora Zuydervelt en retenant Limeray par sa tunique de bure. Mon Dieu! ne me quittez pas!

Une colonne de fumée noire les sépara. Puis ils se saisirent la main et se rejoignirent.

— Mais pourtant, regardez, Jansénius. L'évêque et sa famille... Gérard Laborde... les autres... ils ont pris par la gauche!...

— Les malheureux! ils ne savent pas! Là-bas, c'est une impasse... Et puis la solfatare! D'ailleurs, trop tard

maintenant, pour les prévenir. Ils ne nous entendraient plus. Vite, le temps presse. Voulez-vous sauver votre peau et la mienne? Nous n'avons que le temps de rejoindre *Domine* sur le brick qui nous attend pour lever l'ancre.

— Où donc m'entraînez-vous?

— Vers une caverne dont, seul, je connais l'accès. Oui, cette grotte-là, à droite, une des rares qui soient à peu près à l'abri du feu souterrain, et qui puissent nous mener au mouillage du *Desamoe,* devant Nova-Ostia, à l'autre bout de l'île. Dépêchons-nous! Prenez mon bras, Monsieur de Limeray, appuyez-vous dessus pour escalader cette roche mobile. Là, c'est bien. Maintenant, replacez vite la pierre à sa place. On ne nous a pas remarqués, n'est-ce pas? Parce que, voyez-vous, nous ne pouvons emmener personne avec nous. Le passage est trop étroit... Venez!

....

Ils rampèrent ainsi pendant de longues heures.

Victor saisit la lampe électrique de poche que lui tendait son compagnon et en promena le faisceau lumineux sur la paroi suintante d'eau de la crypte.

— Ouf! souffla-t-il en se laissant tomber sur une stalactite écroulée, je demande grâce, Monsieur Zuydervelt. Cette course, ou plutôt ce rampement, dans le noir, sans reprendre haleine... Je n'en peux plus!... Et pourtant je suis *en fer.* Mais, que voulez-vous? la geôle Torquata, les cratères, en fait d'entraînement...

Le Hollandais lui imposa silence. Un sourd grondement parvenait à présent jusqu'à eux.

— C'est bien cela, murmura Jansénius; nous approchons enfin de la Cascade Fulvius Sigilla, décrite au tome XV de la *Narration* de Labéon et dont parle également Hippalus, dans l'appendice de son *Périple.* Nous n'en avons plus que pour une heure de marche. Reposez-

vous une petite minute, Monsieur le Baron. Mais, cornes du pape! quel labyrinthe que ces grottes! Un peu plus, je m'y perdais.

— Et nos compagnons ? L'évêque ? Gérardous ? les autres?

Jansénius poussa un soupir :

— Heu! Pauvres diables! *De profundis*... Je ne donnerais pas un florin de leurs existences et même de celles de tous les autres Néo-Romains réunis. Carbonisés, écrasés, asphyxiés ou noyés... Voilà leur lot! Certes, *Domine* avait prévu ce réveil volcanique de l'île, mais pas à ce point-là tout de même!... Vous rappelez-vous, Monsieur, qu'il se vantait d'être « assuré contre le volcanisme », au moyen de ce dôme, je veux dire de cet entonnoir d'aspiration centrale qu'il nous décrivait même avec force détails, dans la chaloupe de *Desamoe*, lorsque nous accostâmes pour la première fois la berge pavée d'*Insula Trajana*?

— En effet, je m'en souviens.

— Mais, si ce pare-volcan a pu, par son panache de fumée, avertir *Domine* qu'une révolte souterraine s'élaborait et permettre à notre impérial maître d'attendre les événements tranquillement, à bord de son yacht, nous n'en sommes pas moins, tous deux, dans une fichue position, *godfordom*!... Je me suis trompé de route tout à l'heure. Sacré retard! Pourvu que le *Desamoe* n'ait pas levé l'ancre!

— Allons! Allons! « Mons » Zuydervelt, reprit Victor. Il ne faut pas jeter le manche après la cognée. Voyons : avez-vous une idée, une fois que nous serons sortis de ce terrier de lapin?... Même au cas où Trajan nous plaquerait? L'essentiel, c'est de ne pas me refaire le coup du Sagittaire. Fini, usé, ce bobard-là!

Jansénius protesta. Non, le Sagittaire, ni la libération de Limer, chef des Gaules, par ledit Sagittaire, n'était une mystification de César. Le Sagittaire? mais

c'était bel et bien un prophète, un vaticinateur en chair et en os, invisible et partout présent, avec lequel le peuple néo-romain et même l'empereur devaient parfois composer. Ah! la Superstition! Où était-il, à cette heure, celui-là, cet archer perse, mage, devin, descendant de Passargas, satrape d'Ecbatane, que les flamines de Jupiter Stator accusaient en secret de pactiser avec la faction nazaréenne, condamnée aux cratères?...

— Et maintenant, Monsieur le baron, si vous m'en croyez, nous allons nous en aller d'ici au plus vite. J'ai hâte de vérifier si le couloir de sortie qui débouche sur la Cascade Fulvius Sigilla n'est pas obstrué par un éboulis possible des falaises. En ce cas, permettez-moi de vous le dire, nous n'en mènerions pas large, vous et moi !

Quand, après une heure de tâtonnements et de trébuchements, ils furent arrivés au bord du gouffre où, par une percée, l'eau se précipitait en cascatelles, Victor ne put s'empêcher de jeter un cri d'admiration joyeuse.

— La mer! la mer!... Mon Dieu! mais qu'est-ce que j'aperçois, là-bas?

Ses yeux, un peu éblouis par la clarté soudaine du jour, contemplaient, en effet, le plus bizarre, le plus inattendu et le plus extraordinaire des spectacles. Devant lui, à environ deux milles, une quarantaine de gros vaisseaux de ligne, de type extrêmement démodé, aux proues antiques de monstres marins, paraissaient sommeiller à l'ancre, mollement balancés par le clapotis de la rade.

Une voix de basse-taille assourdie répondit :

— Non, pas la mer. Mais un lagon marin... *Le Lac des Galères,* comprenez-vous?

— Comment! cette escadre au loin...

— Pas d'escadre, Monsieur de Limeray, dit Jansénius en secouant tristement la tête. Rien que les carcasses flottantes des quarante et une quinquérèmes et

trirèmes d'Hippalus-le-Jeune, amiral et proconsul, emprisonnées ici, comme celles de Caligula à Némi. Vous voyez, Monsieur le baron, que l'*Insula Trajana* n'était pas un mythe, ni un rêve, mais une réalité, la plus absolue, la plus matérielle de toutes les réalités. En voulez-vous encore une preuve? Au delà du lagon marin et de la passe obstruée par l'éboulis, nous allons retrouver Nova-Ostia et le brick de *Domine*. Vous avez sous les yeux les squelettes d'une flotte romaine dix-neuf fois séculaire.

— Inconcevable! murmura Victor, comme s'il se fût trouvé en présence d'un mirage trompeur.

Lentement, en silence, tous deux contournèrent la rade des grands vaisseaux morts.

Et leurs regards ne parvenaient point à se détacher des chrysalides de bois vermoulu, d'où l'âme trajane, près de deux mille ans auparavant, avait pris son essor colonial, et qui cristallisaient l'Antiquité disparue.

EPILOGUE

UN BRICK PASSA...

— Je vous en prie, Docteur, dites-moi toute la vérité. Mon pauvre ami, n'est-ce pas, n'en a plus pour longtemps? Il ne passera pas la journée?

Le médecin attira Victor dans l'embrasure de la fenêtre, d'où la vue dominait toute la bourgade de Punaauia et le coude de la route ombreuse et parfumée qui menait à Papeete.

— Eh bien! non, Monsieur de Limeray, j'aime mieux vous le dire tout de suite. Les forces de notre malade déclinent d'heure en heure. Physiquement — quand je l'ai examiné à bord du cargo chinois qui vous ramenait à Tahiti, de cette île lointaine où, tous deux, abandonnés par vos compagnons, vous aviez fait naufrage — physiquement, je ne lui donnais guère plus de cinquante ans.

Aujourd'hui, c'est un grand centenaire à l'agonie duquel j'assiste impuissant. En moins d'un mois, Monsieur Zuydervelt a vieilli de plus du double de son âge. Mystère physiologique qui m'échappe... Car enfin, ce n'est pas *en trois semaines* que les tissus se rident — voyez cet épithélium flasque et flétri ! — que les cheveux blanchissent, que les dents se déchaussent et tombent, que les veines se gonflent et que les artères se durcissent en tuyaux de pipe ! J'ai encore pris sa tension ce matin, craignant de m'être trompé, hier soir. Même résultat.

— Prenez garde, Docteur ! murmura le baron. Il pourrait vous entendre. La visite du pasteur Jérémie Monod l'a déjà tant impressionné !...

Mais Aïmata, à ce moment, se penchait en souriant vers le moribond et le redressait doucement sur ses deux oreillers.

— Regardez donc, Monsieur Jansénius !... Oui, là, devant vous, sur la plage. Ces pêcheurs de *nato* qui s'en reviennent, chargés de poissons. Les beaux *natos* !... Si je vous en faisais griller un, demain matin?

Le Hollandais branla la tête et balbutia :

— Demain matin, chère petite... Mais je serai entre deux cierges, étendu dans ce lit, tout froid, tout blanc, tout raide... sans vie, sans âme, comme les galères mortes d'Hippalus...

— Mon Dieu ! il délire... Révatua ! Révatua !

Limeray, qui venait de prendre congé du médecin, était accouru.

— C'est vous, Limer? interrogea le vieillard d'une voix à peine distincte. Approchez-vous de moi, mon ami... Plus près ! là, c'est bien... parce que, voyez-vous, bientôt je ne pourrai plus parler... Ah ! l'élixir ! si j'avais l'élixir !... Mais voilà : personne d'autre que *Lui* n'en connaît la formule. Je sais seulement qu'il y entre de la glande thyroïde humaine. Mais dans quelle proportion? Il nous tenait tous par là, à l'île et sur le *Desamoe*

(sur l'*Asmodée,* si vous aimez mieux). Oui, l'élixir qui conserve, qui prolonge... Tous! Même ce pauvre Gérard Laborde que nous avons laisser s'ébouillanter, là-bas, dans la solfatare, Gérard le romantique, celui qui ne voulait plus vivre, et que l'on forçait pourtant à boire l'élixir de *Longue-Vie,* chaque dernier jour du mois... Mais il a bien fini par mourir, celui-là aussi!... Comme son père, le docteur Vincent Laborde, médecin à bord de l'*Asmodée,* l'auteur du manuscrit secret que vous me disiez avoir lu, aux cratères... Tous morts!... Comme moi, tout à l'heure... Ha! ha! ha! qu'est-ce qu'il y a donc de l'autre côté du rideau? Oh! savoir!...

Une toux convulsive le secoua douloureusement.

— De grâce, ne parlez plus, ami Jansénius. Vous voyez bien que cela vous fatigue inutilement.

— Non, non! laissez-moi. Je ne vous ai pas tout dit, *là-bas,* quand nous construisions notre radeau de cocotiers pour fuir cette terre maudite, ce sol d'enfer qui s'échauffait sous nos pieds comme une plaque de tôle rougie au feu. Oui, il faut que je vous parle encore. Trajan... je veux dire le faux-Trajan, Migratsen, Domengatti... Eh bien! ses sourdes-muettes importées d'Europe et gardées par les trois envoûteurs indiens... c'était pour repeupler l'île dont la natalité blanche baissait... Dame! les malheureuses... vous comprenez, elles ne pouvaient rien dire, rien expliquer, sauf entre elles, quelquefois, par signes... Celles qui connaissaient la méthode de l'abbé de l'Epée. Ha! ha! ha! ce n'étaient pas des témoins gênants, les pauvres femmes!... *Domine* avait pensé à tout. Quel homme!... Mais que de sang autour de lui!

Limeray crispa les poings et répéta:

— Oui, quel homme!... ou plutôt quel démon!... D'ailleurs, ajouta-t-il, ce n'est pas la première fois que je remarque que dans le nom de *Domen*gatti il y a l'anagramme du mot : *démon*.

Le Hollandais se souleva péniblement sur son séant et articula faiblement :

— Démon?... Peut-être? Mais il y a aussi un autre anagramme. Un nom de saint... Moi, je ne peux pas vous dire, parce que... parce que j'ai peur de *Lui...* oui, peur qu'Il ne se venge, quand je serai mort... dans l'Au-delà! Que le Seigneur, Dieu des Armées, me pardonne mes forfaits, car je fus son bras droit, son complice!... Son nom?... Ça, je ne peux pas vous le révéler... Trop dangereux, voyez-vous!... Un nom qu'il ne faut pas prononcer, ni même écrire... Mais d'y penser, cela ne porte pas malheur... Eh bien! du temps que j'étais bosseman à bord du brick corsaire *Asmodée,* mon maître... enfin *Domine,* s'appelait, par ses initiales, le comte...

— ...de S. G..., acheva tranquillement Victor. C'est-à-dire...

— Ne dites pas! ne dites pas! cria l'agonisant dont les mains battaient l'air... Pour l'amour de Dieu! taisez-vous. Je vous le répète, il ne faut pas que ce nom soit prononcé!...

— Soit, concéda Limeray. Nous parlerons donc par énigmes. Nous dirons simplement qu'il s'agit d'un certain comte des environs de Paris — mettons : en Seine-et-Oise — vous savez, Zuydervelt, ce fameux château qu'habitèrent Henri IV, Louis XIV, Jacques II Stuart?... et ce beau parc que longe une *terrasse* longue de deux kilomètres, construite par Le Nôtre, une terrasse en fer forgé, d'où l'on aperçoit, au fond, tout le panorama de Paris embrumé et, au premier plan, la Seine et ses vignobles, *du Pecq à Maisons-Laffitte?...* Et j'allais oublier cette forêt légendaire où se balance le *Pendu* du chansonnier Mac-Nab?... Je crois que nous brûlons, mon bon Jansénius, et que mon copain italien de la grande guerre, *il signor Conte Cesare Domengatti* s'apparente étrangement au comte de S. G..., aventurier et alchimiste qui vivait au XVIII[e] siècle, bâtard de Dona Maria de Neu-

bourg, reine d'Espagne, grand ami de Choiseul, du maréchal de Belle-Isle, de la Pompadour, du prince Orloff et du landgrave Charles de Hesse?... Sommes-nous d'accord?

Les mains tremblantes du mourant se joignirent dans un geste d'imploration:

— Oui, c'est bien cela, vous avez deviné, monsieur le baron. Moi aussi, je suis de cette époque-là, un attardé du XVIII[e] siècle. J'ai connu votre Louis le Bien-Aimé, la Pompadour, la Dubarry. Je suis né en 1748. Oh! je sais bien que je ne parais pas mes deux cents ans, ou presque... grâce à l'élixir, grâce au comte de... chut!... Prenez garde! *Domine* est puissant, *Domine* est implacable, *Domine* ne meurt pas... Alors, vous comprenez, il ne faut pas le braver, ni lui, ni son terrible navire!... Un jour, s'il voulait, il pourrait vous reprendre, comme il l'a fait pour le pauvre Gérard?... Songez qu'*Il* ne meurt pas. Tout est là!... Car *Il* n'est pas mort en 1784, au Danemark, à Eckernförde, comme on l'a prétendu. Non!... Ses trois fakirs veillaient... Oui, une résurrection après exhumation... Je le sais, *j'étais là!* Et je ne suis pas fou, je vous jure!... Allez, oubliez-*Le,* oubliez l'Ile Trajane, oubliez tout cela, si vous voulez vivre... Et lui — qui sait tout — lui aussi vous oubliera, peut-être?

Le jour baissait. Mais, de la fenêtre, on pouvait encore apercevoir le large, la barre de coraux et sa ceinture d'écume. Dans un ciel d'encre, un vol de phaétons blancs à queue rouge passa en tournoyant, tandis qu'au-dessus de la grève de Punaauia, les cocotiers ployaient et redressaient leur verte chevelure sous le souffle brûlant d'une tornade proche.

— Et c'est tout, murmura le moribond. Je crois que je vous ai tout dit. Maintenant, je puis mourir en paix... Aïmata, mon enfant, vous m'avez bien soigné. Merci ! Soyez heureuse avec mon bon ami Monsieur de Limeray. Allons! donnez votre petite main à votre vieux, très

vieux, « grand-père hollandais », né il y a environ deux siècles!... Quelle vie!... Mourir, aussi, c'est bon!

Ses yeux s'ouvrirent soudain une dernière fois et fixèrent avec une horreur grandissante un point perdu sur le vaste océan.

— *Lui!* cria-t-il. *Lui*, là-bas, qui passe!

Un fort brick noir à voilure pourpre, que le soleil couchant dorait à ce moment de son or fauve, cinglait en effet à toute allure par le travers sud-ouest de Tahiti.

. . . .

Mais il ne mouilla pas à Papeete, ainsi que l'avait craint feu Messire Jansénius Zuydervelt, de son vivant capitaine-bosseman du corsaire *Asmodée* et sénateur néo-romain, nonobstant que féal sujet de Son Altesse le prince-stathouder des Provinces-Unies.

ROBERT CHAUVELOT.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LES POÈMES

Fernand-Demeure: *Couleur d'Amour*, « éditions de la Guiterne ». — René Derville: *Feuilles Mortes*, « Mercure Universel ». — Charles-Philippe Forestier: *Images dans le Temps présent*, Gabriel Beauchesne et ses fils. — André Guibert-Lassalle: *Au Cartel des Tendresses*, René Debresse. — Jacques Saisset: *Poèmes*, « éd. du Prisme ». — Fernand Marc: *Nomenclature*, « éditions Sagesse ». — Théo Martin: *Voyage dans ton Cœur*, « aux éditions septimaniennes ». — Pierre Trahard: *Les Jours sans Ombre*, Boivin. — Jean Suberville: *Dans la Fosse aux Lions*, Maurice d'Hartoy.

Des poèmes confiants d'amour et cependant désabusés sont groupés par le poète Fernand-Demeure sous le titre **Couleur d'Amour.** J'ignore si jamais la justice due a été accordée au mérite de ce poète; c'est aussi qu'il fait tout pour déconcerter. Pénétré qu'il est du sentiment des iniquités sociales et de la vanité des efforts humains, il exhale parfois en cris de colère ou en explosions méprisantes ses écœurements et ses rancœurs. Fallait-il pour le reconnaître en la tendresse de son âme native qu'il nous donnât ce recueil nouveau de vers offerts, dit-il dans l'élan simple de son amour, « à Celles qui sont plus que moi-même : ma femme et ma fille » ?

J'ai cueilli pour Toi cette rose pâle,
Ce lis où rêve une ombre de soleil,
Puis ces lourds œillets aux lueurs d'opale:
Et j'ai ceint le tout d'un rameau vermeil...

Il sied que, poursuivant son thème, l'auteur ne songe à dissimuler, en un motif aussi spontané, son insouci à parfaire par l'art ce que provoque l'exigence des rimes ou de la mesure. J'aime moins, toutefois, qu'au vers qui suit ceux que je cite, une synérèse m'offusque ou, si j'y répugne, m'oblige d'accepter parmi ces décasyllabes un vers de onze

pieds. Fernand-Demeure ne prononce pas : *babi-oles,* c'est affaire à lui, mais à moi lecteur aussi, et en vérité cela me gêne. J'ai regret surtout de constater que le même crée cette délicate *Imagerie* où je ne trouve à reprendre que l'emploi à la rime de l'épithète : *flave,* cette délicieuse et si fine *Esquisse,* ce *Renoncement,* altère presque partout le pur débit d'un poème en introduisant brusquement un terme ou plusieurs dont l'usage n'est pas habituel et aussitôt sonne un peu pédant, déplacé, maladroit, parce que soudain il gâche un effet tout de sensibilité, presque fluide. Un hymne dans l'automne des rameaux meurt sous la nuit lunaire où neige le parfum de frissons musicaux, apaisement où ceux qui s'aiment n'entendent plus que le battement de leur cœur : mais pourquoi faut-il que cet amour soit *hyaline*? Dans l'aube, tous deux partent, se donnant la main; la nature sommeille encore, les oiseaux s'éveillent à la neuve clarté, où, hélas! nous apprenons qu'

Une altière gaîté, telle une flave guivre,
Love de toutes parts un charme énamouré

et que les amants s'en vont par une route sûre,

Immense, pérenelle à nos pas errabonds...

Presque chacun des poèmes est gâté au beau milieu par des taches de cette sorte. Je ne chercherai point à découvrir d'autres erreurs : M. Fernand-Demeure s'est-il de trop près souvenu de certaine œuvre célèbre en composant la dernière strophe de son *Automne*? je signalerai avec plus de plaisir qu'il n'est pas une des parties de son recueil qui ne se compose d'un choix de sensations imagées ou émues, qui n'ait de la grâce et du charme, malgré les heurts de cette maladresse que j'ai déplorée; c'est, le plus souvent, un vers, une rime, telle épithète qui offusque, mais si l'on ferme les yeux à ces moments de faiblesse, le reste suggère, le reste plaît et enchante. C'est dans le crépuscule un peu, aussi, qu'on peut voir, « lourds, vastes, luisants, gras » (sans que, par bonheur, « se floue, impavide, la campagne »),

Des potirons épars dans des herbes livides
Comme des astres chus d'un azur d'opéra.

Feuilles Mortes, le nouveau recueil de M. René Derville, mélancolique, doux et tendrement douloureux, se pourrait réclamer du parrainage de Verlaine et du Chénier des *Elégies*, en moins passionné ou en moins pathétique toutefois, et d'une parenté avec Albert Samain. C'est de Samain surtout, semble-t-il, que M. Derville a hérité, avec la technique du vers, l'atmosphère et souvent le ton. Il prolonge, à son exemple, le sonnet d'un quinzième vers; sa tristesse se nourrit de visions antiques ou de regrets familiers et récents :

(Je sens en moi pleurer mon cœur anéanti,
Comme au soir de la mort d'une amitié fidèle
Parce que son amour avec Elle est parti...

Et c'est un désespoir immense qui l'appelle.

Les vers sont toujours aisément, nettement conduits, et sonnent, harmonieux.

Images dans le Temps Présent : *la Bibliothèque,* fourmillement des livres, légendes, histoires, pensée; *Fresques,* I le Bouddha, II la Louve, III Sonnets du Batelier, IV Paris... *Invocation à l'Arc* ou à la Paix Universelle, *l'Automne,* la déchéance somptueuse des bois, et de la vie et des humaines visions, des *Contes,* M. Charles-Philippe Forestier s'est proposé de hauts desseins, des rêves cycliques, toute une construction selon une visée de philosophe comme, si l'on veut, après Du Bartas, Alfred de Vigny, Hugo dans *la Légende des Siècles,* Leconte de Lisle; plus récemment et avec plus d'attention à des données scientifiques et baignant dans une atmosphère plus étroite René Ghil. On songerait même aux épopées démesurées et périmées d'un Strada, si quelqu'un s'en souvenait encore, de ceux qui ont vécu au suprême déclin de l'autre siècle...

Au Cartel des Tendresses, après *Au Visage des Cieux,* André Guibert-Lassalle conserve la naïveté gracieuse d'un lyrisme plein de charme, très pur et sensible. Selon les vers connus de Samain, ce sont « intimes ramages », des plumages propres à frôler l'âme des lecteurs, et à leur évoquer l'heure de leurs plus chers souvenirs.

Gloire des sons, ô voix humaine, sons qui construisîtes et construisez l'univers, est-ce trop que le poète vous chante,

vous rende grâces, vous loue, célébrant en vous l'amour, l'espérance et la pensée? Un nouveau venu, Jacques Saisset, peint à votre los d'autres **Poèmes** de rythme plus souple et de substance aussi pleine. Du fin poète, ou puissant, qu'il ne manquera de devenir un jour, c'est, je pense, à bon droit qu'il se demande :

> Celui-là mordu par la flamme
> Et qui s'abîme en pleurs,
> Vers quelles invisibles fleurs
> A-t-il tendu son âme?

M. Fernand Marc, dans **Nomenclature,** persiste vaillamment dans la résolution de laisser en lui lever comme au hasard de l'inconscient les images de ses rêves. Il lui faudrait bien peu d'efforts pour joindre avec subtilité ses éléments demeurés épars. Il ne manque ni de talent ni d'art. Je déplore qu'il consente à être la victime d'un engouement ou d'une expérience. Que démontre-t-il qu'il n'ait démontré? Des possibilités de maîtrise? Il est sincère, certes, et fervent. Il ne dépend que de vouloir pour acquérir la puissance d'une plénitude sereine. Sans rien abandonner, je le vois à mon gré, croître et s'élargir.

Vers d'amour qui ne sont pires que d'autres, plus abondants mais aussi plus sûrs et fermes pour la technique que la plupart, **le Voyage dans ton Cœur,** par Théo Martin, dénote une expérience consommée. Ils disent ce qu'ils entendent dire, non sans ferveur ou véhémence, avec plus de passion que de force.

M. Pierre Trahard, parvenu à

> L'âge des épis mûrs et des fortes pensées

estime bon de rejeter toute ombre de sa vie, et de monter vers la lumière. C'est un moraliste convaincu, que je me plais à louer; de plus, un paysagiste adroit (Lyon, Blois, Nevers, Franche-Comté, Jura, Genève), un poète mystique (Sainte Thérèse) et attendri de tendresse humaine (Saint Verlaine). Les vers sont de facture simple, directe, mais suffisamment souple et significative.

Les poèmes de guerre de M. Jean Suberville, grand prix

de poésie de l'Académie Française, ont connu, quand ils parurent pour la première fois, tous les succès et lui assurèrent tous les honneurs auxquels il pouvait prétendre. Il les a, paraît-il, revus, repris, améliorés; une nouvelle édition nous est offerte, à 6 francs l'exemplaire, avec huit bois par Walch Le Tannois, de **Dans la Fosse aux Lions.** Nul doute que le même succès lui soit réservé, il le mérite toujours.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Léon Daudet: *Un amour de Rabelais*, E. Flammarion. — Emile Henriot: *Le pénitent de Psalmodi*, Librairie Plon. — Philippe Hériat: *L'araignée du matin*, Denoël et Steele. — Christiane Aimery: *La dormante*, Editions de la Nouvelle Revue Critique. — Georges Poncet: *Seul, sous le ciel*, E. Flammarion. — Madeleine Paz: *Une seule chair*, Editions Correa. — Victor Margueritte: *Nos égales*, E. Flammarion.

C'est, en quelque sorte, le pendant du *Voyage de Shakespeare* que nous donne M. Léon Daudet avec **Un amour de Rabelais.** L'intérêt passionné qu'il porte à la Renaissance devait nécessairement l'attacher au génie français le plus représentatif de cette époque, de pair avec le génie anglais, incarné en Shakespeare. Peut-être, en évoquant Cervantès, brossera-t-il un jour le troisième volet du triptyque?... Mais il est clair qu'ici, autour de l'auteur de *Gargantua*, il a voulu, sinon reconstituer tout un siècle, du moins faire la synthèse (selon un mot qui lui est cher) de l'esprit de ce siècle. Quand Rabelais se met à écrire — assez tardivement, comme on sait — un âpre combat se livre entre la pensée dogmatique et la pensée libre ou libérée par la découverte spirituelle de l'Antiquité. Le roi est l'arbitre — hésitant parfois, parfois las ou découragé — de cette lutte, et il s'efforce d'en restreindre les dégâts... Mais la victime symbolique en est une fille, belle et lettrée, Corysande, qui, des bras séniles de Léonard de Vinci, a passé dans ceux, trop souvent amollis par l'alcool, de Maître Alcofribas, c'est-à-dire de Rabelais lui-même, et à qui l'Inquisition finit par infliger le supplice de l'eau. En dépit d'une opinion courante, rien d'un révolutionnaire chez Rabelais, dont le loyalisme n'est pas niable, et qui, de surcroît, pouvait s'élever jusqu'aux plus hautes spéculations religieuses. Mais il avait l'horreur de la guerre des ruraux, un furieux besoin d'épanouissement

physique et moral, et le goût des sciences. Médecin, il pratiquait, notamment ,la dissection — audace sacrilège au regard des cagots. Rêvait-il d'accueillir le plus largement possible, tout en conservant, autrement dit de sauver du Moyen Age ce qui en demeure le plus admirable (et la charité, pardessus tout) sans rien sacrifier de la vérité? Je le crois. Mais il est possible que M. Daudet lui prête plus d'idées profondes qu'il n'en eut vraiment. Peu importe, puisque ce n'est pas une biographie proprement dite qu'il a entreprise, mais une vie imaginaire comme, naguère, en composa Marcel Schwob. Je ne le chicanerai pas, non plus, sur certaines libertés qu'il prend avec les dates et les faits, puisqu'elles ne nuisent pas à la réalité supérieure qu'il crée. M. Daudet est plus que familier avec son sujet : il lui tape sur le ventre, si je puis ainsi m'exprimer; et cela est bien dans la nature et dans le style de son héros, dont maints traits s'expliquent par le fait qu'il fut quelque temps moine mendiant. Certains des anachronismes de langage que M. Daudet met, par ailleurs, dans la bouche de Rabelais sont bien réjouissants. Rarement il débrida plus largement sa verve et sa bonne humeur. Faut-il répéter le mot connu de La Bruyère : « C'est le charme de la canaille et le mets le plus délicat »? Rabelais est l'homme total, et qui ne rougit pas des servitudes de son corps. Il est si fier de l'intelligence que ce corps nourrit et dont il entretient l'équilibre par sa bonne santé! Mais la poésie l'emporte, malgré tout, sur la farce et la grossièreté dans *la geste* que M. Daudet a composée en son honneur (je songe, en particulier, au charmant portrait d'Etiennette Féraud), et la critique n'y perd pas ses droits : exemple les pages sur le métier d'écrivain. Quelle magnificence, enfin, dans l'évocation de la fête de Bacchus sur les bords de la Loire, où l'on sacrifia un bouc, Ronsard étant présent!

Historique, aussi, le roman de M. Emile Henriot — **Le pénitent de Psalmodi** — procède, cependant, d'une tout autre conception du genre que celui de M. Daudet. Il y a diverses façons, il est vrai, de romancer l'histoire, soit qu'on fasse comme Balzac dans *Les Chouans,* Mérimée dans *La chronique du règne de Charles IX,* France dans *Les dieux ont soif,* le tableau réaliste d'une époque, ou que l'on peigne

une fresque décorative comme Flaubert dans *Salammbô*. On vient de voir comment M. Daudet s'en sert pour exalter lyriquement l'esprit d'un siècle (1). Dumas puisait en elle les multiples éléments nécessaires à entretenir le délire de son imagination. Et M. Henriot, à l'exemple de France, encore, mais d'un France autre manière (celui de *Thaïs*) prend prétexte de ce qu'elle offre de fabuleux ou de légendaire pour s'amuser à une fantaisie qui tient du pastiche, et pour philosopher avec ironie. Qu'on se garde donc de chercher une exactitude qui ne prétend pas y être présente, dans le récit que l'auteur — si simple et si vrai d'*Aricie Brun* — nous fait dans *Le pénitent de Psalmodi* des aventures du sire Thierry de Coussargues, sous le règne de Louis IX. Pris de remords pour avoir commis maints crimes atroces — il s'est même, un jour, engagé dans la voie où devait tristement s'illustrer Gilles de Retz — il entre au couvent de Psalmodi, en Camargue, pour y faire pénitence. Mais, peu après, en voyant le pieux roi, à la tête de ses Croisés, s'embarquer pour l'Egypte, à Aigues-Mortes, Thierry (devenu frère Sans-Nom) sent se réveiller sa belliqueuse ardeur. Il obtient de l'abbé de Psalmodi l'autorisation de partir pour la délivrance des lieux saints, et assiste à la prise de Damiette et à la désastreuse bataille de Mansourah. M. Henriot a puisé largement dans Joinville pour relater l'expédition de saint Louis, et c'est ensuite, quand il conte les aventures de Sans-Nom chez les Infidèles, au *Jardin sur l'Oronte* qu'il fait songer. J'ajoute que les tentations de son moine-chevalier, dans le palais de l'Emir Bibars Bondocdar, sont celles de Paphnuce dans le désert; mais ce n'est point pour dénier à son livre le mérite de l'originalité. Le charme de celui-ci réside, surtout, dans l'art avec lequel M. Henriot a su y combiner maintes lectures. Le plaisir qu'il procure est un plaisir de lettré. Il conte à la perfection, en outre, et l'on ne peut abandonner son récit après l'avoir commencé. Je lui signalerai, pour les éditions à venir, qu'il parle (p. 76) de reflux sur la rive du Delta. Or, il n'y a pas de marée en mer méditerranéenne.

(1) L'admirable *Théâtre* de M. Henri Mazel, dont une réédition vient si heureusement d'être faite, nous offre l'équivalent symboliste de cette exaltation. Témoin : *L'Hérésiarque*, dont le héros est comme la synthèse vivante de toutes les hérésies du moyen âge.

M. Albert Thibaudet s'offusquait, dernièrement, dans un de ces hebdomadaires qui naissent de toutes parts comme champignons après la pluie, de l'amitié que montrait M. Jules Romains pour le petit Bastide, dans *Les Humbles*. Il en dénonçait avec horreur le côté « fleur bleue ». Rien de moins fade, cependant, que le désespoir et la volonté de se rendre utile de cet enfant, dont le père a perdu sa place; et l'on frémit quand on pense à ce qu'un sot aurait pu mettre d'intentions édifiantes dans une telle peinture. Mais ce mouvement de mauvaise humeur de la part d'un de nos critiques les plus éclairés contre ce que l'on pourrait appeler la réintégration de « l'humain » dans un récit est bien caractéristique de la tyrannie exercée actuellement par l'intellectualisme, en littérature. La mode est, en effet, depuis quelque temps déjà, de bannir l'émotion directe, et je dirai plus : la sensibilité que l'on affecte de confondre avec la sensiblerie, jusque dans les œuvres inspirées par la réalité. Point de qualité plus belle aux regards de nos écrivains romanesques que la lucidité, si ce n'est un certain délire. La psychologie, comme je le signalais l'autre jour, ne plonge dans l'instinct que pour s'élever, ensuite, d'un brusque élan, sur le plan moral ou mental — et mettons que pour atteindre au rationnel et à l'abstrait. Presque jamais elle ne s'attarde dans le sentiment qui est bien, pourtant, le lieu des combinaisons les plus mystérieuses et les plus complexes. Notre romantisme est d'essence cérébrale, non passionnelle, comme le fut l'autre. Aussi la surprise est-elle grande pour le critique de retrouvar quelque chose des accents d'un Musset (le Musset de *La Confession*) chez un auteur comme M. Philippe Hériat. Avec *La main tendue*, cet auteur accusait, déjà, une tendance aux épanchements sentimentaux. Cette tendance s'accentue dans **L'araignée du matin**, où l'on voit un adolescent souffrir d'avoir mal placé son cœur... L'histoire de l'amitié du petit Jean-Paul pour son camarade de lycée Max est fort joliment contée; avec des délicatesses et, surtout, une pureté auxquelles nous n'étions plus habitués depuis longtemps. Jean-Paul est un tendre et un exalté qui prend les choses trop au sérieux; et la vie ne lui réserve que des déceptions. Il s'assagira, c'est-à-dire qu'il s'embourgeoisera, l'âge venu.

mais non sans souffrir, en secret, de son abdication : à preuve la rencontre qu'il fera un jour de son double. « Un pauvre enfant, vêtu de noir, qui me ressemblait comme un frère... » Pour généreuse qu'elle soit, l'inspiration qui a suscité une telle rencontre ne laisse pas de paraître naïve. Elle me gêne un peu, en tout cas. C'est que la poésie en est déplacée dans un récit du réalisme le plus humble. Le silence eût été autrement suggestif, après la confrontation — d'une sobriété cruelle — des deux anciens amis, aux armées, que l'évocation (qui ne va pas sans rhétorique) du petit Jean-Paul d'autrefois... Mais je le répète : M. Hériat a réussi à nous montrer avec tact et finesse l'éveil de l'amitié et de l'amour dans l'âme d'un jeune homme sensible. C'est beaucoup.

Une femme-enfant, presque sauvage, et « qui ne connaît que son cœur », comme disait l'autre, telle est Vanne, l'héroïne du nouveau roman de Mme Christiane Aimery : **La dormante.** Vanne, qui est orpheline et pauvre, vit « au pair », en demi-servante, chez une riche bourgeoise, Mme Pontil. Elle s'est donnée spontanément, par amour, sans le moins du monde mesurer la portée de son acte, au filleul de la vieille dame, un beau garçon démuni, mais assez insouciant, et elle croit que son bonheur durera toujours. Or, Mme Pontil est, soudain, frappée de paralysie, et c'est la ruée, chez elle, de ses héritiers; ruée si brutalement avide que la mourante fait, par malice, de son filleul son légataire universel. Riche, Fabrice voudrait-il toujours de Vanne? Vanne en doute, qui a vu Mme Pontil rédiger le testament par lequel sa famille est lésée. Elle supprime celui-ci. Mais son calcul se retourne contre elle. La fortune de Mme Pontil échoit, en effet, faute du papier où elle avait exprimé sa volonté suprême, à son héritier le plus direct, un certain M. Saint-Angeau, dont la fille, Edmée, s'éprend bientôt de Fabrice, et l'épouse... Désespérée, Vanne se vengera — je laisse au lecteur d'apprendre de quelle dramatique façon. Mme Aimery a un talent riche d'observations, et son roman, qui se passe en Saintonge, baigne tout entier dans une fraîche atmosphère campagnarde. Les caractères en sont expressivement dessinés, et celui de

Mme Pontil, surtout, dont la mort survient trop vite, à mon gré.

Seul sous le ciel, par Georges Poncet, est un roman d'aviation, par un aviateur militaire, tué l'an dernier au Maroc. Il y a là quelque chose d'analogue à ce qui fit la fortune littéraire de Loti : une existence en dehors de la normale, et sa mélancolie particulière. Quatre amis aviateurs vont parallèlement à leur destin — à leur destin immanquablement malheureux; une femme enlise l'un, un second se tue en service, le sort des deux derniers reste en suspens, car l'intrigue est sobre. Psychologie de l'homme des airs assez nouvelle. Notations comme celles que pourrait écrire un officier de marine frotté de lettres. Au fond, ces rois des hauteurs ne le sont que par surexcitation. Leurs belles heures sont d'ivresse lucide. Après quoi, le terre-à-terre les dégoûte comme l'opiomane et en vertu du même mécanisme. Alors, ils tombent ou tournent mal. Disons, en style d'internationale, qu'ils sont aussi des « damnés de la terre »; parce qu'ils y sont prisonniers; parce qu'ils ne s'en évadent, pour un profit qui ira à la communauté, qu'en se dopant et s'usant, payés seulement d'un peu de notoriété fugitive.

L'exposition du roman de Mme Madeleine Paz, **Une seule chair,** est superbe : une mère, devant son fils au berçeau, se jure qu'elle l'armera pour qu'il réalise intégralement sa destinée. Puis cela s'égare dans une généalogie de parents ruraux pour se concrétiser dans l'opposition des deux plus marquants de ces parents : le riche, un imbécile de riche d'après-guerre; le pauvre, un imbécile et violent pauvre idem. Avec le riche, on va à New-York s'apercevoir que les joies de la richesse sont bêtes et décevantes; avec le pauvre, on roule dans les bas-fonds, et l'on a — par son amie, une envoyée des Soviets — des vues héroïques et infernales du Paradis russe. Avant de casser aussi médiocrement, le soprano montait, en roulades éperdues... je veux dire des détails prestigieux (quelques-uns, je le crains, brossés de chic), des réflexions vous tirant, des abîmes d'ombre ou de lumière, une étoffe magnifique. Un livre qui décèle un tempérament.

Dans ce « roman de la femme d'aujourd'hui », **Nos égales,** M. Victor Margueritte reste lui-même. Son intrigue, lourde-

ment mais fortement charpentée (comme on charpentait au temps de Zola, avec solives apparentes) abrite une couvée de péronnelles, convaincues qu'être effrontées, c'est avoir liberté gagnée. Pourquoi faire, puisque toutes, par ce détour et avec force argot et cigarettes, n'aspirent qu'à s'attacher à un homme, par un lien durable, juste comme leurs aïeules non émancipées? En épisode, l'auteur de *La Garçonne* a intercalé une authentique aventure, à peine démarquée. A signaler, encore, un amusant intérieur de revue pour dames, genre *Fémina*.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le Messager, pièce en deux parties et quatre actes de M. H. Bernstein, au théâtre du Gymnase. — *Pétrus*, comédie en trois actes de M. Marcel Achard, à la Comédie des Champs-Elysées. — *Horace*, tragédie de Corneille, à la Comédie-Française.

C'est un hasard assez curieux que celui qui nous a présenté, à très peu de jours d'intervalle, un nouvel ouvrage de M. Bernstein et un autre de M. Achard. Est-ce d'ailleurs un hasard? Ou bien ne faut-il voir dans ce rapprochement que l'effet d'une des lois qui président aux révolutions du calendrier parisien et qui font que les pièces à succès paraissent à peu près au même instant de la saison? Or, il est bien vrai que *le Messager* et *Pétrus* sont ce que l'on désigne du titre de pièces à succès. On ne peut en imaginer cependant qui proviennent d'auteurs si dissemblables, de caractères si opposés, ni qui aient mené des carrières aussi différentes. M. Bernstein semble s'être manifesté par des coups de tonnerre successifs, tandis que M. Achard a répandu et développé autour de lui de molles flammes de feux de Bengale.

On pense bien que nous n'allons pas nous livrer au petit jeu des parallèles ni des comparaisons, où nous semblons cependant conviés par les circonstances. D'ailleurs, il serait impossible de comparer entre eux ces deux écrivains; tout au plus pourrait-on les opposer l'un à l'autre. Ils n'ont rien de commun, ils diffèrent en tout. L'un est toute volonté, l'autre tout laisser-aller; l'un construit à loisir, l'autre improvise au hasard. L'un dresse de solides charpentes et l'autre ne construit que des châteaux de cartes.

Mais si nous poursuivons de la sorte, nous allons faire pré-

cisément ce que nous avons annoncé que nous ne ferions pas et nous engager dans les voies du parallèle le plus caractérisé. N'allons donc pas plus avant.

Le Messager est un fort beau drame, d'une sobriété et d'une puissance magistrales. Son thème, qui est celui de l'infidélité à l'absent, est poignant et grave. Il est développé avec un art pathétique et avec une fermeté de dessein qui en font assurément l'un des plus forts ouvrages et des plus réussis que M. Bernstein ait donnés dans ces dernières années. On sait que depuis quelque temps cet auteur avait paru préoccupé par l'idée de renouveler la technique théâtrale en la faisant bénéficier de quelques-uns des moyens du cinéma.

Ici, M. Bernstein est revenu à une formule purement théâtrale et bien connue, celle de la pièce en quatre actes, ou plus exactement celle de la pièce en trois actes avec prologue. J'aime beaucoup l'usage du prologue, et donne volontiers ce nom à un épisode détaché de l'ensemble qui n'est pas tout à fait du même ton que le reste, qui ne se joue point entre un nombre pareil de personnages et qui se déroule dans un autre temps ou dans un autre lieu. Tel est bien le premier acte du *Messager*. Il se passe dans je ne sais quel endroit de l'Afrique centrale. C'est une longue conversation entre deux seulement des protagonistes du drame, deux exilés. Un homme dans toute la force de l'âge y confie à un autre homme, plus jeune que lui, l'ardente passion qu'il porte à sa femme, qu'il a laissée en France et après laquelle il languit. Et il met dans ce discours tant de flamme, il lui confère une puissance si convaincante, que son confident s'éprend à distance de cette belle jeune femme qu'il ne connaît pas.

Ces préliminaires s'environnent d'une sombre et vénéneuse poésie, et dès qu'ils s'engagent on retrouve quelque chose que je ne saurais mieux définir que par le mot *tonalité*, où se reconnaît l'art propre de M. Bernstein. Les premiers mots de ce long dialogue, qui va remplir tout un acte, ont à peine retenti qu'une certaine atmosphère littéraire se rétablit. Le choix des termes, le timbre des répliques, la sonorité du discours constituent un ensemble qui équivaut à

une frappante indication de décor, mais qui est d'un ordre supérieur, et tout cela sert à nous introduire avec autorité dans le monde particulier où vivent les créatures de l'auteur.

Leur vie, après cela, s'expose à nos yeux avec force et véhémence dans les trois actes qui marquent les étapes du drame et qui sont consacrés le premier à la faute, le second à sa découverte, le troisième à la vengeance et au pardon. Je ne sais si je me trompe, mais je crois apercevoir quelque chose d'assez grandiose dans une ordonnance si simple et dans une composition d'une si frappante généralité.

Marcel Achard ne nous présente rien de pareil. Et cependant la prompte étude que nous venons de faire du *Messager* nous ayant fait acquérir cette notion qu'il y a pour certaines œuvres dramatiques quelque chose qui correspond assez exactement à ce qu'est en musique la tonalité, essayons de distinguer si nous la trouverons aussi chez ce second auteur.

Si nous voulons faire à son propos une comparaison, musicale aussi, elle sera d'une autre nature et nous dirons que nous sommes frappés chez lui par le retour des thèmes. Justement **Pétrus** est construit sur l'un de ceux qui lui sont le plus familiers. Ce n'est pas un des plus simples. Pétrus en effet appartient à cette catégorie des héros d'Achard qui, voyant le monde et spécialement la femme qu'ils aiment, différents de ce que les fit la réalité, parviennent à force de ferveur à les rendre semblables à l'idée qu'ils en ont conçue. Tel était Jean de la Lune, tel est le héros de la présente comédie. L'amour pare leur maîtresse de cent attraits qu'elle n'a pas. Ils réussissent à la douer de ces attraits qu'ils rendent réels et authentiques par leur foi, si bien que lorsqu'ils lui disent : « Vous n'êtes pas du tout la femme que vous croyez », elle les écoute avec complaisance et apprend d'eux avec une surprise reconnaissante quelle femme elle est... quelles femmes elles sont. Est-ce d'une vérité psychologique très profonde? Est-ce même exact? Je n'en discuterai point. C'est plutôt une notation de poète que d'observateur, mais justement toute l'œuvre d'Achard est imprégnée d'une sorte de poésie de funambule. C'est une

improvisation perpétuelle qui n'est pas très proche de la réalité et qui n'est pas alimentée par elle. Le personnage qu'il nous montre aujourd'hui par exemple, dont il fait le héros de sa dernière comédie, Pétrus, exerce comme ceux qui l'ont précédé une profession improbable. Tenancier forain d'une boutique de photographie qui divague de Vichy à la Côte d'Azur et qui se trouve par hasard fixée à Luna-Park au moment où débute son aventure, il se trouve nettement en marge de la société et l'auteur veut montrer par là qu'il le place en dehors de la réalité. Il ne poursuit pas l'authenticité, pas même celle des sentiments, et la vraisemblance pas davantage. On ne sait pas au juste pourquoi l'héroïne qui, lorsque la comédie commence, aimait assez son infidèle pour décharger sur lui son revolver, se trouve à la fin de la pièce l'épouse amoureuse du charmant Pétrus qui reçut autrefois dans l'épaule la balle destinée à un autre. Mais il ne faut pas chercher à le savoir. Marcel Achard ne se propose point de faire des analyses exactes, mais seulement de présenter des singularités humaines dans un jour poétique.

Il est admirablement secondé dans ce dessein par Jouvet. C'est un autre poète. Lui aussi sait donner à une réalité incertaine un air de fantasmagorie pathétique. Il suit son auteur hors de la réalité, il y entraîne ses collaborateurs, et la façon dont tout ce petit monde — je dis ce petit monde car tous les personnages de Pétrus sont des fillettes et des jeunes gens — se comporte dans un univers impondérable et factice, crée un divertissement de l'espèce la plus rare et de la plus fine qualité.

§

La renaissance de la tragédie, qui ne manquera pas, un jour, d'avoir lieu, sera le fait d'un acteur ou d'une actrice inspirée, que son tempérament intime portera à ranimer ces textes sublimes. Par la grâce de ce personnage, *Mithridate, Zaïre* et *Rodogune* feront le maximum. L'événement aura lieu quand on y pensera le moins. Il retentira comme les sacrées trompettes. Il faut l'attendre, par conséquent, le guetter, et c'est pourquoi l'on doit épier le début des jeunes

gens qui s'aventurent, au commencement de leur carrière, à interpréter ces rôles périlleux.

Mlle Fabre vient de s'essayer à la Comédie-Française dans le rôle de Camille de la tragédie d'**Horace.** Malheureusement, malgré toute l'application que je mets à poursuivre les trop rares représentations des œuvres de Corneille, il me fut impossible d'assister à celle-là. J'ai entendu dire le plus grand bien de cette jeune artiste. On m'a rapporté qu'elle était humaine et vraie dans ce rôle admirable. Ce sont de beaux éloges. Et l'on a même ajouté qu'*Horace* était une bien belle chose. Je m'en doutais, mais peut-être que mainte personne n'y eût point pris garde, sans les débuts de **Mlle Fabre.**

PIERRE LIÈVRE.

LITTERATURE DRAMATIQUE

Henri Mazel: *Théâtre*, 1890-1897 (tome I), Mercure de France. — Victor-Emile-Michelet: *Théâtre* (tome premier), Editions Pythagore.

M. H. Mazel publie le premier volume de son œuvre dramatique complète qui, annonce-t-il, en comportera trois. C'est une excellente chose que les écrivains d'un mouvement qui compte dans l'histoire des lettres rassemblent ainsi leurs ouvrages épars jusqu'ici dans des publications diverses : revues de combat ou tirages restreints, pour permettre de définir dans toutes ses variantes et tous ses aspects ce que fut le Symbolisme et de préciser : ses tendances, son influence, son importance.

Trois drames ont été réunis dans ce premier volume de **Théâtre** : *Le chevalier nazaréen, La fin des Dieux, Les amants d'Arles*, respectivement écrits en 1890-1891-1894. L'auteur a scrupuleusement respecté leur texte et leur composition d'origine. Les modifications que le temps et l'expérience littéraire auraient pu inspirer quant à la pensée, l'expression ou la technique ont été inexorablement récusées, sauf toutefois une légère addition à un titre. Soucieux d'éviter toute équivoque en donnant à croire que le Christ était le protagoniste ou l'objet du premier de ces drames, intitulé : *Le Nazaréen*, au moment de sa publication en 1891, l'auteur lui a donné pour nouveau titre dans le volume : *Le chevalier nazaréen.*

Les trois ouvrages réunis ici sont trois drames, plus exactement trois poèmes dramatiques, où s'affrontent l'harmonieuse et magnifique agonie de la civilisation païenne et l'austère triomphe du christianisme. L'auteur y met au service d'un beau lyrisme romantique la sûre érudition qui est un des caractère du Symbolisme. Située en des lieux indéterminés, l'action se développe parmi les splendeurs architecturales et artistiques de l'antiquité défaillante accumulées dans le décor avec une opulente et précise prodigalité. La noble grandeur des personnages est à la mesure de ce cadre. Rien ne leur manque : ni la puissance spirituelle ou temporelle, ni la force des passions, viles ou nobles, ni la pompe des titres, ni l'éclat de la gloire. Et les scènes se succèdent, chacune d'elles composant un tableau d'une réelle beauté poétique qu'anime un dialogue ardent et superbe au cours duquel sont débattues les diverses recherches de l'intelligence dans une époque où l'esprit humain s'installait dans une position nouvelle. Le débat dépasse les limites de la discussion académique, non seulement par l'effet de son lyrisme, mais encore par le sens de large humanité que lui donnent les vues libérales de l'auteur les envisageant comme les phénomènes naturels de l'évolution humaine. Et qu'il s'agisse de l'amour en conflit avec lui-même à propos de la chasteté chrétienne ou de la volupté païenne, comme dans *Le chevalier nazaréen,* ou des croyances essentielles propres aux civilisations comme dans *La fin des Dieux,* ou de l'héritage de la culture latine par le monde occidental comme dans *Les amants d'Arles,* le dénouement conclut toujours en faveur d'une saine mesure cartésienne à l'adoption de laquelle on est conduit dans la plus parfaite liberté d'examen, liberté qui permet de demander aux formes variées et différentes de la pensée humaine la substance même de l'œuvre.

Ces poèmes dramatiques sont d'excellents témoignages d'un mouvement littéraire en quelque sorte issu de celui du Parnasse en vive réaction contre celui du Naturalisme dont il transposait néanmoins, dans le domaine de l'humanisme, le besoin de connaissance scientifique et, dans celui de la perfection plastique, sa recherche d'exactitude objective. Si l'on y trouve en outre le souci de rendre sensibles les raisons

d'être profondes de l'évolution humaine dans ses rapports avec la nature essentielle de l'homme, il y manque, dans l'expression verbale, cette recherche de la forme allusive si caractéristique de certaines œuvres de cette époque, qui leur doivent un étrange et singulier hermétisme. Au dilettantisme de ces vaines complications, analogues à ce que furent celles des grands rhétoriqueurs, et qui sont les signes précurseurs d'un effacement et d'une dissolution littéraires préparant une époque nouvelle, M. H. Mazel a préféré conserver à son dialogue la belle ordonnance discursive de celui de nos tragédies classiques et user de toutes les ressources de l'art oratoire.

Si les puissants mouvements de pensée d'un moment de la civilisation humaine sont ainsi évoqués par M. Mazel, c'est aux plus secrètes traditions, aux mystérieux arcanes des vieilles initiations, à l'ineffable science de la nature de l'Homme et de ses fins dernières que M. Victor-Emile Michelet demande son inspiration dramatique, comme en témoignent les œuvres réunies dans le premier volume de son **Théâtre.**

De cette connaissance transcendantale et totale dont maître Janus dans l'*Axel* de Villiers de l'Isle-Adam apparaît comme le majestueux et suprême détenteur, *La Possédée*, *Le Chevalier qui porte sa Croix*, *La Justice supérieure à l'Homme*, *La Coupe d'Améthyste* illustrent quelques-uns des prodigieux mystères. Celui de la prédestination et du rachat par l'amour et le sacrifice l'est de tragique façon dans *La Possédée*. *Le Chevalier qui porte sa Croix* met en acte celui de l'évolution par la douleur dont la racine est dans l'amour même quand la force en dévie le destin. Que ce destin, pour son accomplissement inéluctable, se révèle œuvre divine dans la simple nécessité de son immanente justice, voilà ce que traduit poétiquement *La Justice supérieure à l'Homme*. Le précieux et sublime mystère du sang, de la vie et de la mort est commenté poétiquement dans *La Coupe d'Améthyste*, mais de façon plus doctrinale qu'il n'est fait dans les précédentes œuvres pour les vérités profondes qui en font les sujets.

Tous ces ouvrages possèdent certains des caractères littéraires du Symbolisme dont ils sont contemporains, et qui témoignent de son influence. On y retrouve la même savante

érudition qui participe de leur substance; le même recul dans le temps pour dégager par l'éloignement les seules lignes générales, le seul aspect durable du sujet et par le retranchement des conditions que lui imposeraient sa situation parmi les réalités immédiates, son accession à une région de splendeur poétique. Dans la couleur et l'éclat du décor, d'une beauté plastique toujours parfaite, les héros et leurs comparses se meuvent et agissent avec une imposante grandeur conférant à leurs paroles et à leurs actes la valeur de signes révélateurs des vérités occultes qu'ils sont appelés à rendre sensibles. Et pour que soit dignement exprimé tout ce qu'on en peut dire, Victor-Emile Michelet, qui est poète, a adopté pour leur dialogue le vers qui est la plus pure et la plus haute forme du langage. Ce vers, il l'a voulu libre, comme le voulurent les symbolistes. La fluidité de cette forme lui permet de suivre la pensée dans toutes ses variations, de modeler ses images selon le rigoureux contour de l'idée, de les colorer avec des épithètes caractéristiques sans rompre le rythme nécessaire pour l'harmonieux développement de l'émotion dont le pouvoir d'enchantement fait du vers un efficace moyen d'initiation. Et si, dans *La Coupe d'Améthyste*, la prose alterne avec le vers, cette prose n'est ni moins éclatante ni moins cadencée que les vers qui l'accompagnent.

Quant à la construction dramatique, si elle procède du drame romantique avec *La Possédée*, les œuvres qui suivent, tout en étant de caractère plus classique en ce point, ne laissent pas de manifester un peu du caractère et de la beauté de nos vieux mystères.

Avec celui de M. Mazel, le Théâtre de Victor-Emile Michelet constitue une part remarquable du mouvement dramatique de l'époque symboliste. Qu'importe qu'ils n'aient point affronté la scène! Et d'ailleurs, leur valeur n'est-elle pas plus littéraire que scénique? L'épreuve l'aurait sans doute montré, mais l'examen par la suite ne porterait-il pas, comme celui-ci, sur le seul texte. Et ces textes, les historiens de notre littérature se devront de les considérer, d'en signaler l'originalité, l'ingéniosité, les témoignages de haute culture qu'ils fournissent, les preuves de talent qu'ils contiennent, s'ils veulent être équitables et complets dans l'étude d'une époque.

LOUIS-RICHARD MONNET.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

G. R. de Beer: *Embryologie et Evolution*, traduit par Jean Rostand, Am. Legrand. — Marcel Prenant: *Adaptation, Ecologie et Biocœnotique*, Exposés de Biologie écologique, Hermann. — Dr Curt Thesing: *La Sexualité dans l'Univers*, traduit de l'allemand; Collection d'études sexologiques, Editions Montaigne.

Jean Rostand, en présentant la traduction française du livre de G. R. de Beer, **Embryologie et Evolution**, est d'avis que cet ouvrage, qui a suscité en Angleterre des commentaires sans fin, mérite grandement l'attention du public scientifique, parce qu'il apporte la mise au point d'une des questions les plus délicates et les plus controversées de la Biologie générale. Il ajoute qu'il est impossible de résumer un ouvrage déjà si condensé.

Serres, puis Haeckel, ont déclaré, — et cela a eu beaucoup de succès, — que l'évolution de l'individu est en quelque sorte la récapitulation de la lignée des formes ancestrales. Ainsi l'Homme qui, à l'état d'embryon, présente des ébauches de fentes branchiales, repasserait par le stade ancestral Poisson. Mais, en ces derniers temps, la conception haeckelienne a été fortement attaquée.

Cela avait été une erreur, en effet, que de rechercher, par exemple, la trace des ancêtres des Vertébrés dans les Invertébrés adultes; il fallait chercher cette trace dans les stades embryonnaires des Invertébrés.

De façon générale, cela a été un tort, pour l'édification des théories transformistes, de négliger par trop l'étude des formes larvaires. De Beer distingue essentiellement deux catégories de variations évolutives : les *pédomorphoses*, qui apparaissent dans le jeune âge, et les *gérontomorphoses*, qui surviennent chez les adultes; les premières joueraient, dans la transformation des espèces, le rôle prépondérant; la pédomorphose, tout en produisant de grands changements, respecte le pouvoir plastique de l'être, tandis que la gérontomorphose, qui produit de minimes changements, entraîne la perte de l'aptitude à varier. On arrive à se représenter l'évolution d'une race comme « une suite de révolutions, les périodes de gérontomorphose alternant avec des crises de pédomorphose ».

Il y a encore bien des désaccords au sujet du lien qui peut unir l'ontogénèse (évolution de l'individu) et la phylogénèse (évolution du phylum). Tandis que certains auteurs persistent à voir dans la phylogénèse le facteur déterminant de l'ontogénèse, d'autres préfèrent d'intervertir ce rapport.

Il y a des cas où, chez deux animaux différents, les jeunes stades du développement se ressemblent plus que les stades adultes ne se ressemblent entre eux. C'est von Baer qui a posé le principe de la plus grande ressemblance entre les jeunes stades; et ceci a conduit Müller à formuler sa conception de *déviation évolutive*, et de Naef sa loi d'*altération germinale*.

A ce sujet, il y a encore des vues intéressantes de Sewertsow sur l'*archallaxis*, ou déviation précoce.

D'autre part, un animal peut présenter, dans sa forme adulte, des traits qui rappellent la forme juvénile de ses ancêtres, autrement dit les traits juvéniles de l'ancêtre persistant, chez le descendant, jusque dans l'âge adulte. Ceci nous conduit à la *néoténie*.

Deux cas sont à envisager: ou bien il y a une accélération dans le développement du germe (glandes reproductrices), la vitesse de développement du soma (corps) restant constante; ou bien le soma subit dans son développement un retard important par rapport au germen. Au point de vue phylogénique, ce second cas a un intérêt plus grand que le premier; la station verticale de l'Homme apparaîtrait, dans la thèse de Bolk, comme une conséquence de la néoténie de la forme céphalique (p. 82).

Somme toute, le livre de Beer ne prétend pas donner une théorie de l'évolution, mais jette des clartés sur quelques-unes de ses manifestations.

§

L'idée essentielle de l'écologie, dit M. Prenant, au début de **Adaptation, Ecologie et Biocœnotique,** est celle d'une adaptation, c'est-à-dire d'une certaine corrélation entre l'organisme et de son milieu. L'auteur insiste beaucoup sur la prodigieuse capacité d'expansion de la matière vivante. Le *Bacillus coli* se divise toutes les 20 minutes: à ce taux d'accroissement, 36 heures suffiraient à ces Bactéries pour

couvrir plusieurs fois la surface du globe d'une couche continue. Une autre Bactérie, suivie par Cohn, pourrait donner, en 4 jours et demi, 10^{36} individus, c'est-à-dire un volume égal à celui de tous les océans réunis. L'Infusoire *Stylonychia* peut se diviser cinq fois par jour; dans ces conditions, un seul individu initial pourrait en produire, en un mois, 2^{150}, soit environ un million de fois le volume solaire. A mesure qu'on s'élève dans l' « échelle animale », la puissance d'expansion de la matière vivante diminue. Une Méduse pond de 10 à 100 millions d'œufs. Certaines Planaires se reproduisent par rupture du corps, et, en un an, peuvent donner ainsi 10.000 descendants. Le Bothriocéphale, Ver rubanné parasite de l'Homme, pond au moins un million d'œufs par an, le Ténia environ 25 millions. On a évalué à 10 millions le nombre d'individus que pourrait produire en 15 ans un couple d'oiseaux. Pour l'Eléphant, qui n'atteint la puberté qu'à 16 ans, et qui est moins fécond que les autres Mammifères, un couple initial pourrait donner 15 millions d'individus au bout de 5 siècles.

Marcel Prenant déplore que, dans ces derniers temps, on a trop oublié l'œuvre de Darwin, et ses considérations sur la lutte pour la vie, considérations qui doivent constituer une des bases essentielles de l'écologie et de la sociologie humaine. Il y a la lutte contre les conditions nocives du milieu, et la lutte des êtres vivants entre eux. L'auteur consacre un chapitre aux interactions des êtres vivants; il cite en particulier les expériences de Pearl sur une Mouche qui vit sur les fruits en voie de fermentation, et qui est très féconde, la Drosophile: si la densité de population s'accroît, le nombre de Mouches produites dans un temps donné par femelle décroît suivant une loi définie. Marcel Prenant aurait pu citer ici le livre d'Allee, *Animals Aggregations*, où le physiologiste américain, entre autres, confirme et discute longuement les recherches expérimentales que j'ai poursuivies avec Anna Drzewina sur le rôle du facteur *masse, nombre*, dans la survie des animaux grégaires.

§

Le directeur de la « Collection d'Etudes sexologiques » au-

rait intérêt à se renseigner auprès de personnes compétentes sur la valeur des ouvrages qu'il fait traduire. **La Sexualité dans l'Univers,** par le docteur Curt Thesing, me paraît peu sérieux, non pas certes à cause du début:

> Pourquoi les gens s'embrassent-ils? Pourquoi plutôt les jeunes que les vieux? Et pourquoi s'embrassent-ils surtout au printemps?

mais parce que l'auteur (ou peut-être le traducteur?) paraît peu familier avec les questions de zoologie.

Appeler «hybrides» les «hermaphrodites» peut donner lieu à des confusions; et cela revient tout le long de l'ouvrage. L'Escargot, à la fois mâle et femelle, «hybride» d'après l'auteur, serait plus heureux que l'Homme: il a dans le même corps les deux moitiés qui se complètent, il n'a pas besoin de partenaire; il peut satisfaire à la fois ses instincts mâle et femelle, etc., etc...

Thesing confond Triton et Salamandre, croit que les Douves peuvent être, ou mâles, ou femelles, et commet pas mal d'autres erreurs.

Çà et là, quelques faits intéressants. Il paraît que les Chauves-Souris, animaux si batailleurs, qui se disputent et se mordent sans cesse, deviennent des modèles de douceur dès que l'amour les agite: quand un mâle s'accouple avec une femelle, les autres attendent patiemment leur tour. Quant aux femelles d'Araignées, dont on connaît les mœurs sanguinaires, elles rappellent les Amazones qui, d'après la légende, font l'amour avec les prisonniers de guerre, pour les tuer aussitôt après.

GEORGES BOHN.

HISTOIRE

Georges Lefebvre: *La Grande Peur de 1789*, Armand Colin. — Marquis de Roux: *La Restauration*, Arthème Fayard. — Edouard Clavery: *Les Archives de Miranda en cours de publication au Vénézuéla*, Librairie de l'Amérique Latine. — Mémento.

L'étude de M. Georges Lefebvre, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg, sur **La Grande Peur de 1789,** est très approfondie. (On sait qu'au début de la Révolution un vent de *peur* souffla sur maintes régions de la France.) L'auteur a mis à profit les travaux et les documents déjà connus, et suppléé

aux lacunes par de nombreuses recherches, et ajoutons: des découvertes personnelles. Le sujet se divise en trois parties: la première, sur la condition des campagnes en 1789; la deuxième, sur « le complot aristocratique »; la troisième, sur la Grande Peur.

Rappelant les doutes qu'on a émis quant à la vérité de la couleur, qui est très sombre, donnée par Taine à son tableau de la situation des classes rurales, M. Lefebvre déclare que « c'est Taine qui avait raison ». Les faits enregistrés par l'auteur se rapportent à la « faim », aux « errants », aux « émeutes », aux « premières révoltes paysannes » et aux « premières peurs ».

S'interrogeant, là-dessus, sur les causes politiques (la crise des subsistances, mentionnée précédemment, étant la cause économique), M. Lefebvre a été amené à recueillir une longue série de faits se rapportant à ce que l'on a appelé le Complot aristocratique.

Les Nobles, on l'a dit assez dans la bourgeoisie et dans les campagnes, voulaient arrêter net à ses débuts la Révolution par les moyens les plus extrêmes. On les représentait surtout comme cherchant à se débarrasser violemment du Tiers-Etat. C'est alors que s'affirmèrent l'importance et l'action du Tiers-Etat. Taine, après ses admirables pages sur « l'Anarchie spontanée » (pages auxquelles correspond, ici, dans la première partie, la description de la misère dans les campagnes), passe à une peinture historico-psychologique des instincts de proie constituant, sous le couvert d'une idéologie purement abstraite, la mentalité bourgeoise du Tiers-Etat. M. Lefebvre, qui, tout en étant très déférent envers Taine, trouve un peu exclusive, je crois, sa manière noire, dit (p. 111) que « les paysans comme les bourgeois étaient persuadés que les aristocrates avaient juré la perte du Tiers-Etat ». Mais il nie (p. 115) « que l'Assemblée nationale et la bourgeoisie des villes, dans son ensemble, aient organisé les jacqueries... C'est une idée insoutenable. » Et plus loin (p. 118): « Après le 14 juillet, à l'origine des soulèvements, il y a plus que jamais la misère et le chômage. » La cause primitive de la grande peur fut la faim; la cause seconde, le complot aristocratique, imaginaire ou non. « Les révolutionnaires (p. 163) ne soupçonnaient pas qu'en dénon-

çant le complot aristocratique, ils avaient eux-mêmes préparé la grande peur. »

A la misère, au « complot aristocratique », ajoutez « le Brigand », effet lui-même des deux premières causes. Comme le montre si bien M. Lefebvre, était « le Brigand » quiconque, en 1789, pour une raison ou l'autre, pouvait sembler insolite, aventureux, étranger, agressif, soupçonnable d'on ne savait quelles ténébreuses connivences au dedans et au dehors.

La Grande Peur, ainsi causée, se propagea selon des conditions que l'auteur a tenté de retrouver. Démographie, psychologie des foules, topographie, toponymie ont été, ici, mises à contribution. La description du mécanisme de la Panique nous est ainsi donnée: « Paniques originelles », « propagation des paniques, « paniques de l'annonce », « les relais », « les courants de la grande peur ».

On ne suit pas toujours aisément l'auteur dans les distinctions qu'il lui arrive d'établir entre les faits. Mais son ouvrage, plein de remarques ingénieuses, pénétrantes, n'y perd rien de son intérêt. Réunissant, en une grande enquête, une immense quantité de petits faits, l'auteur s'efforce de définir, de réaliser ce Fantôme vague, la Peur, qui se dressa significativement au seuil de la Révolution.

Ajoutons que cet ouvrage se trouve fournir, pour l'étude de certains éléments quasi psychiques de l'Histoire, difficilement saisissables autrement, une méthode concrète. Appliquée à d'autres périodes paniques, à d'autres « Grandes Peurs », cette méthode donnerait, sans nul doute, des résultats neufs. On comprendrait, on « verrait » mieux, entre autres exemples, l'époque sinistre qui s'étend de la mort de Néron à l'avènement des Flaviens; ou le lugubre IXe siècle (consulter là-dessus une Etude de M. F. Lot sur « la propagation des Nouvelles dans le Haut Moyen Age »); ou encore, ou surtout, l'An Mille et sa légende de la Fin du Monde. Maintes indications transposables peuvent être et ont été trouvées dans ce fécond ouvrage.

La Restauration, par le marquis de Roux. — « Sire, la monarchie est perdue. » On se souvient de cette boutade de Chateaubriand à Louis XVIII et que l'avenir sembla trop bien vérifier. Non pas qu'il faille lui attribuer le sens d'une prophétie, ni faire intervenir ici le fatalisme historique pour

donner une apparence de nécessité à la marche des événements depuis la Révolution. Il ne convient pas davantage d'ériger en hyperbole le couperet qui trancha la tête de Louis XVI. Il suffit de constater que quelque chose était changé, ou troublé, dans la sensibilité publique, désormais déshabituée de ce qu'on appelait l'ancien régime. La Restauration était un peu comme un dîner refroidi. Certes, les frères de Louis XVI, dans les derniers temps de celui-ci, n'étaient guère aimés: le comte de Provence se montrait distant, le comte d'Artois frivole. Quand ils revinrent, on avait peut-être perdu le souvenir de ces particularités de caractère qui les avaient rendus peu compréhensibles. Mais, à défaut de ces causes sans doute exagérées d'incompréhension, il y eut, lors du retour de 1815 et par le fait des premières mesures politiques qui se produisirent, il y eut, disons-nous, une impression de « dîner refroidi ». Il resterait à déterminer la portée de ce qui fut fait quant à la nécessité de dissiper l'impression que nous venons de noter. La charte de Louis XVIII établissait une base constitutionnelle qui valait ce que valent toutes les constitutions. Dans le cas présent, elle trouvait surtout sa valeur et sa garantie dans le caractère du prince, caractère doué de finesse et d'intelligence qui eût pu finir par imposer un équilibre.

M. de Roux a profondément étudié la politique de la Restauration. A l'extérieur, cette politique fut admirable, et telle qu'il ne s'en est pas fait de meilleure, depuis. Pour ce qui est de l'intérieur, M. de Roux a analysé la Charte et fait valoir les facultés d'appropriation qu'elle possédait pour établir la part des éléments qui entraient dans une situation évidemment complexe. Avec son système électoral censitaire, le régime constitutionnel, assurément, ne garantissait pas au pays une représentation parlementaire suffisante. Louis XVIII, avec sa finesse, s'en rendait peut-être compte. De là sa fameuse prédilection pour le duc Decazes, dont le libéralisme s'apparentait presque à celui des dernières constitutions révolutionnaires. On sait que l'assassinat du duc de Berry amena la disgrâce du favori et redonna une vigueur à la politique des ultras. Or, il est clair qu'à partir de ce moment Louis XVIII se trouvait inégal à sa tâche, et, bien que

la Restauration ait organisé la société française sur des bases intelligentes au point de vue du crédit, les causes d'infériorité, qui résultaient pour la Restauration du déséquilibre entre éléments réactionnaires et éléments libéraux, devaient rendre presque stérile le rare bon sens du souverain.

Charles X, apprécié avec grande équité par M. de Roux, n'avait point dans le caractère et dans la doctrine le sentiment si fin des réalités qui caractérisait son frère. Ce n'est pas que la France n'ait été matériellement prospère et qu'elle n'ait même pu retrouver un rayon de gloire grâce à la conquête de l'Algérie, conquête magnifique et féconde, menée à bonne fin, rappelons-le, malgré l'opposition des libéraux. Mais « la force avec laquelle le premier rusa, contre laquelle se brisa le second », force résultant d'un état de fait légué par la Révolution, n'en eut pas moins le dessus. L'indemnité du milliard des émigrés n'aurait pas produit de protestations irrémédiables, mais la loi du sacrilège était plus hasardée. Ce n'est pas que la liberté de conscience fût vraiment lésée; l'on pouvait même accorder, parmi les libéraux, que le respect des choses saintes avait une valeur salutaire, mais on vit dans la législation nouvelle une confusion du pouvoir judiciaire et du pouvoir spirituel qui ramenait les abus des tribunaux du moyen âge et qui froissa profondément la conscience politique de presque tous les partis. C'est là la situation à laquelle succomba Charles X, qui n'était pas homme à biaiser et à temporiser.

Comme nous l'avons dit en commençant, et d'après M. de Roux, les difficultés furent plus ou moins bien, ou plus ou moins insuffisamment abordées par la politique des deux princes. L'un et l'autre firent ce qu'ils purent, chacun dans la mesure de son caractère et des éclaircissements qu'il avait pu recueillir. Les résultats obtenus n'étaient pas de ceux qui peuvent faire réfléchir la passion politique. Louis XVIII put paraître à de certains moments presque rapproché de la réussite; Charles X n'en fut jamais proche. Rappelons cependant que Balzac goûta fort l'absolutisme si honnête et si opportun, sous maints rapports, de ce prince.

D'ailleurs, et en définitive, les causes de l'échec ne seraient pas encore là: sans qu'on puisse en accuser la Restauration.

elles sont plus étendues, et je crois que M. de Roux me permettra d'avancer qu'elles se trouvèrent, ces causes, dans un état général de déséquilibre, qui faussait la situation de la France après tant d'événements et de régimes qui s'étaient succédé depuis 1789. De ce point de vue, ce que firent les Bourbons, tout en se trouvant par moments à côté, est méritoire, et si un régime durable avait pu être fondé, nul doute que leurs qualités n'y eussent abouti. La France doit honorer leur mémoire, et, pour l'honorer, il est nécessaire qu'elle comprenne leur effort. Dans l'appréciation de l'époque, l'équité du critique est hautement recommandable, et c'est cette équité profitable qu'on trouvera dans le beau livre du marquis de Roux.

Les Archives de Miranda en cours de publication au Vénézuela, par Edouard Clavery. — A Valmy, non loin de la statue de Kellermann, s'en élève une autre, celle de Miranda, inaugurée le 25 mai 1930, sous la présidence bénévole de M. Paul Painlevé. Officiellement, Miranda est le général vénézuélien qui participa à la campagne de 1792-1793 et eut son rôle dans la victoire de Valmy. Or, l'examen des documents nous apprend que, le jour de Valmy, le 20 septembre, Miranda, fraîchement émoulu maréchal de camp, n'est pas à Valmy, « mais à douze ou quinze kilomètres du glorieux moulin, soit à Brienne-la-Ville, cela en vertu d'un ordre formel de Dumouriez ». Il est vrai qu'il commanda l'Armée de Belgique du 6 janvier au 11 mars 1793, en remplacement de Dumouriez, mais « on sait que cette campagne ne fut pas heureuse... pas plus que ne le furent les molles tentatives de 1806 et de 1811-12, pour le soulèvement et l'affranchissement de la capitainerie générale de Caracas ».

Autant comme soldat combattant pour la France que comme « précurseur » de Bolivar, Miranda justifia peu, semble-t-il, sa réputation d'homme de guerre. Telle est, du moins, l'opinion de M. E. Clavery, qui a suivi pas à pas la carrière de Miranda et a su résumer en une centaine de pages l'énorme masse représentée par les *Archives de Miranda*, composées des notes que celui-ci prit au jour le jour durant sa carrière, et actuellement en cours de publication au Vénézuéla. Il faut voir surtout en Miranda un politicien très intelligent, très oppor-

tuniste, qui sut se concilier la faveur des Girondins et notamment de Pétion, à qui il dut d'être fait, « ou plutôt improvisé », maréchal de camp, puis lieutenant général des armées françaises. Quant à ses mérites personnels, aux services positifs qu'il rendit à la France, on ne les aperçoit guère jusqu'à présent. Peut-être le complet dépouillement des Archives nous éclairera-t-il définitivement sur ce point.

Quoi qu'il en soit, il faut féliciter M. Clavery pour le travail aussi utile que considérable qu'il a entrepris: l'intérêt des Archives dépasse de beaucoup, en effet, la personnalité de Miranda, et nous y trouvons bien des renseignements inédits sur les personnages de l'époque, non seulement sur ceux de France, mais sur ceux de tous les pays que le « Précurseur » a visités, et qui englobent, outre les Etats-Unis, l'Europe à peu près entière.

Mémento. — *Revue Historique* (mars-avril 1933). Gustave Dupont-Ferrier : *Les institutions françaises du moyen âge, vues à travers les institutions de l'antiquité romaine.* (Ecrit d'après un document dont le contenu semble dater du milieu, à peu près, du XVIe siècle, et intitulé « Réduction des charges et offices des Romains avec celles (*sic*) de la France. » Ce peut être un exercice d'école. Ces rapprochements entre des fonctions du temps du moyen âge et des fonctions du temps de l'Empire romain, par exemple entre « Præfectus prœtorio » et « Connestable », sont presque toujours des à peu près. C'est ce que montre M. Dupont-Ferrier. Mais il a eu raison d'insister sur les habitudes de latinité médiévale dont ce document semble le reflet. Aux exemples qu'il donne ajoutons celui-ci, recueilli par nous dans la Chronique d'Anjou : « Fulco comes, consul Andegavorum ». Foulqua Nerra, Comte d'Anjou rapproché d'un Consul romain! Cette habitude ou plutôt cette manière latinisante, qui a traversé le moyen âge et même les temps modernes, est venue des Moines chroniqueurs. Dans la même Chronique d'Anjou, le rédacteur, voulant retracer le caractère de Foulque Nerra, copie purement et simplement le passage de Salluste sur Catilina, etc.). — Van Schelven : *La notion politique de la tolérance religieuse.* (L'auteur retrace l'historique de l'idée de tolérance dans les Pays-Bas sous Guillaume-le-Taciturne. Le Stathouder, contrairement au « jugement courant », ne fut pas « le seul représentant de cette idée »; il n'est pas vrai, non plus, qu'il n'ait jamais

varié. L'étude s'achève sur la trahison du comte de Rennenbourg, laquelle renouvela l'antagonisme entre catholiques et calvinistes et empêcha l'idée de tolérance d'être mise en pratique au moment où elle avait surmonté les oppositions doctrinales, — celles de Genève, notamment, de Genève qui, sous Calvin, puis sous de Bèze, répandait alors un peu le même genre d'embêtement qu'aujourd'hui... « La notion politique de la tolérance religieuse », d'après cette nouvelle étude, qui nous fait connaître mieux en détail les vicissitudes, différa sensiblement, comme souplesse et variété, des conceptions qui ressortent des anciens exposés politiques). — Ernest Hauviller : *La politique de Mgr le Pappe de Trévern.* (Histoire des mécomptes de Mgr de Trévern, évêque de Strasbourg, sous la monarchie de Juillet. Une partie du clergé d'Alsace était alors de formation allemande. Mgr de Trévern, vieillissant, aurait désiré, pour coadjuteur, un prêtre de l'extérieur, c'est-à-dire de France, l'abbé Affre, le futur archevêque de Paris. Mais le gouvernement français finit par lui imposer, pour des motifs qui n'étaient pas tous contestables, un prêtre allemand, l'abbé Raesse. On croirait lire, vu les intrigues qui se produisirent, un roman de Ferdinand Fabre. C'est, au demeurant, une page d'histoire politico-ecclésiastique utile à connaître, surtout depuis le retour de l'Alsace à la France). — Bulletin historique : *Histoire des religions. Judaïsme et christianisme antiques*, par Ch. Guignebert (1re *partie*). *Histoire de l'art du* XVe *siècle à nos jours*, par Louis Hautecœur. — Comptes rendus critiques. Notes bibliographiques. Recueils périodiques et Sociétés savantes. Chronique.

Revue des Etudes Historiques (octobre-décembre 1932). Albert Mirot: *Tanguy du Chastel (1370-1458), ses origines, sa carrière jusqu'en 1415.* (Tanguy — Tanneguy avant correction — du Chastel, dans une longue et tumultueuse carrière, sous Charles VI et sous Charles VII, fut très calomnié. A peu près seuls, les romanciers lui avaient fait une bonne presse. Etude des origines bretonnes, du rôle auprès des cours d'Anjou lors de l'expédition de Naples, du rôle dans le parti armagnac. Luxe de détails d'archives sur les charges et émoluments. Bien que l'on annonce l'histoire des débuts seulement, le récit semble mêlé d'anticipations. M. Mirot défend son personnage contre la fameuse accusation du meurtre de Jean sans Peur au pont de Montereau.) — Emile de Perceval: *Montesquieu et la vigne.* (Le chapitre terminal est seul publié. Il y est question de la vente du vin de Montesquieu. Cette image de Montesquieu vigneron et bon vivant n'est pas sans agrément.) — Louis Roche: *Au Puy, il y a cent cinquante ans.* (Histoire d'une

conversion manquée, à la fin du XVIIIe siècle.) — Arthur Chuquet, de l'Institut: *Les sans-culottes.* (Courte et vive monographie du sans-culotte. Etre sans-culotte ne voulait pas dire n'avoir pas de culotte, en ce sens qu'on serait allé jambes nues; mais bien, remplacer la culotte, vêtement aristocratique, par le pantalon, accoutrement plébéien; la culotte descendait jusqu'aux genoux, le pantalon jusqu'aux pieds. Voilà qui est entendu pour ceux qui pouvaient l'ignorer. Suivent des anecdotes et traits semi-historiques. Assez triste, par la férocité sanguinaire qu'on sent au fond de cette tyrannie vestimentaire. Le pantalon était... une pantalonnade, — mais bête et brutale. Je remercie de plus en plus le ciel de n'avoir pas vécu dans cette époque, d'une sottise bestiale.) — Marquis de Montmorillon: *Au soir de la Restauration: La loi du « Sacrilège ».* (Article écrit d'après la correspondance secrète de Thiers avec le baron Cotta. Résumé des débats. On précise le fond de la question politique, laquelle était la séparation des pouvoirs judiciaire et spirituel, méconnue par la nouvelle loi.) — Em. Déborde de Montcorin: *Le Musée qui parle.* (Sur les conférences dans les musées.) — Comptes rendus critiques. Chronique. Revues. Bibliographie. Table des matières.

Revue des Etudes Napoléoniennes (janvier 1933). Edouard Driault: *A Ch. Maurras. Napoléon avec la France... et avec les Rois.* (A propos du livre de M. Charles Maurras: *Napoléon avec la France ou contre la France.* M. Driault fait valoir qu'il y a, des rois à Napoléon, unité d'action, et il offre alliance. On pourrait objecter que si Napoléon a succédé aux rois pour continuer leurs guerres, autant eût valu que l'ancienne monarchie française subsistât et se continuât elle-même. Elle eût fait la guerre d'une façon moins ruineuse. Quand les Girondins déclarèrent la guerre à l'Autriche — guerre dont celle de 1914 est la suite — la Révolution, de par son extrémisme, inaugura et substitua à la guerre... la guerre; mais... la guerre des peuples, les levées en masse, la nation armée. On voit aujourd'hui le résultat: la ruine de la civilisation. C'est ce qui pourrait empêcher Napoléon d'être « avec les rois ». Son génie même aggrava le caractère tumultuaire et désespéré de la guerre des peuples, dont la Révolution fut la démocratique initiatrice. Et là-dessus, je ne cache certes pas mon admiration pour le génie de Napoléon. L'œuvre que la Révolution lui avait léguée était inachevable comme la toile de Pénélope. Encore de nos jours, elle reste inachevable. Mais ce qui est achevé, c'est ce chef-d'œuvre: l'intelligence napoléonienne. Peut-être, quand le fatum révolutionnaire et démocratique qui la dérégla sera conjuré ou approprié, aura-t-elle encore son utilité dans l'Histoire.) — *Id.,*

février 1933. Anie Marcel-Pavon: *Le Mariage de Jérôme Bonaparte et d'Elisabeth Patterson.* (Charmantes pages sur une idylle nuptiale, compliquée de mésalliance, et que brisa la volonté de l'Empereur. Détails sur la société américaine, où Elisabeth Patterson figure comme la créatrice brillante de ce type de la femme d'Amérique telle que l'Europe l'a connue depuis. Jérôme, bien qu'il ait consenti à l'annulation de son mariage, fait dans cette histoire figure assez sympathique d'amoureux non encore défraîchi par la galanterie.) — P.-E. Kiffer: Saint-Wendel sous la Révolution et l'Empire. (L'histoire de cette localité commence au lendemain de Valmy...) Dans les deux numéros: Mémoires et Documents, Chronique napoléonienne, Lectures napoléoniennes.

Revue d'Histoire de la Guerre Mondiale (janvier 1933). André Pierre: *Les Etats-Unis et la première révolution russe* (mars-novembre 1917). — F. Debyser: *Le Sénat des Etats-Unis et le Traité de Versailles* (fin). — Documents: La Belgique et l'invasion allemande. (Général Galet. — M. Klobukowski.) — *Id.* (avril 1933). Georges Weill: *Les gouvernements et la presse pendant la guerre.* — L. Léontin: *L'indépendance de l'Estonie.* — Notes et Documents: La documentation de guerre en Italie (Piero Pieri). — Dans les deux numéros: *Bibliographie.* — *Chronique.*

INTÉRIM.

QUESTIONS ECONOMIQUES

L'avenir des réseaux ferrés. — Les conditions d'exploitation des chemins de fer se sont considérablement modifiées ces dernières années, dans tous les pays, par suite de la concurrence de l'automobile et de l'avion. La révolution qui s'opère sur les réseaux, après une longue période de demi-stagnation, n'en est pourtant qu'à ses débuts, et les progrès récemment acquis dans la technique des transports permettent de se rendre compte de leur avenir. Le but de cette étude est d'analyser les progrès accomplis et les perspectives futures.

A quoi les dirigeants des chemins de fer doivent-ils arriver pour retrouver le trafic que les transports sur routes et par air leur ont enlevés? Il leur faut assurer :

Pour les Voyageurs

Plus de vitesse, conduisant à des moyennes plus élevées;
Plus de fréquence dans les départs;

Plus de confort et de sécurité;
Moins de dépenses.

Pour les Marchandises

Transport de la porte de départ à celle d'arrivée;
Temps de transport plus court. Délais de livraison garantis;
Economie d'emballages et de manutentions;

§

Coût de transport réduit, tarifs combinés englobant tout.

Pour réaliser ces objectifs, les réseaux utiliseront le matériel suivant :

Pour les transports de voyageurs

1° *Voitures automotrices, de divers types et capacités.*

Trois types principaux :

a) Type léger, pour lignes à faible trafic;

b) Type moyen, à plus grande capacité, pour voyageurs, bagages, colis;

c) Type important, composé d'une voiture motrice et d'une remorque.

Ces automotrices sont actionnées par un ou plusieurs moteurs à huile lourde, ou par moteur à vapeur à hautes pressions, à chauffe mécanique automatique. Carrosseries métalliques de forme aérodynamique. Roues à bandages pneumatiques ou à bandages métalliques avec pneumatiques ou amortisseurs caoutchouc interposés entre moyeux et bandages. Grande accélération et freins puissants, permettant vitesse commerciale élevée, même avec nombreux arrêts intermédiaires. Dépenses en carburants, huile de graissage, entretien et personnel de conduite, réduites.

Les automotrices constituent le matériel idéal pour lignes jusqu'à 250 kilomètres environ de longueur, à trafic régulier ou intermittent.

2° *Trains pour grandes lignes*, composés de voitures métalliques, les derniers types construits en alliages légers et résistant aux chocs, doublés de matériaux isolants contre le bruit. Larges fenêtres scellées. Ventilation forcée avec conditionnement de l'air, assurant température, humidification et pureté parfaites. Eclairage indirect par tubes incandescents.

lumière blanche. Sièges individuels mobiles dans les voitures de luxe. Excellente suspension. Forme de carrosserie aérodynamique.

3° *Locomotives,* à vapeur à hautes pressions, de types perfectionnés à chauffe mécanique et consommation réduite de charbon, ou à moteurs à huile lourde. Forme aérodynamique. Conduite simplifiée.

4° *Omnibus automobiles,* permettant de chercher les voyageurs et leurs bagages au cœur des agglomérations éparses, pour les conduire à la gare ou les en ramener à leur arrivée, prolongeant ainsi le rail par la route.

Pour les transports de marchandises

1° *« Containers » ou cadres,* de multiples types, convenant pour les transports de tous produits, permettant le chargement au départ, le cadre étant hissé sur un camion pour être transféré sur wagon, bateau, camion à l'arrivée, sans manipulation du contenu en cours de route jusqu'à livraison. Suppression des emballages. Les cadres sont construits en un grand nombre de modèles de différentes capacités, pour le transport de toutes matières, marchandises ou produits quelconques, solides ou liquides. Ils sont généralement en métal léger et résistant, munis de solides fermetures et de crochets facilitant le levage pour chargement et déchargement.

2° *Wagons amphibies,* avec essieux à roues bandages acier, pour rouler sur voies ferrées, des roues munies de pneumatiques de grand diamètre pouvant être rapidement vissées pour tourner folles à l'extrémité des axes d'un des deux essieux, l'autre étant levé à une certaine distance du sol, le wagon étant porté en bout par un tracteur à moteur à huile lourde, pour rouler sur routes. Ce tracteur est lui-même monté sur quatre roues munies de pneumatiques accolées à des roues à bandages acier, pour les manœuvres sur voies ferrées, les roues caoutchoutées étant amovibles.

3° *Wagons spéciaux,* pour le transport de certaines matières, matériaux ou produits, à chargement et déchargement rapides.

4° *Camions automobiles,* de diverses forces et capacités, permettant le transport des cadres ou « containers », comme

aussi de toutes autres marchandises, de la porte de départ au wagon et du wagon à la porte d'arrivée.

§

Le système actuel de la voie déformable pour roues rigides sera remplacé avant qu'il soit longtemps par celui de la voie rigide pour roues élastiques, permettant des vitesses de 200 kilomètres à l'heure et au delà, que les freins électro-magnétiques puissants et progressifs, à frottement sur le rail, rendront possibles, sans dangers spéciaux.

La nouvelle voie sera composée de rails d'acier à larges champignons, soudés en bout les uns aux autres et fixés sur une plate-forme en béton armé.

Les roues élastiques seront pourvues de bandages acier à roulement cylindrique, évitant le mouvement de lacet dans les lignes droites et l'usure des rails qui en résulte.

Les signaux lumineux automatiques à action rapide, déclenchés par les convois, augmenteront la sécurité.

La répétition des signaux au poste central de contrôle du trafic et la commande électrique à distance des aiguilles depuis ce poste central, permettront l'application du « Centralised Traffic Control », assurant l'utilisation rationnelle et intensive des lignes, avec la sécurité la plus complète.

§

A la formule du passé de la Compagnie à monopole, qui attend que le trafic vienne à elle, qui assure les transports comme une pénible obligation, ne tenant aucun compte des besoins du public, appliquant une tarification rigide, souvent incohérente, doit succéder la formule du réseau exploité de façon commerciale, qui recherche le trafic partout où il se trouve, se pliant aux besoins et aux désirs de la clientèle, assurant les transports de la porte de départ à celle d'arrivée en un temps record garanti, appliquant des tarifs tenant compte des divers facteurs à considérer, englobant toutes les dépenses et taxes.

Avec leurs guichets ouverts dans tout le pays, que sont leurs stations et leurs gares, avec leurs convois desservant toutes les régions, de façon régulière, leur matériel varié pour le rail, la route, le fleuve et le canal, la mer et même

l'air, leurs entrepôts et leurs docks, les réseaux, administrés de façon commerciale, appliquant des tarifs souples et pratiques, devraient avoir un véritable monopole de fait de tous les transports, rendant la concurrence d'entreprises isolées impossible. Ils devraient pouvoir assurer la totalité des transports, distributions et livraisons de toutes les firmes commerciales et industrielles, grandes et petites, de celles dont les expéditions sont régulièrement constantes, comme de celles qui sont spasmodiques et irrégulières ou saisonnières.

Les résultats de début obtenus en certains pays, Grande-Bretagne, Etats-Unis d'Amérique, par l'exploitation de réseaux d'après ces principes, montrent ce que l'avenir sera lorsque les administrateurs et les directeurs de chemins de fer, et ceux qui les contrôlent, auront compris qu'à temps nouveaux doivent correspondre des méthodes nouvelles, dont l'inertie et la routine doivent être bannies.

CHARLES SÉE.

ETHNOGRAPHIE

Le P. Arthur Segers: *La Chine; Le Peuple, sa Vie quotidienne et ses Cérémonies*, 5 fascicules in-4°, Anvers, de Sikkel et Paris, Leroux, 160 pl. en héliogravure. — S. M. Shirokogoroff: *Social Organization of the Northern Tungus*, Shanghaï, The Commercial Press, 4°, cartes et ill. dans le texte. — E. A. H. Blunt: *The Caste System of Northern India*, Londres, Milford, Oxford University Press, 8°.

L'ethnographe et le folkloriste qui ont besoin de documents sur la vie chinoise pour un travail de comparaison universelle ne trouvent que peu d'ouvrages où se renseigner. La plupart sont littéraires-historiques. Nombreux sans doute sont les récits de voyage ou de séjour, mais ils décrivent surtout la vie des villes et encore le plus souvent seulement la vie des familles bourgeoises et riches ou la vie de cour, les coutumes des mandarins. Aussi le bel ouvrage en cinq fascicules, admirablement illustré de photographies typiques, du P. Arthur Segers, sur **La Chine, le Peuple, sa vie quotidienne et ses cérémonies,** comble-t-il vraiment, comme on dit, une lacune. Comme missionnaire, le P. Segers a vécu dans le petit peuple; il a parcouru les bas quartiers, les faubourgs, les campagnes et tout observé avec une sympathie intelligente qui est bien

belge ou française, mais qui est rarement anglaise ou américaine.

On trouvera ainsi une description détaillée, et cette fois vraiment comparable à la vie des ruraux d'Europe, des mœurs et coutumes de la Chine du Nord et de la Mongolie orientale: il faut prendre garde de ne pas généraliser pour un pays comme la Chine, plus varié encore, du nord au sud et de l'est à l'ouest, que notre Europe. Pour connaître bien la Chine populaire, il faudrait encore une quarantaine de monographies de ce type. Le P. Segers décrit avec la plus exacte minutie: 1° Les Chars et les Voies de communication; les charbonnages; les brigands. 2° L'Auberge (architecture, personnel, cuisine, jeux populaires, ornementations obscènes, mobilier, personnel). 3° Le Village (construction, culte local, maison principale et dépendances). 4° L'Agriculture (contrats d'achat et de location; ouvriers; leur salaire; processions de pluie; moisson et tous autres travaux. 5° Le Mariage (description des diverses phases, très intéressante). 6° Le Ménage (travail domestique, nourriture; place et rôle de chacun). 7° L'Economie domestique (budget; vêtements; nourriture; travail féminin; mendiants). 8° La Naissance (cérémonies et pratiques de l'accouchement; festin; dénomination). 9° L'Ecole (fondation; maîtres; discipline; procédés d'enseignement). 10° L'Enterrement (description parfaite des diverses phases). 11° Les Mandarins et les Tribunaux (renseignements nouveaux sur leur fonction dans les campagnes). 12° La vie des Villes (donne aussi des détails nouveaux sur la vie du petit peuple citadin). 13° Les Croyances en usage dans le cercle de famille.

Sur ce dernier point, on était mieux documenté que sur les autres, grâce à des travaux comme ceux de Grube, du P. Doré et de ses collaborateurs; et historiquement plus que folkloriquement par les publications de Granet. Mais le P. Segers renseigne sur une région moins connue et surtout pour une « couche » de population d'un accès plus difficile. Les photographies illustrent bien le texte; beaucoup sont un peu trop noires, mais quiconque a essayé de photographier la vie populaire sait qu'il faut tirer parti du hasard, tant bien que mal. L'on trouvera ici des instantanés de scènes populaires

du plus haut intérêt. Voilà bien des éloges, dira-t-on: ils sont amplement mérités.

Plus limitée comme population et comme sujet est la grande, et sans doute définitive, monographie de S. M. Shirokogoroff sur **L'Organisation sociale des Tongouzes septentrionaux,** fruit de cinq années de voyages et de recherches dans la Mongolie et la Mandchourie. Cette région a été le réservoir et le point de départ de mouvements et de migrations qui sont venues aboutir jusqu'en France (Huns) d'une part, jusque dans la Chine méridionale et l'Indochine d'autre part; et c'est au stock Tongouze-Mandchou qu'il convient sans doute de rattacher tous les Indiens de l'Amérique jusque dans l'extrême-sud du continent. Shirokogoroff a tenté de résoudre le problème à la fois géographique et ethnique des migrations tongouzes et, à force de persévérance, il a réussi à renouveler, ou plutôt à fonder, l'histoire de ces populations dont le rôle mondial n'est pas terminé: car peu de pays sont autant que la Mongolie et la Mandchourie destinés à jouer encore un grand rôle et à peser sur les destinées de tout l'Extrême-Orient. L'ouvrage est évidemment technique et ardu pour tout autre qu'un ethnographe spécialisé. Mais je signale que quiconque veut connaître à fond un mécanisme de clan et de famille primitive (grâce à Durkheim, ce sujet est entré dans la discussion commune et même dans l'enseignement officiel), doit se reporter à cette monographie qui donne bien plus de détails, et surtout plus sûrs, que ceux qu'on avait sur le clan chez des peuples nomades ou à demi sédentaires.

On y verra aussi combien complexe chez de tels peuples est l'organisation des sous-groupes, des familles et sous-familles, du droit coutumier, des interactions individuelles et collectives à l'intérieur et vis-à-vis de l'extérieur. Personnellement, je suis reconnaissant à l'auteur d'une bonne description des cérémonies du mariage et de la vie féminine, trop souvent délaissée, ou mal comprise, par les savants masculins. Le mérite, il est vrai, de cette section, revient à Mme Shirokogoroff, qui a supporté toutes les fatigues de cette expédition de cinq années, dans des conditions difficiles, et dont la présence (ces populations, dit l'auteur, se méfient des célibataires et leur sont même hostiles) a grandement facilité les

enquêtes. Vu les derniers événements dans le Jehol, cet ouvrage restera longtemps d'actualité: car les Japonais se heurtent en Mandchourie et en Mongolie à un système d'organisation sociale qui a fait ses preuves, pendant bien des milliers d'années. Un ami récemment arrivé de Pékin m'affirme, d'ailleurs, que les Japonais et les Russes se sont bien gardés de toucher à cette organisation tribale tongouse-mandchoue.

Telle avait d'ailleurs été, et est encore, l'attitude des Anglais dans l'Inde: ils s'y heurtent, de la part des Hindous, au système des castes, de la part des Musulmans et des Dravidiens au système des tribus ou, dans certains cas, des grandes-familles analogues à des *gentes* romaines. Un fait curieux est que les Hindous les plus occidentalisés, qui veulent détruire le système des castes, notamment la catégorie très complexe des castes inférieures ou *pariahs*, suscitent des troubles dont on a tort en Europe de rendre les Anglais responsables. Comme ni les causes de formation, ni la répartition exacte, ni la spécialisation de travail, ni les droits et devoirs de chacune des castes ne sont partout bien connus (sinon pour le Bengale (Dalton), les provinces du Nord-Ouest et d'Oudh (Crooke), la Présidence de Madras (Thurston) et quelques autres régions, on recommandera ici vivement la monographie que E. A. H. Blunt a consacrée au **Système des Castes dans l'Inde septentrionale.**

L'auteur reproche avec raison à ses devanciers d'avoir établi surtout un simple catalogue de tribus et de castes et ajoute qu'il n'existe pas à sa connaissance d'ouvrage qui ait étudié les castes en tant que « système d'organisation sociale ». Sans doute, il a raison pour la littérature anglaise. Mais en France, Sénart d'abord, puis Bouglé, *Essai sur le Régime des Castes* (Alcan), se sont placés à ce même point de vue. Depuis Bouglé, il a paru plusieurs publications monographiques sur les castes de l'Inde et le traité systématique de M. Blunt ne fait pas double emploi. Au contraire, car en comparant les deux ouvrages, on constate à la fois une autre position des thèses et une autre conclusion aussi sur l'avenir possible du système. Le sujet étant d'actualité, je crois bon d'indiquer comment M. Blunt a réparti sa documentation.

L'auteur commence par constater que le mot lui-même a des sens variables et que les seuls éléments communs sont: 1° l'hérédité; 2° l'endogamie; 3° des tabous alimentaires et de commensalité. Il distingue six catégories de castes qui sont: 1° la caste fonctionnelle: les Barhai sont tous charpentiers, les Sonar orfèvres, etc.; 2° la caste tribale ou raciale (les Jat, les Dom, les Gujar, etc.). Ces deux catégories sont les plus importantes à la fois numériquement et socialement. Moins importantes sont: 3° les castes sectaires, qui ont un credo à part, tels les Sadhu, les Bishnoï, etc.; 4° les castes des Collines, soumises à des restrictions alimentaires moins sévères; 5° les castes hors la loi, qui ont été au début des rejets sociaux, ensuite associés pour des buts criminels, tels les Barwar, etc.; 6° les castes musulmanes, qui sont plutôt des tribus. Enfin, il y a des castes inclassables: les Ahir, qui possèdent et gardent des troupeaux, peut-être restes d'une ancienne tribu; les Kurmi, conglomérat probable de plusieurs tribus éteintes; les Khattri, restes d'une caste de guerriers. A quoi s'ajoutent les castes de « Gypsies » nomades, rarement de sang pur.

L'auteur étudie avec soin chacune de ces catégories, ainsi que leurs rapports avec les musulmans (l'Islam n'admet partout ni castes, ni hiérarchies sociales). Comme l'auteur a exercé pendant longtemps des fonctions importantes dans le Service Civil (analogues à celui de nos Administrateurs coloniaux), son opinion que « le système des castes n'est pas un simple mode de groupement, mais un instinct congénital », expression d'ailleurs employée auparavant par Risley, est importante; et plus encore l'est son conseil de ne pas toucher brutalement au système, ni d'essayer d'en hâter l'évolution probable vers un retour au système des « classes » en usage pendant l'ancienne période védique.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Paul Colin: *Belgique, Carrefour de l'Occident*, Rieder. — Félix de Grand'Combe: *Tu viens en Angleterre*, Les Presses Universitaires de France.

Nous passons juste la frontière du nord avec le volume de M. Paul Colin qu'il intitule simplement **Belgique, Carrefour**

de l'Occident. Ce nom ne manque jamais d'éveiller en nos cœurs de proches et tragiques souvenirs. M. Paul Colin possède fort bien son sujet, ce qui est toujours intéressant pour la qualité d'une œuvre aussi bien que pour l'agrément du lecteur. C'est tout d'abord une remarquable analyse de l'état d'esprit inquiet de la plupart des intellectuels de cette Europe qu'il connaît si bien pour l'avoir abondamment parcourue. Puis il retrouve dans la Belgique, en même temps qu'un ensemble de provinces réunies géographiquement, un peuple dont les affinités sont demeurées si différentes les unes des autres. Tournay, place forte, a subi nombre de sièges, assauts et pillages. Cela commença vers l'an 400 par les Vandales, puis les rois francs Clodion, Mérovée, Childéric, y passèrent leur vie, et cette période peut être considérée comme l'origine de sa prospérité. Sa cathédrale, édifice roman qui garde un curieux jubé, est un chef-d'œuvre trop peu connu et dont le volume donne une affectueuse description. On trouve encore à Tournay d'autres vieilles églises comme Saint-Brice, Saint-Nicolas, Sainte-Marguerite, Saint-Jacques, Sainte-Marie-Madeleine, Saint-Jean, la vieille tour de Saint-Piat et un beffroi, ainsi qu'un vieux pont ruiné qui se nomme le Pont-des-Trous. Enfin, Tournay possède un musée archéologique et une superbe collection de peintures.

C'est ensuite la Flandre maritime, avec les noms évocateurs des villes martyres comme Dixmude, Ypres, Furnes, etc., où nombreuses sont les tombes des soldats de la dernière guerre. Les ruines ont été relevées dans la mesure du possible, mais on regrettera toujours la destruction sauvage d'œuvres comme l'admirable jubé de Dixmude et de son rétable. La tranquille Bruges aux riches carillons vaut davantage par ses églises, ses musées et ses monuments civils que par le décor de ses rues.

Courtrai a été fort malmené au cours de son histoire; ses monuments ont tous été ou reconstruits ou trop restaurés, ce qui nuit au décor. Dans l'énorme salle du Musée des Arts décoratifs, on peut voir une précieuse collection de toiles de lin damassées, témoignant de l'extraordinaire habileté des vieux tisserands. Courtrai est une ville riche de ses souvenirs, mais laborieuse, cherchant à renouveler ses efforts.

Elle vient par exemple d'en consacrer une partie à l'industrie du meuble. Le lin et le tabac sont une source de richesses pour la campagne environnante.

C'est à Gand que naquit en l'an 1500 l'empereur Charles-Quint. Peu de villes eurent une vie aussi tumultueuse et passionnée que cette cité de marchands. Malgré ses abbayes en ruines, son château-fort, ses églises, son hôtel de ville, son beffroi, ses vieux quais, ses musées, ses quartiers anciens, on ne rend pas à Gand l'hommage mérité par le passé de gloire et l'activité de sa population.

Anvers, ce grand port, doit sa fortune à son travail; tout le magnifique outillage qui sert à son trafic maritime est dû à la ville seule. Un large fleuve, l'Escaut, des bassins immenses, des quais hérissés de grues géantes, des magasins et des hangars innombrables, des écluses dont l'une, le Kruisschans, est la plus grande du continent, la diversité et le nombre des navires, tout contribue à l'émerveillement et à l'étonnement du voyageur. Des monuments sont à citer, comme la cathédrale, l'église Saint-Paul, quelques édifices civils, de très beaux musées où abondent les Rubens dont il est question assez longuement dans le volume. Un chapitre fort important sur l'effort catholique nous conduit à Louvain, qui fut éprouvé comme l'on sait par les déprédations allemandes; à Malines, vieille et charmante ville, bien connue d'ailleurs pour ses dentelles; à Liau, bourg qui conserve dans son église Saint-Léonard des œuvres d'art remarquables et sur une place un délicieux hôtel de ville datant de Charles-Quint.

A l'extrémité de la Wallonie se trouve Liége, qui, autrefois, fut détruite par Charles le Téméraire. C'est une ville industrielle dont les nombreuses églises sont très riches et qui a gardé également de vieux hôtels et maisons, ayant conservé leur aspect primitif.

Un chapitre encore nous parle de la Wallonie industrielle, avec Mons, Namur, Charleroi, etc.

Enfin, et pour terminer, il est parlé de Bruxelles, de son histoire si mouvementée et de ses constructions les plus remarquables : l'hôtel de ville, Sainte-Gudule, etc.

L'ouvrage de M. Paul Colin constitue une histoire capti-

vante de ce pays, proche de nous à tous les points de vue.

§

Les Presses Universitaires de France nous ont donné de M. Félix de Grand'Combe un ouvrage intitulé **Tu viens en Angleterre** et qui constitue naturellement une invitation à visiter le pays. C'est en somme un guide, mais surtout concernant les rapports que peut avoir le visiteur avec ses hôtes. Divisé en chapitres bien caractérisés, il traite successivement de tout ce qui pourrait embarrasser un voyageur allant une première fois dans le pays, et c'est en somme un recueil de conseils avisés et traitant même des plus infimes détails.

Il est question tout d'abord du vêtement et du voyage; de la largeur de vue des Anglais; de la douane; de la relativité des manières, avec une digression sur les parapluies en bronze; des variations dans les usages, de leur respect en France et de leur culte en Angleterre; des Anglais et des Anglaises; « des amours de la nature »; du conformisme; de la superstition; de la logique et de la raison; du sens social; de la pudibonderie; du baiser. D'autres chapitres concernent : l'humour, les journaux et le dimanche anglais; puis la toilette et les soins du corps; la table et tout ce qui s'y rapporte, y compris les boissons; l'hospitalité et ses devoirs; le salut, le pourboire; la tenue dans la rue, à l'hôtel, au restaurant, en wagon, au théâtre, au cinéma, au club, au bal, etc.

Puis ce sont les questions de langues mentionnant les locutions à éviter, les méprises pouvant être engendrées par une traduction trop immédiate; mots non acceptés par la société, les abréviations, la prononciation, l'accent tonique, les tolérances, comment prononcer les mots anglais et français. Après vient une dissertation sur les titres, grades, etc.; sur les injures et les petits mots de tendresse; sur les relations mondaines; les visites, attitudes, présentations, hommages aux dames, sur la conversation, sur le respect des Anglais pour l'ignorance, sur les sujets à éviter, — ni questions, ni confidences, ni conseils; sur la correspondance; l'écriture, le papier à lettres, les formules, le style, les ter-

minaisons, les remerciements; sur le téléphone, les télégrammes...

Le sport n'est pas oublié, et ses amateurs trouveront également tous les renseignements qu'ils pourraient désirer pour jouer au cricket, tennis, aux courses, et même fréquenter dans un tripot. Le volume n'a pas la sécheresse qu'on pourrait attendre d'un guide de ce genre; il est plein d'humour, d'anecdotes plaisantes, et joint l'utile à l'agréable.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Camille Vallaux: *Géographie générale des mers*, in-8, Alcan. — Jean Thiry: *Rôle du Sénat de Napoléon dans l'organisation militaire de la France impériale*, in-8, Berger-Levrault. — C. Mercer: *Journal de la Campagne de Waterloo*, in-12, Plon. — M. de Tascher: *Journal de campagne d'un cousin de l'Impératrice* (1806-1813), in-12, Plon. — Mémento.

M. Camille Vallaux était appelé à inaugurer en 1900, M. de Lanessan étant ministre de la Marine, l'enseignement de la géographie à l'Ecole Navale. On peut imaginer la petite révolution que dut causer une telle innovation dans un milieu à préjugés tenaces. Jusque-là, en effet, on avait considéré comme une superfluité d'enseigner la géographie à la jeunesse qui avait embrassé la profession maritime. Les nombreux voyages qu'elle était appelée à faire lui donneraient, pensait-on, de fréquentes occasions de s'assimiler cette science. Le jeune professeur que M. Camille Vallaux était alors, réussit à triompher de cette prévention en fondant un enseignement hors des chemins battus et destiné avant tout à satisfaire les curiosités intellectuelles de futurs navigateurs. Au cours de longues années, le développement de cet enseignement, en intégrant les découvertes les plus récentes de l'océanographie et des sciences physiques et naturelles, devait l'amener à un rare degré de perfection.

Aussi le grand ouvrage sur **La Géographie Générale des mers**, que M. C. Vallaux vient de publier, doit être considéré comme le couronnement d'une longue carrière consacrée à une branche de cette science; il réalise une synthèse de ses ouvrages antérieurs et des nombreuses études données à des revues techniques, ceux-ci ayant marqué autant d'étapes nécessaires avant son élaboration définitive. On peut quali-

fier également ce magistral ouvrage un inventaire critique, sous une forme serrée, toujours concise, de toutes les hypothèses et de toutes les recherches qui ont trait à la constitution des mers, à leur topographie, aux courants qui les traversent, soit en surface, soit en profondeur, à leur état de salinité, à leur degré thermique, etc., etc. A ce degré d'érudition, qui n'exclut en rien, comme nous le verrons, la liberté de jugement, la géographie devient une science singulièrement attrayante, et nous ne dissimulons pas le plaisir que nous avons eu à parcourir cet énorme volume de 800 pages, dont l'appareil compact nous avait d'abord quelque peu intimidé.

Une introduction nous présente en un raccourci rapide l'évolution des connaissances géographiques, du monde antique à nos jours. Il est curieux de constater que les maîtres de la pensée de l'antiquité eurent, sans les moyens d'observation perfectionnés que nous possédons aujourd'hui, des conceptions qui restent assez voisines de celles adoptées par la science moderne. Mais ces belles conceptions devaient être dénaturées, au cours des siècles qui suivirent, pour laisser place à des hypothèses enfantines, dont la survie se prolongea, pour des causes diverses, presque jusqu'à nos jours.

Après cette introduction, M. C. Vallaux, entrant dans son sujet, met en évidence l'intérêt de la géographie des mers, en faisant remarquer que si l'exploration en profondeur de la lithosphère n'a pu être poussée au delà de 2.500 mètres, les sondages des mers ont permis d'atteindre des fonds de dix mille mètres, dans un milieu, il est vrai, à peu près homogène, aux points de vue physique et chimique. Ces sondages n'en permettaient pas moins de déceler la vie frémissante et nombreuse qui se cache sous le calme apparent des grandes profondeurs, de dessiner le contour des continents qui viennent y prendre appui, de dresser enfin la carte des dénivellations sous-marines.

Il convient également de signaler l'aveu, plein de modestie, que l'auteur a placé au seuil de cette laborieuse investigation :

La géographie des mers, nous dit-il, mettra en relief ce que nous savons; elle mettra aussi en relief, et peut-être plus encore, ce

que nous ne savons pas; elle fera comparer le peu que nous savons au beaucoup que nous ne savons pas; et il se peut que ce soit là son principal intérêt et sa grande utilité.

Ainsi, dès le début, nous sentons que l'auteur est disposé à repousser toutes les hypothèses hasardées, pour ne s'appuyer que sur des connaissances positives. C'est ainsi qu'il rejette l'hypothèse de Behrens sur la salinité des océans, explication cependant qui pourrait, à défaut de mieux, être acceptée, et d'après laquelle la salinité serait due, d'une part, au délavage des roches englouties aux grandes époques géologiques, et, d'autre part, à la production du chlore, provenant des éruptions sous-marines.

Les grandes divisions de l'ouvrage sont autant de monographies de chacun des océans et des mers secondaires, accompagnées de l'étude de leurs lisières communes et des rapports qui les unissent. Celle consacrée à l'Océan Austral est peut-être la plus captivante. Cet « immense désert d'eau », qui, aux basses latitudes, fait le tour de la terre, sans cesse balayé par de fortes brises, soufflant d'est en ouest, souvent en tempête, était autrefois l'unique route des voiliers qui avaient à se rendre soit dans le Pacifique, soit dans l'Océan Indien. Aujourd'hui ses immenses étendues sont redevenues à peu près désertes, et les spectacles terrifiants qu'il offrait aux navigateurs ne subsistent plus que dans la mémoire de quelques hommes. Ma lointaine jeunesse a retrouvé dans quelques-unes de ces pages les fortes sensations qu'elle y a ressenties (1). Combien je me serais estimé comblé, au cours de cette navigation, si j'avais eu à ma disposition l'abondante documentation que M. C. Vallaux a réunie aujourd'hui (2).

Le chapitre consacré à l'Océan Pacifique n'est pas moins attrayant. L'hypothèse cosmique, qui voudrait que la Lune soit un morceau détaché de la Terre, passé à l'état de satellite, s'accorde assez bien avec le volume de la zone de vide, que recouvrent aujourd'hui les eaux du Pacifique. Coïncidence amusante. L'étude sur la mer de corail, c'est-à-dire presque tout le Pacifique intertropical, est particulièrement inté-

(1) Au cours d'une traversée de Nouméa à Brest, qui dura 125 jours, avec 48 h. de relâche à Sainte-Hélène.

(2) Voir entre autres son article paru dans le *Mercure* du 1er janvier 1927 : « Le roman géographique de l'île Bouvet ».

ressante. Le pullulement des polypiers, dans cette immense région, est certainement une des manifestations les plus curieuses de la vie sous-marine. C'est la zone des îles heureuses que troublent seules les manifestations, assez rares d'ailleurs, dues aux éruptions des volcans sous-marins : lames de fond, raz de marée (3).

M. C. Vallaux apporte une documentation plus abondante encore lorsqu'il s'agit de l'Atlantique et surtout de la Méditerranée-Mésogée, celle-ci figurant au premier plan de l'histoire de la terre. La mer du Nord, par contre, serait la plus récente conquête de la mer, ainsi que l'attestent les débris de mammouths, d'aurochs que relève parfois la drague des pêcheurs, particulièrement aux approches du Dogger-Bank. L'étude des océans arctique et antarctique, en raison même du mystère qui règne encore sur ces régions maudites, où les explorations sont environnées de tant de périls, est d'autant plus attachante. Elle est à jour des résultats acquis par les récentes expéditions de Charcot, de Bruce, de Shackleton, de Scott, d'Amundsen, de Mawson, de Byrd et de Wilkins. En ce qui concerne les mers polaires du Nord, au delà même du cercle arctique, s'étend une région de deux millions de kilomètres carrés, où la température reste relativement clémente, même en hiver; c'est ce que M. C. Vallaux appelle « la plus forte anomalie thermique positive que l'on trouve sur la terre entière » et « un des faits les plus remarquables de la géographie physique ». Les derniers chapitres étudient les effets sur les milieux marins de la radiation solaire, de la gravitation (marées) et ceux des forces d'origine interne (séismes, raz de marée).

Sans doute, n'aurons-nous réussi qu'à donner une faible idée du nombre de connaissances positives réunies dans ce magnifique exposé. Pour les formuler et les situer à leur place, en tenant compte de leurs rapports mutuels, M. C. Vallaux, avec une constante sobriété de termes, n'emploie qu'un langage rigoureusement scientifique. Qui dit géographie laisse cependant entrevoir une part d'emprunt au pittoresque et à

(3) P. Gauguin, pendant les derniers mois de sa vie, aux Iles Marquises, faillit être la victime de l'un de ces raz-de-marée. (Voir ses lettres à David de Montfried, p. 349.)

la littérature descriptive. Quoi de plus tentant? L'auteur a su se défendre contre une pareille tentation. Il a réussi à conserver à cette prodigieuse compilation raisonnée de faits et d'idées ce caractère de science pure qui, malgré ce qu'il comporte d'austérité, et peut-être en raison même de cette austérité, lui donne un si puissant attrait. Il vient à l'esprit, en fermant ce magistral traité, qu'il aurait peut-être gagné à se développer en plusieurs volumes, chacun d'une égale importance. Cependant, à la réflexion, on se rend compte que c'est précisément le grand mérite d'un pareil travail d'avoir réussi autant de concision tout en restant complet.

§

M. Jean Thiry, dans une étude assez neuve sur **Le Rôle du Sénat de Napoléon dans l'organisation militaire de la France Impériale,** montre le rôle modérateur que la haute Assemblée ne cessa de remplir au cours de la période de guerres, presque sans interruption, qui va de 1800 à 1814. Il ne craignit pas, en 1806, de prendre l'initiative d'une adresse de remontrances qui, parvenue à l'Empereur, alors en plein succès, ne fit que l'irriter. Les mauvais jours venus, c'est devant les Commissions extraordinaires du Sénat que Napoléon prononça les paroles que Thiers a déjà rapportées, mais qu'il n'est pas inutile de rappeler aujourd'hui :

> Je ne crains pas de l'avouer, j'ai trop fait la guerre; j'avais formé d'immenses projets... Je me trompais; ces projets n'étaient pas proportionnés à la force numérique de notre population. Il aurait fallu l'appeler tout entière aux armes, et, je le reconnais, les progrès de l'état social, l'adoucissement des mœurs, ne permettent pas de convertir toute une nation en un peuple de soldats...

Le Journal de la Campagne de Waterloo par Cavalié Mercer, officier d'artillerie anglais, n'avait pas encore été traduit dans notre langue. C'est un curieux témoignage, surtout en ce qui concerne l'invasion et l'occupation de Paris par les armées alliées, en 1815.

Le Journal de campagne d'un cousin de l'Impératrice (1806-1813), par Maurice de Tascher, est également un témoignage très vivant. Rédigé sans forfanterie ni hâblerie

par un jeune officier, qui devait mourir à 26 ans, il accuse une sensibilité et des sentiments élevés qu'il est rare de trouver parmi ses compagnons d'armes. Sans doute l'endurcissement professionnel n'avait-il pas encore produit ses effets. L'amour de son métier ne le retient pas de nous donner d'émouvants tableaux des tristesses de la guerre. Certaines pages sur la guerre d'Espagne sont particulièrement pénibles.

MÉMENTO. — Le général baron Desvernois, dont l'éditeur Plon réédite les *Mémoires* (Avec Bonaparte en Italie et en Egypte), est un militaire avantageux, comme la plupart de ses camarades de cette époque, grand sabreur, et sans doute grand hâbleur. Mais son récit, toujours vif, se laisse lire avec plaisir. — *Les Fils d'Icare*, de M. G.-M. Renaitour, sont des *Histoires d'aviation*, dont quelques-unes sont fort piquantes. On doit être reconnaissant à leur auteur de les avoir versées au dossier de l'aviation (Nouvelles Edit. Latines). — Major von Helders : *Comment Paris sera détruit en 1936* (Edit. A. Albert). Nous n'avons plus que deux ans à attendre pour voir si la prédiction de l'auteur sera un fait accompli. Il s'agit d'un roman dont toutes les péripéties s'emboîtent, s'enchaînent à plaisir pour aboutir à la destruction désirée. Procédé assez ingénu. Cependant, l'auteur est certainement un technicien. Le major von Helders ne serait-il que le nom d'emprunt d'un de nos sympathiques constructeurs d'avions? Bien des raisons tendraient à le faire admettre.

JEAN NOREL.

PSYCHOLOGIE

Georges Dumas : *Traité de psychologie*, I, II et III; Alcan, 1930-1933.

La science psychologique a fait des progrès très considérables dans la période de l'après-guerre, tant dans le domaine théorique que dans celui de l'application. Après des épreuves aussi décisives que le mouvement, dans le monde entier, de la *sélection* professionnelle (et, plus récemment, de l'orientation professionnelle) après des faits tels que la création, en 1917, des cadres de l'armée américaine au moyen des *commissions de psychologues*, personne ne peut plus soulever des doutes sur la validité de la psychologie. Car ces expériences sociales grandioses, entièrement réussies, étaient fondées sur les données et les résultats de la psychologie expérimentale et physiologique, psychologie de *laboratoire*,

absolument indépendante, *en tant que science,* de la philosophie.

Il est donc naturel que le public cultivé de tous les pays s'y intéresse de plus en plus. En France, malheureusement, la psychologie n'occupe ni dans l'enseignement, ni dans la conscience du public, la place qu'elle mérite et qu'elle a conquise depuis longtemps dans d'autres pays, comme, par exemple en Allemagne, aux Etats-Unis, en Angleterre, en Suisse, etc., etc...

C'est une raison de plus pour attirer sur elle l'attention des lecteurs et pour les tenir au courant de tout ce qui s'y fait d'intéressant et d'important. C'est ce que nous tâcherons de faire ici. Mais il reste bien entendu que nous ne nous occuperons ici que de la psychologie *scientifique* (physiologique, pathologique, pédologique, côllective, ethnique, zoologique). Quelle que soit la diversité des théories et des hypothèses psychologiques, il est toujours possible, dans un ouvrage scientifique, de dégager le noyau solide des résultats *vérifiables.* Et c'est cela seul qui importe.

§

M. le professeur Georges Dumas a eu le très grand mérite de mobiliser les psychologues, les physiologistes et les psychiatres français pour une œuvre commune d'une grande envergure: un **Traité de psychologie,** œuvre de synthèse et de mise au point, destinée à combler une grande lacune, l'absence en France d'un ouvrage d'ensemble, clair et complet, qui pût servir d'instrument de travail et dônner des suggestions pour des recherches nouvelles. Sa première édition a paru en 1923. Mais, outre qu'elle était extrêmement peu portative (deux énormes volumes), plusieurs des travaux qu'elle contenait dataient un peu, car la guerre et la difficile période de 1918-1921 l'ont retardée considérablement. C'est pourquoi M. Dumas a entrepris une nouvelle édition, en neuf volumes, et où toutes les questions sont traitées, en tenant compte des recherches les plus récentes par des spécialistes (ils sont une cinquantaine!). Les deux premiers volumes ont paru en 1930 et en 1932. Maintenant vient de paraître le troisième.

Il nous est impossible, bien entendu, d'exposer ici tant

soit peu succinctement leur contenu. Nous consacrerons quelques lignes aux deux premiers, pour nous occuper surtout du troisième. Le tome premier est celui des notions préliminaires, de la méthodologie et de l'introduction biologique et physiologique à la psychologie. On y trouve les articles de M. R. Perrier sur la place de l'homme dans la série animale; de M. Rivet sur l'anthropologie; de M. Champy sur la physiologie des âges et des sexes; de M. Lapicque sur la physiologie générale du système nerveux; de M. Tournay sur sa physiologie spéciale; de M. Wallon sur la biologie et la conscience; de M. Dumas sur les sources et les grands courants de la psychologie contemporaine, et, enfin, de M. Lalande sur les méthodes psychologiques. Au commencement de son article, M. Dumas fait cette déclaration de principe :

Une conception commune à tous les collaborateurs de ce traité, sans laquelle ils n'auraient pas eu l'idée d'une collaboration possible, consiste à considérer la psychologie comme uniquement fondée sur des faits et à exclure, par là même, de son domaine, toutes les spéculations ontologiques.

Dans ce premier volume, il est nécessaire de mentionner au moins, dans l'article de M. L. Lapicque, sa découverte capitale, la « chronoxie », propriété des neurones qui explique « l'aiguillage » de l'influx nerveux, c'est-à-dire le fait que cet influx « choisit » telle ou telle chaîne de neurones de préférence à telle autre pour son cheminement à travers le système nerveux. Et aussi, dans l'article de M. Champy, une bonne mise au point du problème des localisations cérébrales.

Le volume II est consacré aux « fondements » de la vie psychique, c'est-à-dire aux réflexes, sensations, états affectifs, instincts et images. On y trouvera, entre autres, un excellent exposé de la doctrine de Pavlov sur les « réflexes conditionnés ». Mais il faut dire que cette doctrine se développe si vite que les auteurs de l'exposé: MM. H. Piéron et A. Mayer, n'ont pas pu y noter sa dernière phase, celle des *systèmes* des réflexes conditionnés, phase qui met définitivement la conception de l'éminent physiologiste russe à l'abri des reproches de « l'atomisme » psychologique.

M. Dumas, qui, comme l'on sait, s'est spécialisé sur les

problèmes de la vie affective, a écrit les chapitres remarquables sur le désagréable et l'agréable; la douleur et le plaisir, et sur les émotions. En se fondant sur l'ensemble des recherches modernes, il rejette définitivement la théorie « périphérique » des émotions, la célèbre théorie de James-Lange; mais — et il faut souligner cela — il ne rejette aucunement l'explication *physiologique* des émotions. Seulement, il estime qu'elle doit être « centrale ». Nos émotions seraient en rapports fonctionnels avec l'état de certaines parties de notre cerveau, l'écorce et le thalamus.

Avec le tome IIIe, nous passons à l'étude des fonctions psychiques plus complexes, — des fonctions sensitivo-motrices. Elles comprennent l'orientation et l'équilibre, l'expression des émotions, les mimiques et le fait d'une importance fondamentale, le langage. Sur les quarante premières pages de ce tome, le Dr Ombredane a donné un très bon résumé de tout ce que nous savons actuellement sur la régulation stato-cinétique chez les animaux et chez l'homme.

Ensuite, M. Dumas aborde ce qui constitue, sans conteste, sa principale gloire comme savant-psychologue : les chapitres sur l'expression des émotions et sur les mimiques, sujet si intéressant pour le grand public et si important pour la vie sociale. Au début de chaque subdivision, M. Dumas cite consciencieusement ses prédécesseurs, qui, d'ailleurs, ne sont pas très nombreux, en soulignant l'importance des vues pénétrantes de Descartes et aussi de H. Spencer. Mais ce qui est intéressant, c'est sa propre méthode. Un exemple. Pourquoi sourions-nous? Certains auteurs ont inventé, pour expliquer le sourire, les théories finalistes tout à fait inacceptables. M. Dumas, en prenant chez Descartes et Spencer la notion de la décharge nerveuse diffuse, formule cette hypothèse : la décharge *faible*, consécutive à une excitation *légère*, doit mettre en mouvement les muscles relativement légers. Or, nous en avons une vingtaine sur notre face et autour du cou. C'est donc là que la décharge doit se diriger. Mais, parmi ces muscles, il y en a qui ne produisent pas du tout le sourire. Pourquoi donc la décharge se dirige-t-elle pour ainsi dire *spécialement*, dans les nerfs des muscles qui le provoquent? Un savant tel que Duchenne de Boulogne n'y voyait que la mani-

festation de la « divine fantaisie ». Il a plu au Créateur de mettre en mouvement tel ou tel muscle et c'est tout. M. Dumas a pensé que ce n'était, peut-être, pas la peine de déranger le Créateur pour cela. Non, la décharge agit sur les muscles « à sourire » tout simplement parce qu'ils sont *synergiques,* ils agissent d'accord, tandis que les autres sont antagonistes. Mais ce n'est qu'une hypothèse. M. Dumas veut la vérifier. Pour cela, il soumet à l'électrisation légère, près de l'oreille, plusieurs aliénés à l'Asile Sainte-Anne, qui, naturellement, ignoraient le but des expériences. Et il voit son hypothèse brillamment confirmée. Voir les photos, p. 135 (1).

C'est un exemple des plus élégants de la méthode scientifique. Par la suite, le sourire a été utilisé par la société; il est devenu conventionnel, voulu, *un signe.* La place nous manque pour citer ici les autres analyses de M. Dumas (étonnement, attention, surprise, tristesse, peur, colère, rire, larmes, etc.) où la finesse d'observation psychologique rivalise avec la solidité de la documentation physiologique. Dans les chapitres sur les mimiques, il établit une distinction tranchée (p. 296) entre les expressions spontanées des émotions et les expressions mimiques qui sont surtout volontaires et constituent *une vraie langue.* Il souligne le grand rôle de la société dans l'origine des mimiques. La Société nous impose, en effet, les schémas mimiques tout faits.

Nous devons laisser de côté nombre de choses intéressantes, par exemple ce qu'il y a de solide dans la physiognomonie et dans la graphologie et l'excellent chapitre sur la mimique vocale, la plus délicate, la plus fine, surtout la mimique symbolique. Ce dernier chapitre sert de transition naturelle au grand sujet du langage, sujet magistralement traité par le Dr Ombredane.

Nous ne pouvons pas songer à donner ici un résumé, même bref, de cette dernière partie du livre. Le lecteur y trouvera et la description de différentes espèces de langage et la question de l'acquisition du langage par l'enfant et l'exposé des plus récentes conceptions (Pick, Van-Wœrkom, Head, Ch. Foix, etc.) et l'aspect pathologique du langage et, enfin, ses

(1) L'un des attraits de ce volume est le grand nombre de photos et d'images servant d'illustration au texte.

conditions physiologiques, du moins ce que nous sommes en droit, en ce moment, d'en concevoir de plus probable. Notons seulement deux points. Les expériences de l'auteur avec les aphasiques (les personnes souffrant de différents troubles de la parole), expériences nombreuses, minutieuses, très bien conçues, l'amènent à faire appel, d'une part, à la doctrine de réflexes conditionnés (l'acquisition du langage se fait au moyen de ces réflexes, le montage des « schémas » au moyen des inhibitions extérieures et intérieures) et, d'autre part, à la notion de la chronaxie de M. Lapicque.

Ensuite, l'ensemble de son expérience clinique lui fait faire les plus expresses réserves au sujet des conceptions extrêmes de Pierre Marie, qu'il oppose à la doctrine classique. Non, malgré les erreurs de cette doctrine (Broca, Charcot, Déjérine), on peut et il faut soutenir que le langage humain a ses conditions et ses localisations cérébrales. « Il y a des troubles, dit l'auteur, qui démontrent l'existence des éléments empiriques irréductibles qui tiennent aux relations dans l'espace, étrangères à toute logique, des appareils sensoriels et moteurs dont le fonctionnement solidaire fournit au langage ses instruments matériels » (p. 394). La ruine de la doctrine des « centres d'images verbales », ajoute-t-il, a été injustement confondue avec la ruine de toute tentative de localisation cérébrale (p. 446).

A notre sens, on pourrait aller même un peu plus loin et affirmer, avec MM. Lhermitte et Piéron, que les nouvelles localisations du langage se rapprochent de l'ancienne. Et même peut-être, il n'y a pas lieu de rejeter toutes les données cliniques de Henschen. Dans le paragraphe 3, sur l'acquisition du langage par l'enfant, l'auteur ne mentionne pas les travaux de Piaget. C'est peut-être la seule lacune que nous avons pu trouver chez lui. Or, parmi toutes les études si connues de Piaget sur les enfants, celle consacrée au langage est l'une des plus solides.

Il y a une autre lacune, mais l'auteur n'y est pour rien, car il s'agit d'un savant qui est totalement oublié. Même M. Delacroix, à qui rien n'échappe, ne lui a accordé que trois lignes dans son livre classique: *Le Langage et la Pensée.* Il s'agit de L. Noiré, linguiste-psychologue et philosophe qui

écrivait, il y a soixante ans, sur l'origine du langage, des articles retentissants. Il voyait cette origine dans les sons et les sons que les hommes primitifs produisaient spontanément au cours des travaux en commun ou des entreprises collectives. Max Muller adhéra sans réserves à cette hypothèse, reprise plus tard sous une autre forme par K. Bucher. Il y a, peut-être, une grande part de vérité là dedans. Mais retournons vite à notre auteur. Il termine son exposé par des chapitres excellents sur les « centres gnosiques et praxiques » (c'est-à-dire des centres de reconnaissance des objets usuels et des actions à faire avec ces objets) et sur les centres de l'élocution en montrant comment, à l'heure actuelle, on conçoit ces centres.

En fermant ce gros volume, si bourré de faits et de réflexions, on a un sentiment double et très net : sentiment de l'énorme complexité de la tâche de la psychologie et, en même temps, des progrès notables déjà accomplis, grâce aux méthodes objectives de recherches.

W. DRABOVITCH.

SCIENCES OCCULTES ET THEOSOPHIE

Bardo Thodol, livre des morts tibétain, édité par Evans-Wentz, traduit par Mme Marguerite La Fuente (Adrien Maisonneuve, éditeur, 5, rue de Tournon.

La traduction du **Bardo Thodol** est un événement considérable pour ceux qui s'intéressent aux doctrines occultes. Il faut remercier Mme Marguerite La Fuente d'avoir mené à bien cette œuvre difficile et d'avoir donné une traduction claire et où l'on sent constamment le souci de suivre le texte de près et de lui demeurer fidèle.

Le *Bardo Thodol* est le livre des morts tibétain, ou les expériences d'après la mort dans le plan du Bardo, c'est-à-dire dans l'au-delà. Il a été traduit d'abord en anglais par M. Evans-Wentz, d'après la version du lama Kazi Dawa Samdup. C'est, d'après la préface de M. Jacques Bacot, un ouvrage très ancien, antérieur au VIIe siècle, où il prit sa forme écrite, et qui semble avoir été dicté par de grands maîtres « agonisants attentifs, qui eurent la force d'enseigner à mesure à leurs disciples, le processus de leur propre fin ».

Il faudrait une très longue étude pour commenter cet ouvrage capital, ainsi que la longue introduction explicative qui le précède. Le problème de la mort y est éclairé d'une lumière très vive, et celui de l'incarnation et de la désincarnation est étudié avec un réalisme saisissant. Tout le livre, du reste, n'est qu'une suite de conseils au mourant pour lui permettre d'échapper au retour dans un germe humain, ce qui est la loi générale, et atteindre, soit tout de suite, soit dans les premiers jours qui suivent sa mort, un état spirituel plus élevé que l'état humain.

Tant de problèmes sont soulevés et résolus par cette antique sagesse tibétaine que l'on ne peut que faire quelques remarques sur quelques points.

Ce qui me frappe le plus après la lecture du *Bardo Thodol*, c'est que, d'après ses enseignements, on peut concevoir l'espérance d'échapper à la loi de la réincarnation, considérée comme inéluctable par ceux qui y croient. Le *Bardo Thodol* enseigne qu'après « une rigoureuse observance des symptômes de la mort » l'application du transfert « confère la libération à celui qui peut s'en souvenir ».

Le transfert, si je comprends bien, est le passage direct, au moment de la mort, de l'être conscient dans ce que le *Bardo Thodol* appelle la grande lumière primordiale. Or, cette claire lumière luit pour celui qui meurt. Elle l'enveloppe, mais le danger est de ne pas la reconnaître, de ne pas savoir que c'est elle et de se diriger vers une terne lumière moins brillante, qui est l'attraction de la vie.

Celui qui sait reconnaître la claire lumière primordiale a atteint la libération, a échappé à la chaîne des vies. Et la connaissance de cette claire lumière, fait très important, suffit à dissiper la puissance du Karma. Jusqu'à présent, la plupart des philosophies indoues représentaient le Karma comme inéluctable. Nul ne pouvait lui échapper. Il fallait l'épuiser jusqu'à la dernière goutte. Le *Bardo Thodol* nous enseigne que l'état d'illumination qui peut survenir tout de suite après la mort suffit à anéantir le Karma et que, si on a généré des causes, elles seront désormais sans effet.

Mais comment la reconnaissance de la claire lumière, c'est-à-dire la jonction avec l'esprit pur, est-elle possible? Est-il

suffisant d'avoir désiré cette reconnaissance pendant la vie? Faut-il en avoir déjà une expérience acquise par des méditations, la pratique du yoga et un commencement d'illumination? Le *Bardo Thodol* ne peut mesurer le degré d'avancement de chacun. Il ne donne qu'une indication vague: « Si à ce moment (le moment de la mort) cet enseignement spécial a été appliqué efficacement, alors le but est atteint. »

Il faut retenir aussi du *Bardo Thodol* que le défunt se trouve dans l'au-delà, avec sa pleine conscience. Il apprend peu à peu qu'il est mort, il voit ses parents, ses amis et son corps abandonné comme dans les théories spirites. Mais tout est en lui. Les illusions qui se dressent après le quatrième jour et qui peuvent durer quarante-neuf jours, les images terribles et même les divinités protectrices qu'il invoque et qui viennent l'assister, tout cela, c'est lui qui l'enfante, ce sont ses propres créations.

Ceci dit, on doit se souvenir que tous les livres de sagesse orientale sont écrits d'une façon exotérique, mais cachent un sens ésotérique, une deuxième vérité plus subtile derrière la vérité apparente. D'après les commentaires du lama Kazi, il en est de même pour le *Bardo Thodol.* Ce qui est désigné par « la claire lumière primordiale » est la révélation brusque des lois universelles de la vie. L'homme qui, de son vivant, aura médité et dans une certaine mesure pénétré ces lois, se trouvera dans son élément au sein de cette lumière qui n'est autre que la compréhension de l'amour et de l'intelligence du monde. Il ne sera ni effrayé, ni étonné et demeurera sur ce plan de connaissance. Mais la plupart des hommes ordinaires, frappés d'éblouissement, seront précipités dans un sommeil dont la durée est d'environ quatre jours. Leur conscience, variable pour chacun, passera alors par des illusions plus ou moins longues, plus ou moins intenses, jusqu'à un nouvel appel de la vie qui précipitera la créature dans un germe vivant.

Le *Bardo Thodol* insiste sur l'importance de la maîtrise sur soi-même pour vaincre l'agitation des pensées et atteindre « la compréhension juste ». Il insiste aussi sur le détachement, la nécessité d'être sans désir et sans lien d'aucune sorte. Ces liens vous rappellent évidemment dans l'incarnation. Et c'est

là le grand problème insoluble. Nous valons par nos affections. Le meilleur de nous-mêmes semble être notre capacité de nous attacher à certains êtres. Et c'est ce meilleur de nous qui nous ramènera invinciblement à la terre pour les retrouver.

MAURICE MAGRE.

LES REVUES

L'Etudiant catholique: Henri Bremond, le premier écrivain français catholique « de manière absolument pure ». — *Les Œuvres libres:* témoignages de Jules Claretie sur ses confrères de l'Académie française. — *Revue des Deux Mondes:* souvenirs de Ludovic Halévy : Napoléon III au théâtre; l'impératrice Eugénie tutoie Edmond About; les Prussiens de 1867 vus par Prévost-Paradol. — Mémento.

« ...Un prodige qui ne se trouve pas deux fois dans l'histoire d'une littérature », tel est l'abbé Henri Bremond, d'après M. J. Plaquevent qui consacre un article au défunt immortel, dans **L'Etudiant Catholique** (décembre). Auprès de Bremond, « Sainte-Beuve lui-même, seul comparable, fait encore figure d'amateur génial » et il « n'était pas du métier ». Ce métier? Celui d'« historien des âmes ». On pourra reprocher quelque exagération à M. Plaquevent. Si le *Port-Royal* est l'œuvre d'un amateur, quelle œuvre de professionnel en passe le mérite? Il est au moins curieux de lire, un peu après, sous la plume de M. Plaquevent, que Bossuet « fait un peu trop l'aigle par déformation professionnelle ». La lecture offre de ces surprises.

Depuis le XVIe siècle, notre littérature ne comporte, selon M. Plaquevent, pas un seul auteur catholique de « manière absolument pure ». Il résume en ces termes l'apport du XIXe siècle :

Chateaubriand, hum hum! Aux âmes qui chercheraient un sentiment de la nature, authentiquement chrétien, Lamartine est sûrement aussi à déconseiller. Musset? un libertin; Victor Hugo qui si tôt tourne mal! Baudelaire? Notre Baudelaire, comme dit M. Fumet. Oui. Bien sûr. Verlaine aussi était chrétien, mais qui oserait reprocher au pieux Jésuite, chargé dans ce temps-là de la chronique littéraire aux *Etudes*, d'avoir flairé jusque dans *Sagesse* de petits relents de crapulerie? N'y avait-il pas *Parallèlement...?* Rimbaud a vu plus clair, et tout voulu brûler. Et cela continue, hélas! jusqu'à nous: Barrès flottant jusqu'au bout. Péguy qui

reste à genoux en marche, le plus émouvant de tous. Valéry qui pense à autre chose.

Nous en serions là, bras ballants, la poitrine soulevée d'un soupir d'immense nostalgie, si l'abbé Bremond n'était venu, nous apportant la plus douce, la plus inattendue des consolations.

Avec son fin sourire aux lèvres, et tout clignotant derrière son lorgnon, il n'a pas regardé tout cela du même œil simpliste que nous. Il nous a révélé un Fénelon, un Nicole, un Tillement, un Barrès que sans lui nous aurions sans doute méconnus. De la prière de Pascal, il a perçu l'accent profond, qui n'a plus rien de janséniste, mais qui arrive du fond chrétien directement. Surtout, il est allé fouiller où personne ne se serait avisé d'aller mettre son nez. De sa grande main, épaisse et souple, si subtilement tâtonnante, il est allé dénicher des oiseaux merveilleux, que sans lui personne dans ce siècle n'aurait jamais plus entendu chanter.

Une foule de livres, où des âmes françaises, qui comptent parmi les plus hautes et les plus belles de tous les temps, avaient mis du meilleur d'elles-mêmes, seront, grâce à Henri Bremond, relus et réimprimés de génération en génération, qui sans lui n'auraient pu échapper à l'oubli.

N'y a-t-il pas eu Eugénie et Maurice de Guérin? Léon Bloy? Ernest Hello? Nous ne pensons que pour mémoire à Barbey d'Aurevilly. Aujourd'hui, si M. Plaquevent déplore un « Valéry qui pense à autre chose », n'y a-t-il pas M. Francis Jammes?

Mais, voici où M. Plaquevent se montre d'accord avec J.-K. Huysmans, qu'il n'a d'alileurs pas cru devoir citer dans son énumération qui va de Lamartine à Péguy :

Nous ne croyons pas fatal que le style de la bigoterie, l'artificiel langage des séminaires et le galimatias scholastique, empêchent éternellement les catholiques de France (fussent-ils du clergé) de se faire entendre du reste de leurs contemporains. Il y aura encore de beaux jours, pour parler de l'Evangile, et pour annoncer le Christ dans la langue de Voltaire. Henri Bremond en laisse mieux qu'une promesse, un gage.

§

Les Œuvres Libres (janvier) donnent les notes prises, de mars 1889 à octobre 1912, par Jules Claretie, après ses présences aux jeudis de l'Académie française. Ces notes sont

impitoyables pour la fondation Richelieu. Secrétaire perpétuel possible pour succéder à Gaston Boissier qui vivait encore (1907), l'auteur de *Monsieur le Ministre* accuse « la droite » de vouloir donner à Henry Houssaye la place dont la vacance est prévue. Et il écrit :

Je serai battu. Et l'Académie appartiendra à une coterie. Quelle coterie! Le rastaquouérisme!

Ce n'est évidemment pas très gentil. Au reste, Claretie ne posa pas sa candidature qui eût permis de le déloger de la Comédie-Française.

Il a recueilli quelques anecdotes très curieuses, témoin celle-ci :

En sortant, entre le pas de la porte et sa voiture, le duc d'Aumale, selon son habitude, raconte des anecdotes:

— Le comte de Forbin, quasi ramolli, consigné à toutes les portes où il faisait ses visites et venant dire à Louis-Philippe: « Sire, on vous trompe! Il n'y a plus personne à Paris. On émigre! » C'était Mme de Staël qui avait contribué à le mettre en cet état. Très exigeante en amour.

— Il n'y a personne de la famille autour de nous? demande le duc d'Aumale. Non!

Et il continue!

— Il y a près de Chantilly un château où Benjamin Constant s'était caché pendant la Terreur, et là, tandis qu'à Paris on coupait le cou à leurs amis, lui et Mme de Staël faisaient la noce!... Je l'ai connu, Benjamin Constant, avec ses cheveux blonds frisés... Il venait aux Tuileries, il était très *pratique*, très *ficelle*. Cela se terminait par des demandes d'argent, ses audiences!

Claretie ajoute : « Je tâche de rendre le style familièrement militaire du duc. » Il a entendu A. Dumas fils expliquer ainsi son vote contre Loti :

Je ne voterai jamais pour un homme qui se met du blanc et du rouge. Du moins, si Bornier est rouge, c'est de son eczéma.

Et on lit, sur ce dernier: « Il potine sur Loti. Ce *Tyrtée* est une portière. » Un autre concurrent inspire à Claretie ces lignes :

Visite de Stéphen Liégeard: autre candidat, noirci, pommadé, ciré, ultra-poli.

— « Mon cher Maître » ; il en a plein la bouche.
Parmi ses titres, il me donne celui-ci :
— Je suis un de vos abonnés du Mardi : fauteuil 129.

Voici un jugement de Leconte de Lisle sur Baudelaire, suivi d'une bien juste remarque de Claretie :

— Il a fait de beaux vers, mais ce n'était pas un poète. Il écrivait d'abord ses poèmes en prose. C'était un bon garçon, frappé de la manie de passer pour un original, et qui eût été bien furieux de voir parmi ses admirateurs de jeunes niais ou des sadiques comme Verlaine.
A l'Académie, Baudelaire n'est même pas pris pour un poète. Ils sont bien difficiles !

Ce contraste noté n'est pas mal (novembre 1892) :

L'Institut demande une pension pour Mme Renan. L'auteur de la *Vie de Jésus* ne laisse pas six mille francs de rente, et ses livres ne produisent guère que trois mille francs par an.
— Mon père a fait jusqu'à cinquante mille francs de reproduction en une année, dit orgueilleusement Dumas fils.

Le 15 février 1894, Claretie écrit après la séance où Brunetière lut son « remerciement » :

Brunetière a *éreinté* le journalisme d'une façon telle que j'ai envie de refaire du journalisme. Il avait l'air d'un *pion*, Brunetière, peu rasé, dans son habit vert. D'Haussonville lui a répondu un peu bien longuement.
— C'est trop long deux discours, me dit le duc d'Aumale, placé à côté de moi.
Un moment, il avait fermé les yeux. Mais Mme Aubernon, elle, s'était endormie. On a un peu oublié John Lemoinne et ses merveilleux articles sur le siège de Paris, que, trop dédaigneux de la gloire, il a eu le malheur de ne pas réunir.
J'ai aperçu le visage de ce sous-Brunetière qui s'appelle Larroumet.
Brunetière *genuit* Larroumet. Larroumet *genuit* Lintilhac... Cela n'en finirait pas !

Ni Larroumet, ni Lintilhac n'appartinrent à la Compagnie — devancés par l'appel de la Grande Immortelle. Mais, depuis, que de professeurs ont endossé ou portent l'habit vert ! Quand Sorel et M. Bourget furent élus (1er juin 1894),

Emile Deschanel faillit triompher, faute d'une voix. Gréard, l'universitaire, lui avait donné la sienne, disant à Halévy :

— Que voulez-vous? Il a été mon professeur!

Une note du 22 juillet 1894 :

On a fait du dictionnaire. Pour le mot *accroupir*, on avait proposé cet exemple baroque: « Les peuples du Levant s'accroupissent pour uriner. » On le remplace par celui-ci: « Les nègres s'accroupissent pour manger. »

« La réception d'Henry Houssaye a été brillante », écrit Claretie. Il observe ensuite :

Toujours le même public de femmes qui écoutent, sourient, regardent — bâillent parfois. J'en retrouve là qui ont semé des deuils autour d'elles et qui, en dépit des années, sont toujours jeunes et sourient toujours.

Ceci est du 10 janvier 1896. Ce jour-là, Jules Lemaître « a pris séance ». La veille mourait Verlaine :

Heredia et Halévy disent:
— C'est un grand poète. Il a fait de beaux vers.
— Oh! Nous verrons cela dans dix ans! répond Brunetiere.

Du 18 septembre 1896 :

Paul Bourget s'amuse à me dicter des quatrains. A quoi les académiciens passent leurs séances!

De Tristan Bernard:

L'Amazone passait sur le bord de la route,
Un centaure y pensait par trop évidemment,
L'amazone lui dit: « Eclaircissez mon doute,
Est-ce pour moi, monsieur, ou bien pour ma jument? »

De Théophile Gautier: (Et Bourget trouve que le quatrain ressemble à un bas-relief antique.)

Que vois-je courir dans le bal?
Un cheval qui vomit un homme?
Non, je me trompe et je le nomme:
Un homme qui chie un cheval!

Pour finir: en séance du 11 octobre 1912, cette conversation :

On a parlé de la guerre. Il semblait hier que les Serbes et les Bulgares ne tenaient pas beaucoup à attaquer malgré leurs grands gestes.

— Comment cela finira-t-il? demandai-je.

Et Hanotaux: « Par une conférence! »

Oui, mais par une conférence après des coups de canon. Les Turcs, qui ont fait la paix avec l'Italie, ont déclaré hier la guerre aux Bulgares et aux Serbes.

Que l'Europe ne s'en mêle pas! Mais l'imprévu est le maître du monde.

§

La **Revue des Deux Mondes** (1er janvier) commence par la période de 1865-1867 la publication d'extraits des carnets de Ludovic Halévy. L'auteur dramatique avait déjà obtenu de grands succès. Ils ne l'empêchent de compter encore au personnel du Corps Législatif. De son poste, il observe finement les hommes et il écoute les orateurs, d'une oreille attentive, rarement satisfaite.

Voici une note du 18 juin 1866. « La guerre est commencée, écrit le romancier des *Petites Cardinal*. Le canon n'a pas tonné encore; mais les Prussiens ont envahi la Saxe et le Hanovre. » Que voit, ce soir-là, Ludovic Halévy?

L'Empereur et l'Impératrice assistaient ce soir le plus tranquillement du monde, en bons bourgeois, à la représentation d'*Un monsieur qui suit les femmes*, au théâtre du Palais-Royal. L'Empereur riait à gorge déployée des extravagances de Perez. Moi, dans les coulisses, je causais avec la mère Montaland qui avait fait un petit trou dans le décor afin de voir quelle impression sa fille Céline faisait sur son souverain. Et, tout en causant avec cette respectable dame, j'admirais sans l'envier le calme de cet homme qui vient rire un peu au Palais-Royal pendant que quinze cent mille hommes, par sa faute, sinon par sa volonté, — car a-t-il une volonté? — se préparent à s'entre-tuer en Allemagne et en Italie. Et, pendant que je pensais à cela, la mère Montaland, radieuse, de me pousser le bras et de me dire: *« Il lorgne Céline. »* Je regarde, et, en effet, il lorgnait Céline.

La page suivante, qui concerne l'impératrice, surprendra quiconque suppose qu'une certaine retenue est un devoir de souveraine. On conviendra que les petits journaux qui

frondaient les Tuileries n'exagéraient guère quand ils nommaient la femme de César : Nini Bamboche.

Il faut la haute caution morale de Ludovic Halévy pour que l'on accepte l'exactitude de ce dialogue :

22 janvier [1867]. — J'ai rencontré About, About fraîchement débarqué de Compiègne.

— Eh bien! tu vas donc avoir une grande situation administrative?

— Mais nullement...

— Tous les journaux l'annoncent.

— Tous les journaux mentent. J'ai été très bien reçu à Compiègne, voilà tout.

— Tu connaissais déjà l'Empereur et l'Impératrice?

— L'Impératrice un peu, l'Empereur pas du tout. J'avais causé avec l'Impératrice à un bal déguisé des Affaires étrangères. Masquée et en domino, elle était venue à moi. « Pourquoi ne viens-tu jamais me voir? m'avait-elle dit. — Mon Dieu, j'irais très volontiers, mais c'est le diable que d'entrer chez toi, ton portier ne me laisse pas monter. — Je t'enverrai une invitation. »

« Quelques jours après, en effet, je reçus une invitation pour un petit bal déguisé des Tuileries. J'y allai, et là je causai pendant quelques minutes avec l'Impératrice, mais toujours sous le masque. A Compiègne, elle m'a fait bien accueillir et nous avons eu dès le premier jour une très longue et très sérieuse conversation.

« J'avoue qu'elle m'a étonné; il est évident que depuis quelque temps elle s'est beaucoup occupée de politique et qu'elle n'est plus du tout la femme futile d'autrefois. Je ne lui ai pas caché mon impression et je lui ai confessé brutalement qu'elle me faisait complètement l'effet d'une femme remarquable.

— Soit, mais l'Empereur?

— Oh! l'Empereur, lui, je ne l'avais jamais vu. Il est venu à moi et dame! il a commencé la conversation par une phrase un peu drôle. « Eh bien! vous écrivez toujours, monsieur About? m'a-t-il dit! — Hélas! oui, Sire, ai-je répondu, c'est mon état, d'écrire. — Ce qui m'étonne le plus, a continué l'Empereur, c'est que vous puissiez trouver encore des sujets, des idées... — On cherche, mais on ne trouve pas toujours, etc... »

Suit une conversation politique peu intéressante. Cet empereur qui parle comme un épicier! Cette impératrice qui, sous le masque, tutoie un homme, à la manière d'une fille!

Quelques jours auparavant, Halévy notait ces mots de Prévost-Paradol lui écrivant, de Berlin :

...Il n'y a pas à se cacher que c'est une fière nation, que les soldats ont l'air solide et sérieusement intelligent, que le nombre d'uniformes dans les rues est effrayant et que tout ici, monuments, statues, hommes et choses, respire l'ambition et la guerre. Il y a sur le principal boulevard un magnifique Frédéric II à cheval qui me fait penser à bien des choses, quand je passe à ses pieds. Voilà bien pour ces gens-là l'Eternel qui les a tirés de la terre d'Egypte et qui leur a donné une belle place parmi les nations de la terre.

Mémento. — *Prolétariat* (décembre): « Trois poèmes » de M. Victor Serge. — « L'écrivain devant le travail », par M. Lucien Gachon. — « Derniers vivants », poème de M. Ayguesparse. — « Midi à Quatorze heures », roman de M. Lucien Bourgeois. — (Numéro du Jour de l'An): « Gros temps d'ouest », par M. Ed. Peisson et des contes de Mme Neel Doff, MM. Ludovic Massé et T. O'Criomhtain.

La Revue Universelle (1er janvier) commence « La vierge et le bohémien », roman de D. H. Lawrence.

La Nouvelle Revue Critique (janvier): « Souvenirs sur Alain », par M. Silvestre de Sacy qui en a été l'élève scolaire.

L'Amitié Guérinienne (octobre-décembre): inédits: lettre d'Eugénie de Guérin à son père; deux lettres de Maurice de Guérin à Henri Guillermard; lettre de Mme de Maistre à Eugénie de Guérin.

Les Amitiés (décembre): M. R. Martineau: « Jehan Rictus ». — M. Pierre Messiaen traduit les « Chansons d'innocence » de W. Blake.

La Flamme (décembre): M. Jean Rameau loue Mme Berthe Pélissier qui lui dédie un sonnet en ces termes: « Pour le poète pathétique et profond: Jean Rameau, avec ma vive gratitude... »

La Nouvelle Revue (1er janvier): « Déodat de Séverac », par M. Paul Carrère.

Revue franco-belge (décembre): « La défense de la frontière de l'est », par le commandant X...

La Revue Mondiale (1er janvier): « U. S. A.-U. R. S. S. et Japon », par M. Konishiy. — La « Maison du Passeur », par M. le colonel Eychène.

L'Alsace française (24 décembre): M. F. Wendel: « Quelques histoires mulhousiennes ».

La Revue 10 (décembre): « Clair de lune géométrique », poème de M. Jean Razac qui a dû être élève de « math'-élém' » pour le moins.

Poésie (novembre) célèbre M. Jules Romains.

Pamphlet (22 décembre): « Appel au Français moyen », par M. A. Fabre-Luce.

La Revue de Paris (1er janvier): M. A. Javal: « Le crédit agricole ». — « A Jean de La Bruyère », par M. Julien Benda. — « Images de Russie », par MM. J. Mariotti et E. Gyn.

La Revue de France (1er janvier) commence un nouveau roman de M. Marcel Prévost: « Le pavillon vert ». — Papiers inédits de feu Alexandre Iswolsky. — Lettres inédites de Pierre Loti.

Le Cahier Bleu (22 décembre): « Le trafic sanglant », par M. Fenner Brackway. — « Patriotisme? Nationalisme? », par MM. G. Dupeyron et R. de Jouvenel.

La Nouvelle Revue Française (1er janvier): « Souvenirs d'un fantôme », par M. L. P. Fargue. — « Chez Degas », par M. Paul Valéry. — « Le jardin aride », signé: P. C. — « Sur Lawrence », par M. Jean Wahl. — « Eleuthère », par M. Julien Benda, bien remarquable essai.

La Rose † Croix (juillet-décembre): « L'alchimie mystique », article anonyme. — « La vie, la mort et les incarnations », par M. F. Jollivet-Castelot qui sonne le réveil des peuples, constate la barbarie de notre époque et traite des « Forces du Destin ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Concerts de l'Ecole Normale: Premières auditions: Œuvres de MM. Guy Ropartz, Templeton Strong, Darius Milhaud. — Concerts Pasdeloup: M. D.-E. Inghelbrecht; Concerts Lamoureux: M. Michel-Maurice Lévy. — MM. Philippe Gaubert et Tomasi. — Reprise du *Jardin sur l'Oronte* à l'Opéra. — Le cinquantenaire de *Manon*.

L'œuvre nouvelle de **M. Guy Ropartz** a pour titre *Sérénade Champêtre*. Elle est délicieuse, pleine de charme et d'enjouement, de jeunesse et de fraîcheur. Elle s'épanouit dans la clarté; elle est orchestrée de main de maître, mais avec cette simplicité, cette logique persuasive qui ne laisse deviner en aucune place le labeur et l'effort. Sans cesse l'inspiration se renouvelle et la musique coule, depuis le coup de cymbale de l'attaque jusqu'au dernier accord du finale. Cette sérénade prendra place auprès de *Prélude, marine et chanson* et du *Concert pour orchestre*. Elle est de la même veine; elle forme avec eux un brelan de chefs-d'œuvre.

Il est impossible d'analyser après une simple audition une

œuvre comme celle-ci, librement jaillissante, et dont le plan que l'on devine cependant rigoureux se dissimule sous l'apparence de la fantaisie. Je me borne donc à rapporter mes impressions : la séduction d'un chant de flûte au début, auquel répond la clarinette; puis la belle phrase large et pleine de l'orchestre, suivie d'un écho de hautbois. Le mouvement s'accélère; sur un rythme à trois temps, ponctué de pizzicati enjoués, des appels des cors précèdent un *cantabile* suivi lui-même d'un retour des pizzicati, puis d'un chant de hautbois auquel répond la flûte. Après des appels de trompette, le mouvement s'élargit pour aboutir à une accalmie où s'élève la flûte, dans le grave; le finale rappelle le début.

Comme dans un concerto grosso, chaque instrument, ou chaque groupe d'instruments, parle à son tour, entre les *tutti* — et chacun d'une manière fort expressive; les ensembles ne sont pas moins significatifs. Les courts épisodes s'enchaînent, se déduisent l'un de l'autre. De même l'instrumentation : les timbres s'appellent ou s'opposent de la manière la plus heureuse. Chaque détail porte la marque d'un maître.

Il faut remercier M. Alfred Cortot de nous avoir révélé une telle œuvre. En cédant la baguette à M. Guy Ropartz, il a prononcé quelques paroles évoquant les œuvres du maître et rappelant les éminents services rendus par celui-ci à Nancy et à Strasbourg. Le public s'est, de tout cœur, associé à cet hommage.

Ce concert a permis d'entendre un beau Choral de **M. Templeton Strong,** musicien américain qui, aujourd'hui âgé de quatre-vingts ans, poursuit à Genève, dans le recueillement et la solitude, une œuvre dont il est regrettable (si l'on en juge par ce Choral) que nous ne la connaissions point davantage. M. Marcel Grandjany, harpiste virtuose dont l'érudition et l'habileté vont de pair, a révélé dans sa forme originale un concerto de Haendel dont on ne connaissait que des transcriptions traîtresses; M. Paul Makanowiszki, jeune violoniste, a joué avec brio le *Concerto* en ré majeur que Mozart écrivit à dix-neuf ans; et puis M. Martenot exécuta sur l'instrument des Ondes, dont il est l'inventeur, une *Suite,* spécialement

écrite par **M. Darius Milhaud** et qui fait valoir les étonnantes ressources de l'appareil : variété des timbres (qui semblent à volonté ceux des cordes, des bois, du saxophone, de la petite flûte), étendue considérable du registre, effets de finesse et de puissance, justesse parfaite... Que de progrès accomplis en si peu d'années! Il faudrait que l'exemple de M. Darius Milhaud fût suivi et que se créât une « littéture » pour l'instrument nouveau.

§

Si *Peau d'Ane* m'était conté... Mais il y a la manière, et **M. D.-E. Inghelbrecht**, incontestablement, nous donne un plaisir extrême, car il conte avec esprit. Même, son esprit est le meilleur, parce qu'il est dépourvu de toute pédanterie, de tout apprêt, et qu'il jaillit toujours spontanément. Nous savions cela; les *Dernières Nurseries* ajoutent une demi-douzaine de preuves nouvelles aux premières *Nurseries,* si finement humoristiques, à ce *Malbrough* qui est porté en terre par quatre-z-officiers revenus, semble-t-il, des funérailles de Siegfried, à ce *Pont du Nord,* qui est un chef-d'œuvre où l'émotion et l'humour font alliance pour charmer l'auditeur, et que nous avons réentendus avec tant de plaisir. Voici donc que le *P'tit Christophe* et son coup de fouet, que *Quand j'étais petite fille* (où le saxophone rêve si joliment) que *A ma main droite j'ai un rosier,* que *Dansez Bamboula* (sur un air si comique de basson), que *Jean de la Lune* (où une sérénade évoque la sonnerie de l'extinction des feux), et que le *P'tit marchand d'allumettes* (si tendrement mélancolique) vont rejoindre dans le succès *Ams-Tram-Gram, Une poule sur un mur, Arlequin marie sa fille, Le Petit Homme gris, Le Pont d'Avignon...* L'instrumentation de ces pièces est pleine de trouvailles étincelantes, et il y a en elles plus de vraie musique que dans tant et tant d'œuvres prétentieuses. Le public des Concerts Pasdeloup leur a fait, naturellement, le meilleur accueil.

Autre nouveauté, chez Lamoureux, dont les intentions sont à rapprocher de celles de M. D.-E. Inghelbrecht : *les Trois Pantins de bois* de **M. Michel-Maurice Lévy** sont aussi des personnages de « nursery ». Ces bons joujoux, triste héri-

tage d'une orpheline jadis heureuse et aujourd'hui mourante de froid et de faim, ces trois pantins se jettent dans le feu qui va s'éteindre pour réchauffer l'enfant. M. Michel-Maurice Lévy, qui est l'auteur du *Cloître*, est aussi Bétove, l'auteur d'inénarrables parodies musicales. Son « cas » est singulier, et semble l'illustration vivante d'une antithèse romantique. Il cache sous la bouffonnerie quotidienne qui a fait sa renommée (et qui assure son existence) les sentiments les plus généreux, les aspirations les plus élevées. Il parodie chaque soir les dieux auxquels il garde une dévotion fervente. Et quand il écrit sérieusement, il proclame cet amour et chante son idéal avec une conviction et une sincérité qui imposent le respect. Il paraît que la musique des *Trois Pantins de Bois* devait accompagner un film : cela explique la disparate que l'on constate au concert.

Parmi les autres événements de la dernière quinzaine, j'enregistre le grand succès remporté par le *Concerto en fa* de M. Philippe Gaubert, donné chez Pasdeloup sous la direction de M. Inghelbrecht, chez Poulet, sous la direction de M. Tomasi (dont le *Vocero* poursuit, lui aussi, une fort belle carrière). On a toujours plaisir à constater que l'on a été bon prophète : chaque audition nouvelle me fait aimer davantage ce *Concert en fa*, si coloré, si varié, et, pour tout dire, si alertement français.

§

J'ai eu grand plaisir aussi à réentendre **Un Jardin sur l'Oronte** que l'Opéra vient de reprendre. L'épreuve est concluante : l'œuvre de M. Alfred Bachelet est digne de Barrès et le livret de M. Franc-Nohain, malgré les coupures faites, garde tout le parfum de cette belle histoire d'amour, toute la poésie de cet Orient médiéval où nous suivons sire Guillaume et le prince d'Antioche près de la charmante et tendre Isabelle et de la fière sultane Oriante... Mme Suzanne Balguerie, Mlle Marisa Ferrer, MM. de Trévi et Singher étaient Oriante, Isabelle, Guillaume et l'émir comme à la création. M. Brownlee avait remplacé M. Endrèze : l'interprétation reste magnifique. Mme Balguerie, Mlle Ferrer et M. de Trévi méritent les plus vifs éloges, et on ne saurait

sans injustice ne les point louer tous trois paraillement pour l'intelligence, l'ardeur et la vaillance vocale qu'ils montrent tout au long du drame. La procession et le ballet — avec les si curieuses évocations du moyen âge — sont de bien jolies pages symphoniques. La richesse des détails ne nuit nullement à la clarté du drame, à la progression de l'intérêt. J'ai retrouvé un plaisir plus vif encore qu'aux premières auditions. M. Bachelet, au pupitre, a été longuement acclamé. L'ouvrage est du petit nombre de ceux qui doivent rester.

§

Feuilletant une collection de *La Silhouette,* je trouve, à la date du lundi 28 janvier 1884, sous la signature de Maurice Lagarde, ce compte rendu de la première représentation de **Manon** :

Un deuxième acte charmant, un quatrième acte fort solennel comme musique, un livret qui renversera toutes les idées que les lecteurs du livre de l'abbé Prévost ont pu se faire de *Manon Lescaut,* telle est l'impression que nous avons remportée de l'audition de la nouvelle œuvre de M. J. Massenet. La musique de *Manon* est bien plutôt une musique d'opéra qu'une musique d'opéra-comique, trop de science et pas assez de flonflons pour notre goût à nous. Ce qui n'empêche pas que les dilettantes ou soi-disant tels buvaient du lait à bouche que veux-tu. Les bravos, les brava, les applaudissements pleuvaient, et il faut avouer, malgré le peu de comique de cet opéra, que certains morceaux de l'orchestration en valaient certes la peine.

Mais nous y pensons, si M. Carvalho prend goût à monter des opéras-comiques dans le genre de *Manon,* les Parisiens vont se voir à la tête de trois théâtres d'opéra subventionnés. C'est là assurément un mal auquel il sera bon de remédier dans l'intérêt des compositeurs qui n'ont pas les moyens de s'offrir le luxe d'enfanter des opéras-comiques en cinq actes et six tableaux, et le mieux serait de mettre M. Carvalho à la tête de l'Opéra, où il serait certes mieux que M. Vaucorbeil, qui n'y est guère à sa place!

Pour revenir à *Manon,* et à part le reproche que nous lui faisons de trop se rapprocher du genre opéra, ce n'en est pas moins une fort belle conception musicale, faisant honneur à son auteur, et qui s'affirme, paraît-il, comme un immense succès.

L'interprétation est excellente et l'orchestre mérite tous les

éloges pour la façon dont il exécute cette musique aussi scientifique que méthodique, dont quelques chapitres sont marqués au coin du grand art.

N'est-ce pas que la lecture des vieux journaux est divertissante?...

RENÉ DUMESNIL.

PUBLICATIONS D'ART

François Fosca: *Daumier*, Librairie Plon. — *L'Art des origines à nos jours*, tome II, 1.000 reproductions, Librairie Larousse. — Pierre du Colombier : *Les Arts* (*Tableau du XXe siècle*), Denoële et Steele. — Fernande Olivier: *Picasso et ses amis*, préface de Paul Léautaud, Librairie Stock.

Il était audacieux de consacrer une monographie originale à **Daumier** après les témoignages de Baudelaire, de Delacroix, de Goncourt, après les livres de MM. Arsène Alexandre, André Fontainas, Louis Nazzi, Raymond Escholier. La contribution de M. François Fosca à la psychologie de Daumier, à la connaissance de son œuvre, n'est pas plus négligeable que ses travaux sur Tintoret. François Fosca a des vues originales. Il ne cherche pas à plaire. Il se soucie même peu d'irriter, sûr d'une absolution que lui vaut la probité de ses mobiles. Il vient, en tous cas, de prouver que l'écrivain, comme le photographe ou le peintre, pouvait refaire un portrait. Il suffit de trouver l'angle favorable. François Fosca a pensé qu'on pouvait désormais dépouiller Daumier de sa blouse d'insurgé sans nuire à sa gloire, insister sur le manque de gaieté de ses pamphlets lithographiques dont l'audace révolutionnaire ou la drôlerie nous est de moins en moins intelligible. Mais il a célébré la grandeur hallucinante d'un dessinateur qui n'a plus besoin, après 80 ans, du piment de l'actualité, de sa férocité vengeresse pour rester à jamais un maître parmi les maîtres. Et, comme il faut encore défendre Daumier contre ceux qui se refusent à voir en lui un peintre — le fait est assez piquant — François Fosca renvoie avec le sourire M. Dimier, le plus récent détracteur de Daumier, coloriste, aux ancêtres du maître, à Michel-Ange, à Jordaens, à Caravage, à Ribera, et surtout à Rubens, dont « Daumier est bien plus le descendant direct que ne l'était Delacroix ». On ne pouvait mieux dire, mais c'est encore trop.

Après la lecture du deuxième tome de **l'Art (des origines à nos jours)**, il faut reconnaître que, riche de ses mille illustrations, il n'a pas l'homogénéité du premier volume. Serait-il donc plus difficile d'écrire sur les artistes du XVIIIe, du XIXe siècle, sur nos contemporains, que de classer et reclasser les peintres plus anciens installés dans la gloire et bénéficiaires du fétichisme que favorise l'atmosphère des musées? Ne suffirait-il pas d'un peu de flair et d'indépendance pour être vrai? Le chapitre le plus faible de ce deuxième volume est celui consacré à la peinture française au XIXe et au XXe siècle. Son auteur est M. Robert Rey, docteur ès lettres, ancien conservateur-adjoint (avec Mme Pomaret-Lapauze) du Musée du Luxembourg, conservateur du Palais de Fontainebleau et, comme il se doit, professeur à l'Ecole du Louvre. Ancien journaliste aussi, ce qui fait supposer qu'il connut en sa jeunesse, et n'a pas tout à fait oublié, les quelques hommes de talent dont la place n'est plus discutable. Cinquante mois de « grande pénitence » ont aidé à la révision des valeurs picturales pour isoler avec moins de légèreté que naguère les noms susceptibles d'être proposés à la postérité. Et nul n'ignore que, Signac mis à part, — Signac qui appartient à l'histoire depuis 30 ans — trois hommes que nous citons dans l'ordre alphabétique : Bonnard, Marquet, Matisse méritent un peu plus qu'une mention de dictionnaire. Pour M. Rey, Bonnard « participa un peu de l'art de Gauguin à travers Sérusier », ses paysages « sont faits de tons très délicats », ils suggèrent « une impression de parfum ». C'est tout. Matisse n'est qu'un nom entre Piot et Rouault, puis entre Friesz et Dufy, un peu moins que M. Hanicotte, « d'un style si spirituel et si vivant », ou que M. Henry de Waroquier, « à l'âpre talent ». M. Robert Rey n'a-t-il jamais entendu citer Roger de la Fresnaye? Ni aucun des peintres, âgés de moins de cinquante ans, qui furent remarqués après Dunoyer de Segonzac? Je sais qu'il avoue que : « Bien des peintres riches de talent et d'originalité pourraient être encore nommés. » Mais M. Rey ajoute : « Leurs tendances actuelles les éloignent de jour en jour davantage de ce que fut la production moyenne dans la fin du XIXe siècle. » Ce chapitre ne porte-t-il pas un titre qui est

un programme : *L'art français au XIXe et au XXe siècle*? Pourquoi négliger des peintres « riches de talent et d'originalité », sous prétexte qu'ils ne sont rien en fonction du XIXe siècle, et montrer une inconcevable complaisance pour d'autres qui ne représentent qu'eux-mêmes, c'est-à-dire à peu près rien? Fontainebleau, où règne M. Rey, n'est pas Sainte-Hélène. Je suppose que ce conservateur n'est pas astreint aux règles d'un protocole qui l'empêche de se déplacer pour se renseigner sur la jeunesse française ni, s'il l'ignore, de questionner MM. Paul Jamot ou Focillon sur la peinture lyonnaise au XIXe siècle. M. Robert Rey ne consacre, en effet, pas une seule ligne à Seignemartin, à Vernay, à Carrand, à Ravier. Nul ne les méconnaît aujourd'hui. Ils ne sont pas de grands peintres lyonnais, mais de grands peintres français qu'appréciaient Corot et Renoir.

Le sujet était vaste, mais un chapitre d'histoire de l'art peut être un raccourci harmonieux avec un minimum d'oublis. Il n'eût pas été déplacé que M. Rey situât selon son mérite la curieuse figure de Jongkind. Il lui sera facile de répondre que Jongkind, Hollandais, devait trouver sa place dans un autre chapitre, et cependant le pauvre Johan-Barthold « doit, écrit Paul Signac, être classé comme il le souhaitait, parmi les peintres de l'école française : son apport est le fort maillon qui doit raccorder à la chaîne de nos coloristes de Fontainebleau et de Ville-d'Avray celle de nos Impressionnistes dont il est le génial précurseur (1) ». M. G. Knuttel se contente d'écrire :

J.-B. Jongkind (1819-1891) développa ses dons en France; il n'a cependant jamais renié l'école de ses débuts et le souvenir de son maître Schelfout se retrouve dans ses paysages d'hiver.

Cela suffit, paraît-il, à M. Rey et à M. Knuttel, historien de l'art hollandais. Aussi faut-il faire remarquer à M. Léon Deshairs, chef responsable, qu'il n'eût pas été mauvais de faire accorder ses musiciens. Mais il était sans doute occupé à faire sa partie. Elle n'est pas la meilleure, non plus.

M. Deshairs ne laisse pas ignorer l'essentiel de l'architecture et de l'art décoratif au XIXe siècle, mais, pour la période

(1) Paul Signac : Jongkind (Cahiers d'aujourd'hui, Crès et Cie).

de 1900-1930, longuement étudiée, l'énumération tient une place exagérée. Comme en d'autres chapitres du même ouvrage, trop de noms de médiocres ou de camarades sans caractère sont accumulés sans hiérarchie. Quels sont les maîtres? Quels sont les vulgarisateurs? Quels sont les malins et quelles sont les dupes? M. Deshairs ne cache pas une timide désapprobation pour quelques récentes initiatives. « L'autorité intransigeante » de M. Le Corbusier a tout de même porté plus de fruits que l'exemple de l'architecte de la gare de Rouen, « le fervent et savant urbaniste Dervaux ». Et M. Siclis, architecte, méritait d'être nommé, René Herbst de n'être pas oublié parmi les décorateurs, même si la simplicité de leur art « va parfois jusqu'à prendre un caractère agressif ».

M. Pierre du Colombier, dans son livre **Les Arts (Tableau du XXe siècle)**, fait preuve pour toutes les questions traitées : peinture ou photographie, d'une autre perspicacité. Il ne suffit pas de connaître parfaitement la peinture ancienne, et c'est le cas de M. Pierre du Colombier, ni d'aimer la peinture moderne pour écrire avec intelligence sur les artistes contemporains. Je connais des hommes charmants qui collectionnent avec amour et qui ne peuvent justifier leurs préférences pour d'autres peintres que ceux qui représentent un cas. Je connais aussi des spécialistes de peinture ancienne incapables de fixer leur choix sur une œuvre d'aujourd'hui si, au lieu de déceler l'esprit d'un chef-d'œuvre ancien, elle n'en montre pas grossièrement des réminiscences.

Aussi le nombre des critiques dignes de ce nom est-il inférieur au nombre des peintres personnels. Je ne parle pas du charmant garçon qui écrit surtout sur les peintres femmes, ni des fonctionnaires de quelques petits et grands journaux dont la rubrique des arts relève de la publicité... de la « publicité rédactionnelle ». Je ne parle pas davantage des humoristes dont la liste des gagnants et des placés (les plus sordides ratés) et la justification de leurs préférences apportent un peu de joie dans l'atmosphère assez morne d'un vernissage de Salon. Pierre du Colombier n'appartient à aucune de ces catégories.

Il a, dans son *Tableau du XXe siècle*, apporté de l'ordre. Il a

écarté le bluff et l'ignorance, négligé les sots ou remis à leur place, la dernière, ceux que la mode avait apportés, ceux qu'une autre mode devait rejeter. En restant juste à l'altitude où les détails demeurent à leur échelle, il a su presque toujours conserver à son « tableau » grandeur et harmonie.

Ordre, conscience, méthode scientifique sont les qualités d'un tel ouvrage qui sera longtemps consulté et je pense aux chapitres consacrés au cinéma, à la définitive mise au point de la photographie aussi bien qu'aux arts plastiques. M. Pierre du Colombier a su isoler du « chœur des petites voix » quelques morceaux de bravoure à la gloire des maîtres (sommes-nous bien sûrs de vivre parmi des maîtres ?), à la honte de tel ténor si essoufflé déjà qu'il ne fait plus illusion que sur quelques scènes provinciales. Les pages exactes, nourries de faits et de vues profondes sur « le problème Rousseau », sur Matisse, sur Picasso, sur Vlaminck donnent une idée de la méthode scrupuleuse de l'auteur, de la qualité de ses opinions exemptes de toute déviation professionnelle. J'ai pourtant regretté une erreur grave : « La neurasthénie a causé le suicide de Laprade, lorsque la crise est apparue. » Laprade ne s'est pas suicidé. La crise ne pouvait l'atteindre. Quelques jours avant sa mort, par congestion, ne disait-il pas insouciant : « J'ai vécu sans ambition en acceptant une demi-médiocrité qui me permet aujourd'hui de m'adapter mieux que d'autres aux jours de pénitence. Il n'y aura pas grand chose de changé... » J'aurais aimé enfin que M. Pierre du Colombier situât l'architecte viennois Adolphe Loos et Francis Jourdain à leur vrai rang : le premier, initiateur de l'architecture de Le Corbusier et de ses émules, le deuxième, précurseur, dès 1912, des décorateurs qui se sont illustrés depuis dans un rôle rémunérateur mais parfois peu reluisant de vulgarisateurs.

« Nous ne savons pas très bien qui est Picasso... » écrit M. Pierre du Colombier. La réponse lui est fournie par Mme Fernande Olivier avec légèreté et sans souci de critique dans **Picasso et ses amis.** L'auteur avait mieux à nous offrir. D'abord, la préface aux vertus apéritives de Paul Léautaud, affirmation de « son grand goût pour les Mémoires, les Souvenirs et les Correspondances », puis soixante courts cha-

pitres sur les peintres et sur les littérateurs qui fréquentèrent Picasso de 1903 à 1914. N'allez pas croire que des propos définitifs sur la peinture aient été remplacés par des révélations d'alcôves et des scènes rétrospectives de ménage. Fernande Olivier, qui fut la « compagne » de Picasso, partagea sa misère, supporta ses manies, ses amis n'arrive pas à être amère. Un chapitre émouvant, *Sur moi-même,* liquide la question sentimentale et les éléments de tristesse. De loin en loin, l'auteur interroge: sa vie actuelle le rend-elle plus heureux ? Est-il encore lui-même avec ses nouveaux amis, rue La Boëtie, à Dinard, devant son compte en banque ? N'était-il pas plus serein en Aragon ou à Gozols en 1908 ?

Une seule « pointe » assez dure contre Picasso : le facsimilé d'une lettre de 1911, envoyée à Mme Fernande Olivier. Elles étaient d'ailleurs charmantes, ces pages écrites chez Michel Justafré au *Grand café* de Céret : « ...Je te embrasse et t'aime toujours. Pablo ». Ce n'est pas suffisant pour que Paul Léautaud écrive : « Evidemment il y a dans ces souvenirs des « pointes », des malices, de petits traits intimes... » Des malices ! Quelle étrange tournure d'esprit ! Allons-nous être menacés par les exhortations d'un Léautaud évangélique: « Ne faites pas à autrui... » « ...Aimez-vous les uns les autres... » « La méchanceté... quelle horreur ! » sur le ton que prenait Mirbeau en 1912 pour dire : « L'amour... cette saleté ! » Ce serait bien dommage. En attendant une telle calamité, amusons-nous à la lecture de ce livre plein de tact. Il n'a qu'un défaut, sa concision. On voudrait tel chapitre plus développé, tel portrait moins schématique. On craint qu'ils ne soient intelligibles que pour les seuls figurants et témoins directs de cette époque. Mais sans doute, tel qu'il est, ce livre contient ce qu'il faut pour « passer les années ». Les développements qu'on exige ne seraient peut-être que l'apport de nos propres souvenirs : « J'étais là, telle chose m'advint. »

Contentons-nous de croquis réussis: Vollard, Rousseau, Salmon, Matisse, Braque, Manolo, Basler érudit méconnu et dont le principal travers est d'avoir toujours vendu ses tableaux dix francs ou dix mille francs moins chers qu'il ne les avait payés. Acceptons les portraits minutieux de Max Jacob, d'Apollinaire, de Marie Laurencin, l'analyse microscopique de

Picasso. Qu'importe, après ce livre, les commentaires des critiques, les propos bénisseurs ou courroucés inspirés par Pablo ! Rien ne vaut la parfaite connaissance d'un homme pour comprendre l'œuvre, les desseins de l'artiste, et son meilleur historien sera probablement toujours la femme qui aura le plus longtemps couché avec lui.

Ce n'est pas diminuer le mérite de Mme Fernande Olivier que de signaler le pittoresque des hommes qu'elle évoque. Ils constituaient une série de cas et de prétextes à anecdotes extrêmement brillants. Quels sont, à ce point de vue, en 1933, les successeurs de Picasso, de Matisse, de Vlaminck ou même du très bourgeois Apollinaire? La jeunesse manque de jeunesse, la vie pour la bourse a remplacé « la vie pour la vie », comme le cocktail a succédé au gros rouge et, dans la fantaisie comme dans l'art, l'impuissance des jeunes hommes d'aujourd'hui ne semble pas être un accident, mais une mode.

GEORGE BESSON.

MUSÉES ET COLLECTIONS

L'exposition Hubert Robert au Musée de l'Orangerie. — L'exposition de la Musique française du Moyen Age à la Révolution.

La direction des musées nationaux a eu l'heureuse idée de célébrer par une exposition d'ensemble, dans les salles de l'**Orangerie** (1), le deux centième anniversaire de la naissance d'un artiste célèbre, mais en réalité assez mal connu et qui méritait d'être montré en pleine lumière : Hubert Robert. Dans la belle préface qu'il a écrite pour le catalogue — excellemment rédigé par M. Ch. Sterling — M. Hautecœur a magistralement retracé la carrière et le caractère de l'œuvre de cet artiste fécond, charmant, spirituel, dont la physionomie ouverte revit dans le portrait, dû à Mme Vigée-Lebrun, placé au seuil de l'exposition : peintre de ruines, paysagiste, chroniqueur des événements parisiens, dessinateur de jardins, premier « garde des tableaux, statues, vases de Sa Majesté », épicurien sans mollesse au temps de la prospérité, stoïcien sans affectation durant les traverses de la fortune, bon époux, bon père, ami sensible,

(1) Du 16 décembre dernier au 9 février.

Hubert Robert composa sa vie, qui fut longue, comme ses tableaux, qui furent nombreux: l'ordre y fait bon ménage avec la fantaisie. »

Grâce à un choix judicieux de tableaux et de dessins prêtés par nos musées de Paris ou de province et des collectionneurs français et étrangers, l'exposition le fait revivre sous ces divers aspects. Voici, rapportés de son séjour de onze années à l'Académie de France à Rome, plusieurs de ces paysages composés où, à l'exemple de Pannini et de Piranese, et suivant le goût du jour stimulé par les découvertes archéologiques, des ruines factices se mêlent à la vraie nature; puis de nombreuses et charmantes études à la plume, lavées d'aquarelle, ou à la sanguine, faites dans les villas de Tivoli et de Frascati. Voici les grands panneaux décoratifs où, jusqu'à la fin de sa vie, il utilisera avec tant de verve et d'habileté l'abondant répertoire de formes rapporté de Rome, visions monumentales d'une nature apprêtée, mais sans sécheresse, où toujours la vie actuelle se mêle aux débris du passé. Cet idéal pittoresque qu'expriment ces compositions, il va le réaliser dans la nature même: d'abord à Versailles, où le duc d'Angivillier le charge d'aménager le bosquet des *Bains d'Apollon*, — ce qui lui vaut d'être nommé décorateur des jardins du Roi, — puis à Méreville et à Betz dont il dessine les jardins. Entre temps, il vague dans Paris et aux environs, peint les portes Saint-Denis et Saint-Martin, le quai de Gesvres, le jardin des Tuileries et le jardin de l'Infante, la démolition des maisons du pont Notre-Dame et du pont au Change, l'abatage des arbres dans le parc de Versailles, le décintrement du pont de Neuilly, note les événements sensationnels, comme l'incendie de l'Hôtel-Dieu en 1772 et celui de l'Opéra en 1781, puis les spectacles offerts par la Révolution: la démolition de la Bastille, la fête de la Fédération, la messe de la famille royale aux Tuileries le 9 août 1792, la violation des sépultures royales à Saint-Denis, le cénotaphe de J.-J. Rousseau élevé aux Tuileries. Il n'en est pas moins, à cause de ses amitiés aristocratiques, emprisonné comme suspect, à Sainte-Pélagie, puis à Saint-Lazare. Sa sérénité n'en est pas affectée, et il se distrait en retraçant la vie des prisonniers : la distribution des vivres, le jeu de ballon à la récréa-

tion, peint des assiettes (il y en a plusieurs à l'Orangerie) qu'un geôlier vendait à son profit. Le 9 Thermidor le délivra. Sous le Directoire et le Consulat, l'ancien garde des tableaux du Roi est nommé membre du Conseil d'administration du Muséum central des Arts. C'est alors qu'il peint le tableau où il montre la grande galerie du Louvre éclairée comme il le conçoit, toile suivie d'une seconde où, par habitude, il représente cette même galerie tombée plus tard en ruines.

Entre tant de productions, trop sommairement rappelées, nous voulons, en terminant, tirer hors de pair quelques petites toiles d'une qualité tout à fait rare : *Houdon sculptant son Saint Bruno dans l'église Sainte-Marie-des-Anges*, lui-même peignant dans son atelier, et les délicieux tableautins où il a montré Mme Geoffrin dans son intérieur. La qualité de ces peintures, où la lumière se joue dans des tonalités grises de la plus fine délicatesse qui font penser à Chardin, fait de ces menus tableaux d'exquis chefs-d'œuvre que bien des amateurs préféreront aux grandes toiles qui ont fait la réputation de l'artiste.

§

Les expositions organisées par la **Bibliothèque Nationale** comptent, on le sait, parmi les régals les plus exquis offerts aux amateurs d'histoire et d'art. Celle qui est ouverte en ce moment (2) dans la galerie Mazarine et qui a pour thème « La Musique française du Moyen Age à la Révolution » ne le cède en rien comme éclat et comme intérêt à ses devancières : près de 700 pièces, provenant de la Bibliothèque Nationale elle-même, de nos autres bibliothèques parisiennes, des Archives Nationales, des Archives de l'Opéra, des Musées nationaux, de Carnavalet, de bibliothèques et de musées de province et de l'étranger — tableaux, sculptures, gravures, objets d'art, instruments anciens, autographes, partitions, souvenirs divers dans le décor somptueux de tapisseries entre lesquelles se détachent quatre admirables pièces, prêtées par le baron Henri de Rothschild, où le peintre Ch.-A. Coypel a retracé des scènes de l'*Armide* de Lully — y

(2) Jusqu'aux premiers jours de février.

évoquent toute l'histoire de la musique en France au cours de treize siècles, avec une science, un goût et une clarté dans la présentation que suffisent à certifier les noms de l'organisateur, M. Emile Dacier, et des spécialistes qui ont présidé au choix de ces innombrables documents et qui les ont décrits et commentés dans un catalogue qui est, comme toujours, un modèle d'érudition : pour le Moyen Age, M. l'abbé Leroquais, MM. Amédée Gastoué et André Pirro; pour le XVIe siècle, M. Henry Expert; pour les XVIIe et XVIIIe siècles, M. Henry Prunières.

Tout au début, voici le *Psautier* apporté d'Autun à Paris par l'évêque saint Germain, manuscrit en onciales d'argent et d'or sur vélin pourpre, où le phrasé musical que doit observer le lecteur est accompagné de l'indication des réponses du chœur; puis un *Evangéliaire* du IXe siècle, également sur vélin pourpre, qui servait à Saint-Denis aux grandes fêtes et où, par une particularité liturgique remarquable, le rit papal était accompagné de la double lecture en latin et en grec des épîtres et des évangiles; le célèbre *Tropaire* de la cathédrale d'Autun (Xe siècle), avec notation en neumes où s'intercalent des acclamations en l'honneur du roi musicien Robert le Pieux; un *Tonaire* écrit à Dijon aux confins des X-XIe siècles, livre d'école qui marque une autre étape dans les méthodes de notation, qui vont se perfectionner jusqu'à la création par Guy d'Arezzo, au XIIe siècle, de la gamme actuelle (ms. n° 29 de l'exposition). Dans ce groupe d'ancêtres, que nous ne pouvons tous énumérer, il faut aussi tirer hors de pair la célèbre *Cantilène de sainte Eulalie* qui est, comme on sait, le plus ancien monument de la langue française après les *Serments de Strasbourg* (842) et qu'on offre à notre vénération dans le recueil de pièces du IXe siècle, appartenant à la Bibliothèque de Valenciennes, dont elle fait partie (n° 8 de l'exposition), puis un *Missel* du XIe siècle, qui servait à Saint-Denis au sacre des rois de France.

A côté de ces précieux documents de musicographie, on a placé des manuscrits enluminés dont les miniatures chatoyantes contribuent à évoquer ce que fut dans ces temps lointains la musique vocale et instrumentale : *Bible de Char-*

les le Chauve, dont un feuillet nous montre le roi David jouant de la harpe, entouré de ses compagnons d'armes jouant de divers instruments; *Psautier* de Saint-Germain-des-Prés, du XIe siècle, où le même sujet réapparaît avec figuration d'autres instruments : lyre, cornet, frestel, rote à archet (ailleurs, par exemple dans le ms. exposé sous le n° 66 où il est parlé, d'après la *Genèse,* de Jubal, « le père de ceux qui chantent avec la lyre et les instruments », voici, en outre, le luth, le psaltérion, la cornemuse, la chalemie, les naquaires; et il y a aussi le tambourin, les cymbales, le rebec, la flûte et l'orgue portatif); *Psautier de saint Louis; Heures à l'usage de Troyes,* où une délicieuse miniature montre deux anges apprenant au petit Jésus à jouer du psaltérion; *Bréviaire de René II de Lorraine; Heures de Louis de Laval,* etc. — Et voici les ouvrages profanes: chansons des trouvères et des troubadours; celles de Thibaut IV, comte de Champagne; le célèbre *Roman de Fauvel* et le non moins fameux *Roman de Renart;* les œuvres du trouvère Adam de la Halle et celles du poète et musicien Guillaume de Machaut, que le XIVe siècle a tant admiré (son portrait figure dans le ms. exposé sous le n° 70); la « chantefable » d'*Aucassin et Nicolette,* les romans de *La Dame à la licorne,* de *Floire et Blancheflor;* un splendide exemplaire de *Renaut de Montauban* provenant de la « librairie » du duc Philippe le Bon; un autre non moins beau du *Livre de la chasse* de Gaston Phébus; etc.

Nous arrivons à la Renaissance. « Il n'est pas d'époque — écrit M. Henry Expert — où la musique ait été plus cultivée, plus aimée et plus glorifiée : elle était, en vérité, l'honneur et la suprême fleur des arts. » Cette brillante floraison a son origine, dès la fin du XVe siècle, dans l'école de Cambrai, qui groupe autour de Nicolas de Fay nombre de disciples des provinces franco-flamandes; Ockeghem et Josquin des Prés, puis, plus tard, Guillaume Costeley, Clément Janequin, l'auteur de la célèbre *Bataille de Marignan* et du *Chant des oyseaux,* Orlando de Lassus, Jacques Mauduit, et les auteurs des chants huguenots Goudimel et Claude le Jeune, en sont les maîtres les plus illustres. L'exposition leur rend largement hommage ainsi qu'à leurs émules moins connus.

On remarquera particulièrement, à côté des gaies chansons ou des compositions épiques dans lesquelles le XVIe siècle exprime sa joie de vivre ou célèbre son histoire, des recueils de noëls, les psaumes et autres chants spirituels des protestants, le *Requiem* chanté aux obsèques de Ronsard.

Au commencement du XVIIe siècle règnent les « airs de cour » précieux et raffinés, les ballets de cour sur des thèmes mythologiques ou romanesques. Ils vont être détrônés par la « tragédie musicale » inventée par Lully. Celui-ci, venu d'Italie à l'âge de quatorze ans et entré en 1653 au service du roi (l'exposition, à côté de son contrat de mariage portant les signatures de Louis XIV, de la reine et de la reine-mère, de Colbert et du duc de Rochechouart, montre le brevet qui le nomme, en 1662, maître de la musique de la Chambre du Roi), donne en 1673 dans *Cadmus et Hermione*, avec le concours de Quinault, qui allait devenir son librettiste attitré, la formule de ce genre nouveau dont le succès fut foudroyant et où il va créer d'autres chefs-d'œuvre : *Isis, Armide, Acis et Galatée*, etc. Un recueil de dessins aquarellés de costumes de ballets et d'opéras (n° 339) évoque la magnificence de ces spectacles. On remarquera aussi (nos 313 à 318) les diverses pièces de Molière que Marc-Antoine Charpentier et Lully agrémentèrent de musique, puis l'ouvrage de Félibien, *Les Divertissements de Versailles* (n° 319), qui est une des grandes publications commandées par Louis XIV pour commémorer les plus belles fêtes de Versailles, telles que *Les Plaisirs de l'isle enchantée* de 1664. Lully mort, personne n'est en mesure de le remplacer; seul l'opéra-ballet d'*Issé* de Destouches connaît un succès durable en attendant l'avènement de Rameau. — Dans le domaine de la musique religieuse, si l'on ne nous montre pas le *Miserere* de Lully, dont Mme de Sévigné disait qu'il n'y avait pas d'autre musique dans les cieux, voici, du moins, des œuvres de Métru, de Marc-Antoine Charpentier, de Henry Du Mont, auteur de cinq messes en plain-chant bien connues, et de J.-B. Moreau, à qui l'on doit les chœurs de l'*Esther* de Racine.

Le XVIIIe siècle est représenté par des documents non moins précieux : *Recueil de chansons* de Benjamin de La Borde, *Cantates* de Campra, *Motets* de Michel de Lalande, pièces

d'orgue et de clavecin de François Couperin le Grand, partitions de Lalande et Destouches, de Rameau, de Jean-Jacques Rousseau, de Mondonville, de Grétry, de Dalayrac, de Monsigny, de Philidor, de Favart et autres maîtres de l'opéra-comique, issu du théâtre de la Foire. A ces compositeurs on a ajouté, quoique étrangers, à cause de la place qu'ils tiennent dans l'histoire de la musique française, Gluck, dont on verra les diverses œuvres, et Mozart, dont les séjours en France sont rappelés par plusieurs œuvres, par des lettres (dont une annonçant à un ami la mort de sa mère, qui fut enterrée au cimetière Saint-Eustache) et par le charmant tableau de M.-B. Ollivier: *Le Thé à l'anglaise chez le prince de Conti.*

Outre cette toile, de nombreuses œuvres d'art, tout autour de la salle, accompagnent les vitrines : *Leçon de musique* de Fragonard; *Le jeune homme au violon* et *Les Attributs de la musique* de Chardin; les *Muses* de Le Sueur qui décoraient jadis l'hôtel Lambert; sanguines de Watteau; aquarelles ou dessins de Gillot ou de Boucher pour des costumes de théâtre; portraits peints, gravés ou sculptés, parmi lesquels ceux de François Couperin par Rigaud, du luthiste Mouton par F. de Troy, de l'amateur La Live de Jully par Greuze, de Grétry par Mme Vigée-Lebrun, de Gluck par Duplessis; bustes de ce même Gluck par Houdon, de Lully par Coysevox, de Quinault par Caffieri, de Philidor par Pajou. A cela s'ajoute une collection de curieux instruments anciens, où l'on remarque l'olifant sculpté du XIe siècle conservé au Cabinet des Médailles, la jolie harpe en ivoire du XIVe siècle du Musée du Louvre, les harpes de Marie-Antoinette et de la princesse de Lamballe, le banc d'orgue des Couperin à l'église Saint-Gervais, reliques auxquelles on a joint, au centre de la galerie, sur un grand lutrin en fer forgé venu aussi de Saint-Gervais, le splendide *Graduel* de la chapelle royale de Versailles, enluminé au XVIIe siècle.

AUGUSTE MARGUILLIER.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

J.-K. Huysmans et Georges Rodenbach. — On sait qu'en Belgique, aux alentours de 1880, un groupe de jeunes gens, épris de littérature et d'art, avaient entrepris de rénover

les lettres françaises de leur pays. Groupés autour de Max Waller, l'actif directeur de la *Jeune Belgique,* ils ne cessèrent durant des années de combattre les représentants médiocres et attardés de la littérature officielle. Grâce à leur tapageuse campagne, ils parvinrent à imposer leurs jeunes et vigoureux talents à l'attention d'un public jusqu'alors hostile ou indifférent.

J.-K. Huysmans, au cours de ses successifs séjours en Belgique, avait noué des relations avec quelques-uns des futurs initiateurs de ce mouvement. A l'heure de la lutte, il ne manqua pas d'encourager les efforts des jeunes écrivains et continua d'entretenir avec eux des rapports de cordiale estime.

Dans une lettre adressée, en 1895, à l'abbé Henry Moeller, l'auteur d'*En Route* déclarait :

> Je connais presque tous les rédacteurs de la *Jeune Belgique,* Giraud, Gilkin, Verhaeren, qui n'y est plus — et qui tous sont, à des époques différentes, venus me voir (1).

Quand parut, en 1887, le recueil collectif du *Parnasse de la Jeune Belgique,* Huysmans, à qui Giraud avait adressé le volume, disait combien il avait été heureux « de lire des vers et non de la prose mal rythmée débringuant de la filoselle obscure sur des idées occultes ». Et il ajoutait : « Vous faites de la vraie bonne besogne à Bruxelles et je vous en félicite et de bon cœur (2). »

Rodenbach, vers la vingt-cinquième année, ayant, lui aussi, combattu dans les rangs des Jeune-Belgique, partit d'assez bonne heure pour Paris, où il ne tarda pas à conquérir de nombreuses sympathies littéraires.

On s'étonnera peut-être de l'estime que l'intransigeant et sarcastique Huysmans ne cessa d'avoir pour le dandy aimable et grave que fut le poète belge. Rien n'est en vérité plus éloigné de l'âpre réalisme de *Marthe* ou des *Sœurs Vatard* que le charme élégiaque des *Tristesses* ou le maniérisme délicat de l'*Hiver mondain.* Mais les deux écrivains devaient, en dépit de ces divergences, se découvrir des aspirations et des goûts communs. Les hasards de la vie littéraire leur ména-

(1) *Durendal,* 1908, pp. 169-173. Lettre datée de Paris, 20 juillet 1895.
(2) *Jeune Belgique,* 1887, p. 391, Mémento.

gèrent d'ailleurs maintes rencontres; outre qu'ils furent l'un et l'autre parmi les familiers des Goncourt (3), ils fréquentèrent, dès 1888, chez Camille Lemonnier, qui passait la saison d'hiver à Paris (4).

Chose curieuse, Rodenbach, dès 1879, évoquait dans l'une des poésies du recueil des *Tristesses,* intitulée *Cellules et Salons,* au milieu de la griserie d'un bal élégant, l'austère figure de moines en prières :

Pendant que nous chantons, — conjurant les dangers,
Peut-être empêchent-ils que l'orage n'éclate.

Vivante antithèse, longuement développée, par laquelle le poète exprimait, d'une manière saisissante, le dogme de la substitution mystique que le panégyriste de *Sainte Lydwine* devait, plus tard, célébrer en des pages enthousiastes.

Huysmans aimait pèleriner à travers les villes d'art des Flandres; l'écrivain belge s'attarde devant les mêmes tableaux des musées de Bruges et d'ailleurs. Aussi découvre-t-il sans peine, dans le tryptique que forment *A Rebours, Là-Bas* et *En Route* le coloris vigoureux des maîtres flamands, dont Huysmans — il ne l'ignore pas — est le descendant. Ne connaît-il pas lui-même les curiosités, inquiètes et troublantes, de celui dont il signale la « sensualité nouvelle à subodorer la senteur maladive des églises : nappes d'autel défraîchies, encens fané et cires mortes de se pleurer (5) »?

Huysmans, d'autre part, dans une lettre à G. Coquiot, son ami et futur biographe, confiait son dédain pour les productions les plus récentes, mais ajoutait aussitôt : « En fait de

(3) *L'Hiver mondain,* qui parut chez Kistemaeckers en 1884, porte en épigraphe une pensée de Goncourt. Voir aussi dans le *Journal* les diverses allusions au « ménage » Rodenbach.

(4) Huysmans et Rodenbach assistent, en 1889, aux funérailles de Barbey d'Aurevilly et à celles de Villiers de L'isle-Adam (Rodenbach, *Evocations,* p. 204; G. Coquiot, *Le vrai J.-K. Huysmans,* p. 236).

(5) Rodenbach, *l'Elite* (1898), p. 124.

En 1891 déjà, dans un article de la *Revue Bleue* (avril 1891) consacré à la *Poésie nouvelle* (à propos de décadents et symbolistes), Rodenbach signalait l'influence d'*A Rebours,* qui en 1884 avait contribué, disait-il, à faire connaître Verlaine et Mallarmé. Quelques années plus tard (1895), s'efforçant de montrer, dans une étude parue dans la *Revue Encyclopédique,* que l'atmosphère de Paris est favorable au labeur littéraire, il citait, après d'autres exemples, parmi lesquels le sien, ceux de Goncourt et de Huysmans qui « doivent vivre à Paris, comme un paysan vit sur son champ ». G. Rodenbach, *Evocations,* p. 123 et pp. 229 à 270.

volumes modernes, je lis cependant Descaves, Rodenbach, Lorrain, parce que je leur trouve beaucoup de talent (6). » Cette exceptionnelle sympathie à l'égard de l'écrivain belge ne doit point nous surprendre.

Ne croirait-on en effet retrouver les goûts du singulier des Esseintes dans ces lignes où le romancier français tente de définir le talent de l'auteur de *Bruges-la-Morte:*

Il choyait aussi le pas tout à fait bien portant et néanmoins le pas très malade, qui permet de se dorloter, sans souffrir, dans des chambres closes; il était, en vers surtout, le chantre des convalescences, le dilettante de musiques lointaines entendues du fond de pièces à peine éclairées par des lueurs de lampes qui se dédorent, à mesure qu'elles sortent du cercle tracé par la cloche parée des abat-jour.

Huysmans approuve Rodenbach de découvrir quelque chose d'étrange et de fatal sous le calme d'emprunt de la petite ville flamande. Lui-même trouve qu'elle est « à la fois mystique et démoniaque (7) » et, après des années, se plaira à vanter encore l'attrait tout particulier de ses béguinages.

« Il ne semble pas, dit-il dans *l'Oblat* — et peut-être songeait-il aux évocations nostalgiques et troubles de *Bruges-la Morte* —

Il ne semble pas qu'il y ait d'endroits plus reposants et, en même temps, plus incitants pour un peintre ou un écrivain qui voudrait œuvrer à la gloire de Dieu, un tableau ou un livre (8).

On le voit, si le naturaliste à tous crins que fut Huysmans à ses débuts contraste singulièrement avec Rodenbach, l'écrivain converti s'apparente à lui par maints traits de son talent : l'aristocratique dédain du siècle, la recherche de l'artificiel, la religiosité inquiète, le raffinement subtil et maladif du goût.

Quelques lignes — combien émouvantes — écrites par Huysmans à la mort du poète, disent la sincère affliction de l'ami. Dans une lettre à Arnold Goffin, un autre confrère de Belgique, il annonçait de Paris, le 28 octobre 1898 :

(6) *Le vrai J.-K. Huysmans.* Lettre-préface, datée de 1896.
(7) *De Tout, Bruges.*
(8) *L'Oblat,* Paris, Stock, 1903, p. 344.

Nous enterrons aujourd'hui même le pauvre Rodenbach, si vivant, il y a encore quelques jours. Quelle tristesse!

Le chapitre sur J.-K. Huysmans, dans le recueil d'études intitulé *l'Elite,* que Rodenbach signait l'année même de sa mort, les pages pénétrantes consacrées d'autre part à l'auteur de *Bruges-la-Morte* (9) et recueillies dans *De Tout,* demeurent comme le témoignage de la réelle sympathie qui unissait les deux écrivains.

G. VANWELKENHUYZEN.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Georges Pillement: *Les conteurs hispano-américains* (Delagrave). — Enrique Amorim: *La carreta* (Edit. Triangulo, Buenos-Aires). — Juan Filloy: *Estafen!* (Edition de l'auteur, Buenos-Aires). — Fernandez-Moreno: *Cordoba y sus sierras* (Edit. Rosso, Buenos-Aires). — Armando Tagle: *Estudios de psicologia y de critica,* tome I (édition de l'auteur, Buenos-Aires).

Les conteurs hispano-américains, de M. Georges Pillement, publiés dans la série des anthologies de la collection Pallas, marquent une date importante dans la littérature des nations américaines d'origine espagnole, du point de vue de sa diffusion en France. Très versé dans la connaissance du castillan et des écrivains en cette langue, M. Pillement était particulièrement désigné pour mener à bien la tâche délicate que représente un choix judicieux de morceaux littéraires. Il s'est d'ailleurs fait connaître déjà pour ses traductions en français d'Azorin, de Pio Baroja et d'autres contemporains, traductions qui sont des modèles d'élégance et de fidélité. Son nouveau travail ne saurait que confirmer sa juste réputation d'hispaniste.

Pour avoir une idée exacte des difficultés qu'offre la composition d'une anthologie hispano-américaine, qu'elle concerne des ouvrages narratifs ou d'autres, on doit se rappeler que la communauté hispanique du Nouveau Monde comprend plus de vingt nations, chacune possédant sa littérature propre, débutante ou déjà évoluée. Ces littératures nationales sont généralement presque inconnues, non seulement au dehors, mais souvent même de l'une à l'autre. L'isolement de beau-

(9) Ces pages parurent d'abord dans l'*Echo de Paris* du 1er février 1889 (Voir *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans,* n° 5; Pierre Galichet: *La collaboration de Huysmans à « l'Echo de Paris »*).

coup de ces pays, leur peu de communications mutuelles, quoiqu'on parle chez tous le même langage, explique un phénomène qui peut sembler étrange tout d'abord. Entre temps, le cas de Ruben Dario, dont la célébrité ne se répandit en Amérique qu'après avoir été établie en Europe, fournit une preuve bien significative.

La littérature hispano-américaine se trouve actuellement en France (toutes proportions gardées) dans une situation analogue à celle de la littérature russe avant les études de Melchior de Vogüé. Elle attend encore l'exposé panoramique et d'ensemble qui révélera au public français son contenu essentiel, son message. Les ouvrages certainement très importants de M. Max Daireaux (1) et de notre regretté confrère Francisco Contreras (2), ainsi que les traductions de Larreta, de Reyles, de Güiraldes, d'Azuela, pouvant être comparées aux travaux de Prosper Mérimée et autres russophiles du début du XIXe siècle, rendent plus aisée, à présent, cette grande tâche. Pour celui qui voudra l'entreprendre, le livre de M. Pillement constituera un très utile instrument de travail. Il renseigne, en effet, sur les tendances manifestées de nos jours dans ce jeune milieu intellectuel. Le sujet n'y est pas épuisé, cela va sans dire — et comment pourrait-il l'être en un volume de proportions forcément réduites? — mais le lecteur y trouvera des pièces de presque tous les conteurs significatifs de l'Amérique espagnole, qui lui donneront un aperçu de leurs idées et de leurs tendances esthétiques.

Une anthologie plus étendue n'eût pas manqué d'inclure parmi les Argentins d'hier un conteur aussi représentatif qu'Eduardo Wilde, ni parmi ceux d'aujourd'hui le vigoureux et si personnel Benito Lynch; de même Paul Groussac, grand écrivain argentin né Français. Nous eussions aussi aimé rencontrer dans le recueil de M. Pillement quelques-uns des beaux récits indiens du Péruvien Lopez-Albujar, à notre avis l'un des meilleurs narrateurs hispano-américains. On pourrait donc appliquer à ce recueil la spirituelle boutade de M. Henri de Régnier sur l'Académie française, « qui a tou-

(1) *Littérature hispano-américaine* (Kra, 1930).

(2) *Les Ecrivains contemporains de l'Amérique espagnole* (La Renaissance du Livre 1920); *L'esprit de l'Amérique espagnole* (La Nouvelle Revue Critique, 1931).

jours été heureuse dans ses choix, si elle le fut moins, parfois, dans ses omissions ». Aucune anthologie ne saurait, du reste, échapper à cette critique. Ajoutons que quelques-uns des auteurs omis dans le corps du livre sont cités avec éloges dans sa préface, qui est elle-même une étude révélant la parfaite connaissance du sujet, et que complète une courte mais substantielle biographie des auteurs cités.

Enrique Amorim est un jeune écrivain uruguayen qui cultive avec un égal succès la poésie et la narration. Il a écrit **La carreta** (*La Roulotte*), roman de mœurs rurales où l'on retrouve les qualités éminentes qu'il avait révélées dans *Tangarupa* et *La trampa del pajonal* et qui lui ont valu une place de premier rang dans la littérature *rio-platense* moderne. Plus que pour l'intrigue, très simple en somme, *La carreta* brille par la peinture des types et la beauté des paysages, dans une succession d'images aux clairs-obscurs et aux vives oppositions d'eau-forte. Ce roman évoque une vie dure, âpre, primitive, que coupent de temps à autre des explosions violentes de passion. Enrique Amorim, qui dans ses poèmes de *Visitas al cielo* s'était montré lyrique délicat, est dans *La Carreta* un écrivain social de l'école de Gorki qui se penche avec compassion sur les vagabonds et les déshérités, sur les « out-casts » d'une collectivité riche et satisfaite d'elle-même.

Juan Filloy, auteur de **Estafen!** (*Escroquez!*), s'était signalé, il y a quelque temps, à l'attention des délicats par *Periplo*, où il a su, dans le genre un peu rebattu des notes de voyage, se rendre intéressant, grâce à la finesse et la sagacité de l'observation. Tout autant que *Periplo*, *Estafen!* est l'œuvre d'un humoriste qui, à l'exemple d'Anatole France, a pris pour témoins et pour juges de la vie l'Ironie et la Pitié, bien que dans ce dernier livre le sarcasme de Juvénal ou de Rabelais apparaisse plus souvent que le sourire indulgent de M. Bergeret. C'est, au fond, la satire d'un système social et d'une organisation de la Justice, discréditée par des pratiques absurdes, sinon par la vénalité et la sottise de ses magistrats. Ceux qui figurent dans *Estafen!* sont proches parents du juge Bridoye et de certains personnages de *Crainquebille*.

Auteur de plusieurs volumes de vers, Fernandez-Moreno est un des membres les plus personnels du Parnasse argentin. Avec *Intermedio Provinciano, Campo argentino* et *El hogar en el campo,* il a voulu être le chantre des vies humbles et des choses quotidiennes : dans la poésie argentine moderne, sa figure est celle d'un Giovanni Pascoli dans l'italienne, d'un Francis Jammes dans la française. **Cordoba y sus sierras,** le plus récent de ses livres, groupe une série de petits poèmes suggérés par la terre argentine et par la vie de ses paysans. Poète synthétique, qui dès ses premiers pas a tordu le cou à l'éloquence, Fernandez-Moreno exprime ses états d'âme en de courtes compositions, souvent exquises et menues comme des « haï-kaïs ».

L'auteur de **Estudios de psicologia y de critica,** Armando Tagle, est un essayiste formé à la meilleure école française. Il a profité de sa fréquentation de Renan et de Taine. Du premier il possède le goût du style harmonieux; il a emprunté au second l'art de situer une œuvre dans son moment et son milieu. Narrateur psychologique dans *La ultima reliquia del hogar,* — un roman où sont décrites les mœurs provinciales argentines, — il débute comme critique par une œuvre où il analyse la personnalité de plusieurs des écrivains contemporains les plus remarquables d'Argentine, tels que Enrique Larreta, Leopoldo Lugones, Ricardo Rojas, Alberto Gerchunoff, Arturo Capdevila, Carlos Ibarguren, « Hugo Wast » et Martin Gil. Deux études y sont aussi consacrées à Paul Groussac et Emilio Becher, aujourd'hui disparus. Quiconque désirera se mettre au courant de cette littérature ne pourra que tirer profit de la lecture de ce recueil d' « essais en sympathie ».

ENRIQUE MENDEZ CALZADA.

LETTRES BRESILIENNES

Gustavo Barroso: *O Santo do Brejo*, Renascença Editora, Rio, et *Mythes, Contes et Légendes des Indiens*, Ferroud, Paris. — Herman Lima: *Garimpos*, roman, et *Tigipio*, contes, Civilisação brasileira. — Araujo Lima: *Amazonia*, éditorial Alba. — *In Memoriam de Felippe d'Oliveira*, Rio, 1933. — Mémento.

Avant de conter les aventures d'une grossière sculpture figurant un saint, M. Gustavo Barroso avait publié de nom-

breux ouvrages (52 volumes) qui font de ce roman le délassement d'un savant ou d'un lettré accoutumé à de plus difficiles entreprises. Ces ouvrages, en effet, ont parfois un caraetère didactique; d'autres s'adressent aux enfants, d'autres réunissent des essais de sujets très divers, recherches historiques ou monographies méthodiquemeent documentées. L'un d'eux, par exemple, est une biographie minutieuse de Joaquim Marques Lisboa (1807-1897), engagé volontaire à seize ans sur l'un des premiers navires de la naissante marine nationale, sous Cochrane, prodiguant sa bravoure dans les épisodes de la complexe émancipation du pays et des guerres contre la République Argentine, puis contre le Paraguay, et devenant amiral, baron de Tamandaré. Toute une période agitée de l'histoire de ces pays s'évoque derrière la personnalité du « Nelson brésilien ». *A Ronda dos Seculos* est un ensemble d'une trentaine de contes dont chacun présente, en un bref récit dramatique, un moment de l'évolution de l'humanité, depuis le troglodyte jusqu'à l'aviateur d'aujourd'hui, en passant par « la vision de Juvénal » ou « la ceinture de chasteté ». L'époque coloniale introduit dans cette suite d'une virtuosité incontestable les personnages d'un fermier général des diamants et de sa maîtresse Xica da Silva, « la Salomé du Sertan », réclamant la tête d'une rivale (vers 1770), épisode emprunté à de savoureuses chroniques du centre diamantifère de Tijuco. L'épigraphe de ce livre, empruntée à M. Van Gennep, révèle des préoccupations plus étendues que celle d'amuser par de petites histoires en marge de la grande : « De même que la poésie, le conte a une valeur largement, exactement « humaine ». Il exprime par des moyens très simples et très frustes les images et les sentiments dont vit l'humanité tout entière » (*La Formation des Légendes*). Ne s'exagérant évidemment la portée de ce que l'on peut faire en ce genre après coup, M. Gustavo Barroso s'est tourné attentivement surtout vers les témoignages que nous a légués en ce sens le passé. *As Colunas do Templo* est une étude américaine pour la plus grande partie, rapportant de nombreux récits populaires indiens et les rapprochant de tout ce que l'on peut trouver d'analogue en d'autres pays. D'une documen-

tation abondante, d'une lecture agréable et facile, c'est un vaillant effort, basé sur une consciencieuse préparation, pour vulgariser la portée exacte et le sens de traditions menacées de se déformer ou de disparaître. Et je rappellerai tout particulièrement enfin le très curieux recueil que nous pouvons lire en français, **Mythes, Contes et Légendes des Indiens,** témoignage éloquent du goût avec lequel M. Gustavo Barroso s'est occupé du folklore de son pays. Sans avoir à me prononcer ici sur l'intérêt scientifique de ce recueil, il m'est agréable de signaler l'attrait de nouveauté que le décor sud-américain donne à ces fables, même quand elles sont puériles. Recueillies chez les Toupis, les Camararès, les Moundouroucous, etc., comparées en de brèves notes aux contes populaires d'Afrique recueillis par M. Blaise Cendrars, aux contes anciens du Nord réédités par M. Edmond Pilon, elles apportent une note originale le cas échéant à des thèmes universels, et souvent, comme si la luxuriance de la nature tropicale les imprégnait de vie multiforme, les conflits qui pourraient tourner à l'épouvante s'y résolvent par des passages heureux de la forme humaine à la forme végétale, à la forme animale, d'une souplesse féconde et consolante dans le recours au merveilleux.

Qualifié ainsi pour nous parler des croyances obscures qui dorment dans les âmes populaires de son pays, c'est un récit inspiré d'elles qu'il nous apporte dans le savoureux roman **O Santo do Brejo,** où la part du fétichisme des nègres et mulâtres est essentielle. Zuza, habile artificier, fait admirer comme bouquet du feu d'artifice monté pour la fête du village une apparition de saint Sébastien criblé de flèches de feu au milieu du crépitement des fusées et gerbes multicolores. Mais le vieux nègre joue double jeu. Dénoncé par un jaloux, il est surpris dans la brousse au moment où il dirige ensuite une grande scène de magie africaine. On l'arrête, on disperse à tous les vents les objets qui lui appartiennent. Le hasard fait que son grossier saint de bois, accessoire de l'artificier, va s'échouer sur la rive du cours d'eau voisin, en aval, devant le misérable hameau où, évadé de sa prison, il a trouvé refuge. Incorrigible, astucieux, Zuza crie au miracle, réclame une église pour le saint qui est venu demander asile au Bréjo,

fait quelques cures dont l'origine paraît surnaturelle, et voilà le lieu déshérité devenu le but de pèlerinages qui lui apportent la prospérité. Naturellement, l'histoire comprend deux amoureux dont les parents sont d'acharnés adversaires politiques, et qui demandent un fétiche à Zuza, un commissaire de police ambitieux, des violences, des assassinats. N'administre-t-on pas au messager du galant jeune homme, surpris sur les terres du « colonel », un lavement au piment qui est une torture momentanée et une honte inoubliable? Le jeune premier va invoquer lui aussi le saint du Bréjo, et le fanatisme des dévots du nouveau culte lui fait un mauvais parti. Avec un auteur soucieux de donner toute satisfaction au vœu des lectrices sensibles, l'histoire aurait pu conclure autrement, mais ici, reflétant avec une fidélité toute scientifique un aspect de la crédulité populaire, elle montre impitoyablement jusqu'au bout *ce que fait l'ignorance*. Le récit, exempt de toute dissertation inopportune, n'en est pas moins vigoureux et savoureux. « Le phénomène social que ce livre essaie de décrire s'est manifesté dans le Nord-Est brésilien à diverses époques et de diverses manières, ajoute M. Gustave Barroso en un bref appendice, forçant les autorités ecclésiastiques à interdire des chapelles et fermer des églises. » Voilà un beau scrupule de vérité, quand on nous fait avaler çà et là des histoires moins sobrement contées et moins révélatrices.

Ceci se passe dans l'Etat de Ceara : M. Barroso, que l'importance de son œuvre a porté à l'Académie brésilienne des Lettres, en est originaire. On ne s'étonnera pas que l'un des premiers recueils de contes de M. Herman Lima, également consacré à cette partie du pays, **Tigipio,** ait été primé par l'Académie grâce à un chaleureux plaidoyer du maître écrivain. Ni le décor de ces scènes mouvementées, ni leurs personnages pourtant, Indiens civilisés, noirs libérés, métis ou *cabras*, pêcheurs des côtes, muletiers ou défricheurs des campagnes de l'intérieur, et leurs femmes ou leurs filles, ne sont académiques au sens que nous prêtons à ce mot. Mais l'auteur, on le devine, a fait un choix avisé parmi les histoires véridiques que l'on répète certainement là-bas aux veillées rustiques de bourgades perdues loin des gares et

des grands hôtels, où j'espère bien ne jamais mettre les pieds. Il assemble les éléments de son observation directe, reconstitue les scènes qui se déroulèrent sans témoins, pénètre avec justesse des caractères simples et peu expansifs, et s'il se refuse le vernis trop brillant de la littérature et l'arrangement des effets à leur plein rendement d'émotion, on lui doit une impression de vérité qui vaut certainement davantage.

M. Herman Lima, qui est allé passer un an dans une région de l'Etat de Bahia où l'on trouve des diamants, en a rapporté ensuite la matière d'un roman, **Garimpos.** Les pierres fines, généralement enrobées de minéraux spéciaux et connus, existent çà et là dans les replis de montagnes, dans les ténèbres de grottes affreuses où les inondations et les éboulements sont fréquents. Travailleurs libres, isolés ou en petits groupes, les *garimpeiros* se glissent dans ces crevasses, atteignent les cavernes les plus reculées, en rapportent des paniers de roches à trier. La chronique locale est riche de leurs aventures; les uns ont à se tirer d'accidents terribles, d'autres sont favorisés, après des années de misère, de trouvailles inouïes. L'auteur conte la vie d'un jeune médecin parmi cette population spéciale, et les traverses sentimentales qui poursuivent son héros, parfois d'une émotion poignante, sont entremêlées du récit non moins palpitant des épisodes de la vie de personnages de rencontre. L'intérêt mondial qui s'attache au trafic du diamant, l'unanimité du souci qu'en prend la population des Lavras diamantifères, assurent à ce roman une unité de fond qui a son mérite, mais pour une bonne moitié, c'est comme grand reportage qu'il est remarquable à cause de la sobriété du narrateur et des curiosités toujours en éveil de l'écrivain.

Parti de son coin natal avec la conviction que ses compatriotes du Ceara étaient les travailleurs les plus courageux de tout le Brésil, l'auteur de *Garimpos* déclare être revenu de cette opinion trop absolue en voyant à l'œuvre les chercheurs de pierres fines. A son tour, M. Araujo Lima, qui étudie **Amazonia,** l'Amazonie, la terre et l'homme, rend hommage à l'endurance de la population native de cette autre partie du pays. Depuis Enclydes da Cunha, plusieurs écri-

vains se sont passionnés pour l'Amazonie, « l'enfer vert », descriptifs ou conteurs, d'Alberto Rangel à Peregrino Junior, sur lesquels je devrai revenir plus spécialement. Ce sont les problèmes de l'ethnographie et les questions connexes qui ont retenu M. Araujo Lima. On a peine à concevoir en Europe la seule étendue de la vallée de l'Amazone et du pays inondé autant que baigné par ses affluents. On y compte à présent un habitant par quatre kilomètres carrés (Belgique, 226 par km²) et l'effort humain qui réclame l'agrégation pour être efficace s'y trouve aux prises avec une végétation luxuriante, des fléaux qui seraient conjurés ailleurs, tels que la multiplication excessive des fourmis, une nature dont la fécondité devient meurtrière. Les immigrants venus récolter le caoutchouc ont saigné les arbres à blanc, détruit le poisson à la dynamite. L'Indien *tapuyo* se maintiendra-t-il dans de telles conditions, et comment doit-on orienter le colon de l'Amazonie, dont le climat est sain, vers la culture du haricot, du riz, du maïs, des légumes verts capables de remplacer les conserves, tels sont les problèmes que pose l'auteur de cette étude de sociologie nationale, persuadé qu'ils ne sont pas insolubles?

Ces divers livres montrent sous différents aspects le souci que prennent les intellectuels brésiliens de ces primitifs qui composent une grande partie de la population du pays, superstitieuse, impulsive et souvent laborieuse. Le contraste presque tragique qui existe entre ces citoyens des solitudes intérieures et les citadins du littoral parmi lesquels se recrutent forcément les élites dirigeantes éclate si l'on passe de *Garimpos* au luxueux recueil consacré à la mémoire de **Felippe d'Oliveira** par ses maîtres et ses amis. Auteur de plusieurs recueils de vers parmi lesquels *A Lanterna Verde*, ce jeune écrivain a péri en 1933 dans un accident d'automobile près d'Auxerre, exilé en France après la révolution de 1932 où il avait pris parti contre son ami personnel, le Président qui resta maître de la situation. Les noms des écrivains qui ont coopéré à ce Mémorial représentent tous les genres, depuis l'histoire avec Tobias Monteiro, la critique avec Tristão da Cunha dont on n'a pas oublié ici les brillantes chroniques, le roman avec Menotti del Picchia ou

Ribeiro Couto, la poésie nouvelle avec Ronald de Carvalho, Manuel Bandeira, Mario de Andrade, etc., etc. Véritable cadet de Gascogne de l'action, sportif et mondain, ce poète et cet animateur opposait à celles des rustres dont on vient de parler les formes les plus raffinées de la vaillance et même de la crânerie.

MÉMENTO. — La revue *Arquivos da Assistencia a Psicopatas*, de Pernambouc, nous donnait en son numéro d'avril une étude de M. Pedro Cavalcanti sur les pratiques actuelles d'une secte panthéiste de Recife qui corrobore les études citées au début de cette chronique. — *Tatuagens Sentimentais* est un nouveau recueil de poèmes de M. Leao de Vasconcellos d'un impressionisme délicat et jeune. — *A Verdade contra Freud* discute en plus de quatre cents pages les théories du célèbre philosophe. L'auteur, M. Almir de Andrade, ayant sous presse d'autres ouvrages, nous donnera sans doute l'occasion d'examiner plus en détail ses idées et sa méthode.

MANOEL GAHISTO.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Frank H. Simonds: *L'Amérique peut-elle rester isolée?* Editions Excelsior. — Marcel Ribardière: *U. R. S. S. 1933. Impressions politiques et économiques*, Théo Brugière, Malakoff, Paris, 1933. — *Du premier au deuxième plan quinquennal*, Bureau d'éditions, Paris, 1933.

M. Frank H. Simonds est un des écrivains des Etats-Unis qui ont conservé beaucoup de sympathie pour les anciens Alliés et en particulier pour nous. Dans un livre fort curieux, il cherche quelle doit être, du point de vue américain, la réponse à la question: **L'Amérique peut-elle rester isolée?**

D'après M. Simonds, les sentiments prédominants du peuple des Etats-Unis avant la Grande Guerre furent l'instinct d'isolement, le mépris pour l'Europe et la rage de prosélytisme évangélique. Parvenus « à un état incroyable de prospérité matérielle pendant la guerre », les Etats-Unis « se crurent alors le peuple élu ». Les violations des droits des neutres par l'Allemagne entraînèrent l'entrée en guerre malgré l'instinct d'isolement; le mépris pour l'Europe et le prosélytisme trouvèrent leur satisfaction dans l'action de Wilson, « présentant ses Quatorze Points aux peuples en conflit, avec les accents et l'attitude d'un Moïse dictant sur le Sinaï les dix

Commandements ». Mais « le missionnaire prêchant l'Evangile aux Chinois n'est pas plus apte à comprendre les préceptes de Bouddha que les Américains, occupés aujourd'hui à proclamer à l'étranger leur religion de la Paix, ne sont prêts à saisir la signification des principes politiques européens. Wilson tomba quand la majorité de ses concitoyens se fut persuadée qu'il avait abandonné à la Conférence de la Paix la foi américaine pour épouser les hérésies d'Europe ». Le Parti républicain, qui lui succéda, « se trouvait sans direction et n'avait aucun programme positif »; les présidents Harding et Coolidge abandonnèrent aux secrétaires d'Etat Hughes et Kellogg le soin de revenir à la « normalité » et à l'isolement. Il leur fallut huit ans pour cela. Mais pendant ce temps la question des dettes de guerre était devenue toujours plus insoluble:

Leur paiement en espèces avait toujours été impossible, car le stock d'or mondial n'avait cessé d'être inférieur à leur montant. Incapables de se libérer en espèces, les nations débitrices des Etats-Unis ne pouvaient s'acquitter qu'en marchandises ou par des services... Ceci revenait en quelque sorte à renverser l'opération par laquelle les dettes avaient été contractées à l'origine: les Etats-Unis, en effet, n'avaient jamais fourni d'espèces à leurs associés... Ils se trouvèrent donc pris entre la nécessité de maintenir leurs exportations au même niveau et leur désir de recouvrer leurs créances à l'étranger : deux points de vue inconciliables.

Cette situation fut encore aggravée par les prêts à l'Allemagne: de 1924 à 1930, les capitalistes américains à eux seuls lui prêtèrent plus de 2.500.000.000 dollars; l'Allemagne paya simultanément pour environ 2.250.000.000 dollars, mais en partie en nature; il lui resta donc un surplus important.

La conséquence des erreurs des financiers et des banquiers internationaux fut qu'en juin 1931 ils firent appel au président Hoover pour arrêter le cortège fatal des dettes et des réparations. ...La conséquence inévitable du moratoire [du 20 juin 1931] fut d'abolir la distinction entre les dettes et les réparations.

Hoover s'était aussi fait l'avocat du désarmement mondial.

Il prenait ainsi l'allure d'un internationaliste, mais dans la dis-

cussion de ses propositions il tenait le langage *d'un partisan de l'isolement.*

Ses suggestions échouèrent pour cette raison.

L'Amérique peut-elle rester isolée? Une semblable politique, conclut M. Simonds, paraît impossible... Que demande l'Europe? La coopération pour renforcer le Pacte de la S. D. N. et le Pacte Kellogg et pour prévenir la guerre que tous deux condamnent. Pratiquement, cette requête tend à amener l'Amérique à participer aux sanctions économiques et financières... Cet accord lui ferait subir une perte considérable et ne suffirait pas à assurer en Europe une paix durable... Un engagement illimité de l'Amérique constituerait une alliance avec les nations satisfaites du continent contre les peuples révisionnistes... Par ailleurs, l'opinion britannique et continentale s'accordent à croire, pour l'instant, qu'une association des Américains avec les nations qui cherchent à prévenir la guerre aurait pour résultat d'assurer, sinon la paix définitive, du moins une trêve...

La garantie d'une trêve, voilà le maximum d'espérance que nous donne M. Simonds. Encore reconnaît-il « qu'un programme de cet ordre, pourtant limité, peut paraître à la majorité des Américains lourd de risques, disproportionné aux bénéfices éventuels ».

ÉMILE LALOY.

§

En revenant d'une longue randonnée à travers l'immensité de l'U. R. S. S., M. **Marcel Ribardière** a cru bien faire en publiant, après tant d'autres, ses notes et impressions de voyage, sous la forme d'une sorte d'album, illustré par des photographies, fournies en grande partie par la propagande soviétique.

Nous sommes depuis longtemps déjà saturés jusqu'au dégoût par ce genre de publication qui tient du catalogue des grands magasins et des prospectus des compagnies de chemins de fer et de navigation. On n'y trouve généralement que des lieux communs, des appréciations hâtives et une documentation graphique et numérique qui ne peut impressionner que les jobards. Car rien n'est plus trompeur qu'une photographie, rien n'est plus mensonger que les statistiques. On parvient

actuellement à leur faire dire et prouver tout ce qu'on désire. Pourtant, reconnaissons qu'au regard des autres publications similaires, il y a quelque chose de nouveau dans la brochure de M. Ribardière, et tout d'abord une sorte d'indépendance de jugement qui lui fait écrire:

Indiscutablement, le sort de la plus grande partie des citoyens de l'U. R. S. S. est moins mauvais qu'il n'était avant la guerre. Dans beaucoup d'espèces, l'amélioration est même considérable. Mais, malgré le caractère gigantesque des efforts déployés pour accentuer cette amélioration et la généraliser, le standard de vie de la masse russe était tellement en retard par rapport aux conditions de vie de la masse française, que je ne crois pas qu'il y ait un paysan de France qui voudrait troquer son sort contre celui d'un paysan russe, même favorisé. Je crois de même que l'immense majorité des ouvriers français vit beaucoup mieux que ceux des ouvriers russes qui sont les mieux partagés, et ce, bien que la classe ouvrière apparaisse très nettement privilégiée par rapport aux autres classes sociales, et notamment par rapport aux paysans. Certes, la Révolution a favorisé certaines évolutions rapides. Parfois même, il apparaît que c'est elle seule qui a pu permettre certaines innovations brillantes et souvent heureuses... Mais cet ensemble de faits... ne saurait faire cependant qu'il n'y ait encore un immense effort à accomplir pour que les conditions matérielles de la vie des ouvriers et paysans russes rejoignent les conditions matérielles de la vie de nos ouvriers et paysans, et ce, abstraction faite de nos idées philosophiques et politiques, dont souvent nous faisons fi chez nous, mais dont on peut dire qu'elles nous apparaissent tout à coup comme d'autant plus précieuses que nous sommes loin de nos frontières françaises.

Mais allons plus loin. Parlant du nouveau centre industriel créé par les Soviets en Sibérie, à Kouznetsk, à quelque cent kilomètres des premières pentes de l'Altar, M. Ribardière écrit ceci:

Pour que l'U. R. S. S. investisse de tels capitaux dans cette zone qui se trouve à plus de 4.000 kilomètres de Moscou avec un hinterland russe très peu habité, pour que, dans leur hâte, des ingénieurs osent faire du ciment armé et du béton à 60°, audace d'ailleurs couronnée de succès, il faut bien admettre qu'il y a des mobiles autres que des mobiles économiques. Et c'est ainsi qu'on est amené à deviner des visées sur la Mongolie et sur le marché

de l'Asie Centrale [*sic!*], voire même sur l'Inde [*resic!*], visées pour la réalisation desquelles l'installation d'un calife en zone russe ne serait pas négligeable (?).

N'est-ce pas plutôt en prévision d'un conflit possible dans un avenir prochain, sur les confins de la Sibérie extrême-orientale, que d'une poussée, même économique, vers l'Inde, que des centres pareils à Kouznetsk viennent d'être créés? La situation dans l'Est asiatique est fort embrouillée si elle n'est pas franchement menaçante. Certes, les Soviets ne songent pas actuellement à faire la guerre, ni en Asie ni en Europe, mais ils pourraient être contraints par les circonstances à accepter une lutte qu'ils n'auraient pas cherchée. Et, dans ce cas, un Kouznetsk aurait son rôle à jouer.

La capacité de production des usines visitées est gigantesque, leur outillage est splendide et le plus souvent infiniment plus perfectionné qu'il serait nécessaire pour les seuls objectifs de l'usine. Partout, d'ailleurs, on sent la possibilité de transformation presque immédiate de la plupart des usines en usines de guerre. En quelques jours, les tracteurs peuvent s'appeler tanks et la grosse construction métallique pourra faire de grosses pièces d'artillerie. Avec quelle facilité pourrait-on employer à la production du phosgène les gigantesques usines d'acide sulfurique et de superphosphate, construites côte à côte! L'aviation, très développée comme pilotes et comme matériel, trouve un secours partout dans toute cette industrie ultra-moderne. Il en est de même pour tous les services techniques d'une armée formidable.

Bref, les voisins de l'U. R. S. S. et même d'autres peuples n'ont qu'à bien se tenir. Cependant, s'ils continuent à être sages, on les laissera tranquilles, car les Soviets sont pour la paix.

Le franc-parler de M. Ribardière, encore qu'il ait des inconvénients et puisse ne pas plaire à tout le monde, doit cependant être recommandé, pour le bien commun, à tous les enquêteurs étrangers se rendant dans la Russie des Soviets. Mais sanctionneront-ils la triste constatation que fait M. Ribardière, quand il dit:

J'ai, en effet, l'impression qu'en ce qui concerne l'industrie lourde, sauf pour la question des chemins de fer, nos industriels n'ont guère de débouchés très importants possibles.

C'est à voir, car c'est vraiment réduire à bien peu de chose la participation de la France dans l'outillage de l'U. R. S. S., que de lui assigner, comme le fait M. Ribardière, le rôle de fournisseur de quelques locomotives et wagons, et de ballots de bonneterie, sous prétexte que Staline vient de recommander aux femmes moscovites « l'usage des bas de soie, des blouses et des robes de belle toile ou de soie ».

Mais avec quel argent les femmes russes achèteront toutes ces belles et coûteuses choses, ceci, notre auteur ne nous le dit pas. Du reste, nous pensons que, sur ce point tout au moins, il a dû être induit en erreur.

Comme suite aux lignes précédentes, rien ne semble plus indiqué que le volume intitulé : **Du premier au deuxième plan quinquennal** (résultats et perspectives) qui vient de paraître à Paris au bureau d'éditions des ouvrages de caractère marxiste. Ce volume est un recueil des discours et des rapports présentés devant les organisations dirigeantes de l'Union soviétique par les principaux chefs de l'U. R. S. S. et du Parti communiste de l'Union, MM. Staline, Molotof, Koyibychef, président de la commission du plan quinquennal; Ordjonikidzé, commissaire du peuple à l'industrie lourde; Vorochilof, commissaire à l'armée et à la marine; Kaganovitch, secrétaire du Parti communiste, et Iakovlef, commissaire à l'agriculture. A ces discours et ces rapports sont ajoutées les résolutions concernant les résultats du premier plan quinquennal et les perspectives qui s'ouvrent pour la réalisation du second plan. C'est dire que tous les domaines de la vie soviétique: l'industrie, l'agriculture, la défense nationale, la finance et l'économique sont traités dans ce volume par les artisans mêmes de la grande expérience qui est tentée actuellement dans l'Union soviétique.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

VARIETES

La Résurrection du Cornique. — Par la langue qu'elle parla durant des siècles et qui s'est éteinte il y a cent cinquante ans à peine, autant que par sa structure géologique, la province anglaise de Cornwall est la sœur de notre Bretagne.

Le destin des langues celtiques est des plus singuliers. Parlées par des peuples que les invasions successives, venues de l'est, acculèrent à la mer, elles se sont repliées en quelque sorte sur elles-mêmes, afin de résister le plus efficacement possible à l'infiltration linguistique étrangère, que leur imposaient les pouvoirs établis.

A l'heure où l'Irlande du Sud conquérait enfin l'autonomie, bien peu nombreux étaient les habitants de l'île qui n'étaient pas devenus au moins bilingues. Aujourd'hui, la vieille langue est partout enseignée officiellement. En Galles, où s'épanouit une littérature florissante, entée sur le vieux tronc, l'anglais gagne peu à peu du terrain; mais la langue nationale est enseignée à tous les Gallois. On continue de parler celtique en Ecosse dans les Highlands. Mais de tous les groupes celtophones actuels, celui d'Armorique demeure le plus important, sinon le plus actif. Plus d'un million de Bas-Bretons parlent encore la langue de leurs aïeux; mais, chose qui surprendra, la plupart d'entre eux, quoique sachant lire le français, sont incapables de déchiffrer l'idiome qu'ils emploient quotidiennement. C'est que l'enseignement du breton est interdit dans les écoles de l'Etat français. En comparaison, l'allemand a chez nous des privilèges. Une condamnation à mort a été portée officiellement contre le breton, et il est des Bretons pour y applaudir.

Mais que penser de ceux qui, au pays de Cornwall, sont en train de ressusciter le vieux cornique? Faut-il les prendre pour fous? Que non pas! Ils ont compris que la langue est un produit du sol, et que le patriotisme perd toutes ses racines, s'il oublie son symbole le plus direct et le plus authentique : les mots du terroir. Mais quelle foi il faut avoir au cœur pour entreprendre et pour réussir une telle œuvre?

Mr A. S. D. Smith, quoique Anglais de naissance, s'est courageusement voué à la diffusion du cornique parlé. Sans se laisser rebuter un seul instant par l'ampleur et les difficultés d'une pareille tâche, il vient d'inaugurer, par correspondance et par leçons directes, un cours pratique, qui le montre décidé à faire sortir le problème du domaine de l'érudition pure.

Depuis 1800, date à laquelle le cornique cessa définitivement d'être en usage, jusqu'en 1858, année qui vit la publica-

tion des *Cornish Miracle plays* de Norris, le celtique fut parfaitement oublié en Cornwall. A peine quelques lettres très fautives, et des vocabulaires contenant nombre de mots gallois de tout temps ignorés dans la presqu'île. Le livre de Norris rendit possible une étude sérieuse du cornique. En 1867, Williams publia son *Dictionnaire cornique-anglais*, qui était basé sur les pièces traditionnelles de théâtre. En 1869, parut un nouveau et long mystère : *La Vie de saint Meryesek*, découvert en manuscrit dans la bibliothèque de Peniarth, siège de la famille des Wynnes de Galles. Ce fut une source imprévue de documentation. Stokes en profita pour son *Vocabulaire*, qui vit le jour en 1872. Il publia également *La Création du Monde* et le *Poème de la Passion*, d'environ 2.500 vers. Un récit en prose, *John of Chyanhorth*, vint encore s'ajouter au précédent bagage et porta l'ensemble de la littérature cornique traditionnelle à 20.000 lignes environ.

En 1904, Mr Henry Jenner, le Grand-Barde actuel de Cornwall, put ainsi mettre au jour son *Handbook of Cornish*. Cet ouvrage fait l'historique de la langue cornique, plutôt qu'il ne se préoccupe de l'enseigner.

La formation des sociétés *Old Cornwall* suivit peu après. Il y en a une vingtaine aujourd'hui, rassemblant environ deux mille membres. Leur but est de réunir tous les débris encore épars, en sorte que rien ne puisse être perdu. C'est à l'initiative de M. Morton Nance que l'on doit la fédération des Sociétés *Old Cornwall*, et il a fait plus que personne pour promouvoir l'étude de la vieille langue. Il y a quelques années, il a publié une petite grammaire de vulgarisation : *Le Cornique pour tous*. La création du *Gorsedd de Cornwall* devait s'ensuivre à bref délai. Par ses sœurs, la Cornwall put enfin être reconnue comme nation celtique.

Il y a cinq ans, avec le concours de bardes bretons et gallois, eurent lieu les premières fêtes. Chaque année, depuis lors, le *Gorsedd* de Cornwall a gagné en prestige. Il est devenu une institution populaire. La presse représente sa solennité annuelle comme une grosse manifestation, et en reproduit les épisodes par l'image.

Concurremment a été inauguré le *Cornish South Movement*, connu sous le nom de *Tyr ha Tavas* (La Terre et la Langue).

Son premier anniversaire a été célébré cet été, et les fêtes ont duré une semaine entière. Le cornique y fut le seul langage officiel admis. Elles furent suivies d'un service religieux à Towednack Church, service complet avec sermon, psaumes, hymnes en cornique. Pas un mot d'anglais. Le dernier sermon prêché en cornique l'avait été à Landewednack Church, en 1778. Il est probable que le reste de l'office avait été prononcé soit en latin, soit en anglais.

A Towednack Church, cette année, l'assistance était si nombreuse que beaucoup de fidèles durent rester debout.

Passionnante expérience! La langue exhumée des livres a repris vie, et les promoteurs du mouvement font chaque semaine des découvertes nouvelles. Actuellement, MM. Morton Nance et A. S. D. Smith achèvent en collaboration un *Dictionnaire cornique-anglais* de dix mille mots, qui vient d'entrer sous presse. Par ailleurs, M. A. S. D. Smith met en librairie ses *Leçons de cornique parlé*.

On peut être certain que le cornique ne cessera plus dorénavant d'être étudié en Cornwall; car les habitants de la presqu'île sont fiers de leur celticité.

Mais combien en Bretagne les conditions seraient plus favorables, si tous les Bretons voulaient s'unir pour la défense de leur langue! Nombreux sont les Anglais qui s'intéressent aux questions celtiques. Ils savent que l'évolution de leur esprit national s'y rattache et que leur propre idiome a subi l'influence des langages primitivement parlés dans l'île. On est en droit de s'étonner qu'il en aille tout autrement chez nous.

Pour en revenir au cornique, une chose frappe à première vue, c'est la ressemblance étroite de cet idiome avec les dialectes armoricains du nord-ouest. On a l'impression qu'il n'y a presque pas plus de distance entre le cornique et les parlers qui ont servi à créer le *breton unifié* des lettrés modernes qu'entre ce même breton et le vannetais. La phonétique est presque la même, sauf que les cérébrales *Th* et *Dh* ont persisté en cornique, tandis que le breton les a transformées en Z. La syntaxe, la règle des mutes, les formes de conjugaison sont les mêmes. Le verbe *faire* y joue le même rôle. Naturellement, il y a des différences de vocabulaire et d'orthographe.

Avec le cornique, on peut dire que nous sommes à mi-route entre le gallois et le breton. Il faudrait en conclure que les éléments celtiques, qui sont venus des Iles Britanniques, pour coloniser la Bretagne au v[e] siècle, durent être en majorité de langage cornique, cette langue ayant été l'idiome de toute la partie méridionale de l'Angleterre, avant l'arrivée des Saxons. N'est-ce pas à Winchester que le Roi Arthur passe pour avoir tenu sa cour? Quant au Pays de Vannes et à l'Argoat, ils auraient été le refuge des Armoricains chassés de la côte nord, et leur langage aurait subi moins directement l'influence des parlers britanniques, apportés par les réfugiés de la Grande Ile. Il est difficile, au surplus, de croire au dépeuplement total de la presqu'île avant l'arrivée des Celtes de Grande-Bretagne.

Quoi qu'il en soit, l'inattendue résurrection du cornique ne manque pas d'intérêt. En tout cas, les Anglais n'ont à craindre, de ce côté, aucun mouvement séparatiste.

PH. LEBESGUE.

CONTROVERSES

Fashoda et la guerre de 1914. — L'article de M. Carteron, reproduit, page 189 du *Mercure* du 1[er]-I-1934 (d'après la *Revue parlementaire* du 1[er] décembre) est faux d'un bout à l'autre, et ce qui me donne un certain droit à le faire remarquer est que j'ai publié, dans les *Mercure* des 15-I-1925, 15-II-1925, 15-II-1931 et 1[er]-VIII-1933, des récits exacts des événements au sujet desquels M. Carteron a bâti son roman. Voici ce qui s'est passé réellement alors d'après les documents allemands insérés dans la *Grosse Politik*. Pour commencer, je reproduis un passage de mon compte rendu du 15-I-1925, p. 563.

Le 6 juin 1898, on apprit à Berlin que le bruit courait que le Portugal voulait « engager certains revenus coloniaux » pour garantir un prêt qui lui serait fait par l'Angleterre. Bülow télégraphia le 8 que toute « aliénation de droits » ne pourrait avoir lieu qu'après entente avec l'Allemagne. Salisbury, le 14, après avoir rappelé l'alliance anglo-portugaise, consentit à un traité pour éloigner des compétiteurs éventuels à l'achat de ces droits. Le 17, Bülow *eut l'idée que l'Angleterre se montrerait plus coulante s'il lui faisait craindre l'intervention conjointe de la France*

et de l'Allemagne. Il télégraphia donc à Münster d'en parler à Hanotaux. Celui-ci, qui était démissionnaire, répondit le 19 qu'il avait déjà averti Lisbonne « d'une résistance énergique » de la part de la France. Münster eut l'impression qu'Hanotaux « était enclin à coopérer avec l'Allemagne dans les questions d'intérêt commun ». M. Hanotaux a plus tard reproché à M. Delcassé « d'avoir laissé simplement tomber la négociation ». La lettre de Bülow fait bonne justice de cette accusation.

M. Carteron a donc confondu une manœuvre de Bülow pour nous compromettre un peu plus avec l'Angleterre à l'occasion de la négociation portugaise (17 juin 1898) avec ce qui se passa quatre mois plus tard à l'occasion de la négociation *avec l'Angleterre* au sujet de Fashoda. Ce fut le 10 septembre que Guillaume apprit que Marchand y était arrivé; il écrivit ce jour-là :

La situation devient intéressante; les Gaulois sont entre l'Ouganda et Khartum.

Delcassé s'efforça d'arriver à un compromis.

Il chercha à légitimer la présence de Marchand en argumentant que Fashoda était *res nullius,* à quoi l'Angleterre répondait que M. Hanotaux, le 5 avril 1895, avait reconnu que « tout le Soudan appartenait à l'Egypte sous la souveraineté du Sultan » (*Mercure,* 15-II-1925, p. 262).

La situation se tendit peu à peu. Chamberlain exigeait en effet « que les différends fussent réglés une fois pour toutes... Tous nos collègues, disait-il, sont d'avis que la politique de Salisbury, la paix à tout prix, n'est plus admissible ». Le 9 novembre, Münster télégraphia :

On reconnaît toujours plus généralement qu'un rapprochement avec l'Allemagne est dans l'intérêt de la France.

Mais Guillaume annota cet avis de cette phrase qui revient sans cesse sous sa plume à cette époque :

Trop tard! C'est il y a trois ans, lors de la crise du Transvaal, qu'il fallait le faire.

Hésitant à faire des propositions directement par la voie diplomatique, Delcassé chercha à engager la conversation

par l'intermédiaire du correspondant de la *Gazette de Cologne,* Arthur von Huhn, et lui dit : « L'Angleterre veut la la guerre pour anéantir la flotte française; un rapprochement franco-allemand est le but auquel on doit tendre par tous les moyens. La politique coloniale offre pour cela un moyen pratique. La France est archirassasiée et soutiendra partout les aspirations coloniales de l'Allemagne. Il faut refaire la politique suivie depuis 16 ans. L'idée de revanche a perdu beaucoup de partisans et en particulier la jeunesse ne veut plus en entendre parler. La Russie pourrait d'ailleurs intervenir, comme garante des engagements français. Je ne vois pas pourquoi un ministre français n'avouerait pas à la Chambre un engagement avec l'Allemagne. » « J'irai demain, si vous voulez », dit-il en terminant (5 déc.). Aucune réponse ne fut faite par l'Allemagne à ces ouvertures. (*Ibid.*)

Le 9 janvier 1899, Münster alla voir Félix Faure. Le président lui dit qu'il était particulièrement rassuré par l'attitude amicale de l'Allemagne et lui fit remarquer combien le désir d'un rapprochement avec celle-ci était devenu plus général. « Quant à lui, il était un ami sincère de l'Allemagne et, comme un grand nombre de Français, un admirateur sincère de l'empereur allemand. » (*Note de Guillaume :* Prosit!)

Q'eussent fait Guillaume, Hohenlohe et Bülow si la guerre avait éclaté? Ils ne l'ont dit nulle part, mais il est assez vraisemblable qu'ils avaient le même plan que le « pacifique » Caprivi qui en avait hérité de Bismarck; il l'a ainsi formulé en juillet 1893, quand on crut un instant que la guerre allait éclater entre l'Angleterre et nous à propos du Siam :

> D'abord, engager l'Angleterre d'une manière irrévocable, mais ensuite... faire entrer en scène toutes les puissances de la Triple Alliance... C'est la vraie manière de voir du point de vue militaire et c'est là-dessus qu'il faut régler l'action diplomatique. (*Mercure,* 15-II-1931, p. 239.)

Un télégramme, adressé de Jaffa par Guillaume à Nicolas II le 28 octobre, témoigne chez lui d'une curiosité qu'il devait avoir s'il avait toujours l'intention d'exécuter le plan

de Caprivi (qui était un legs de Bismarck) : « J'apprends de Londres et de Paris que les deux pays mobilisent leurs flottes. Paris semble se préparer pour un coup d'Etat. Il serait fort important pour moi de savoir ce que vous ferez s'il y avait la guerre. » La réponse de Nicolas, le 3 novembre, dut d'ailleurs faire comprendre à Guillaume que l'attitude de la Russie pourrait difficilement justifier l'intervention de l'Allemagne : « Je n'ai eu aucun avis d'un conflit imminent. Il est d'ailleurs toujours mauvais de se mêler des affaires des autres sans en être prié. » Mais cette réserve de Nicolas n'aurait eu qu'une valeur morale. Etant donné l'alliance franco-russe, toute intervention de l'Allemagne dans une guerre franco-anglaise entraînait nécessairement celle de la Russie.

M. Carteron a écrit : « Le 12 juin 1898, la guerre de 1914 a été conçue. Delcassé... du 28 juin 1898 à la fin de l'hiver 1904-1905, la prépara. » La suite des faits prouve clairement la fausseté de cette accusation. L'accord du 21 mars 1899 n'avait réglé que le litige relatif au Soudan égyptien; il restait de nombreuses « surfaces de frottement » entre l'Angleterre et nous. L'insinuation de négocier pour les diminuer vint de Chamberlain (9 janvier 1903), qui jusqu'alors avait préconisé une alliance anglo-allemande. Le 11 mars suivant, Delcassé, de sa place à la Chambre, démentit « que la diplomatie française ait lié, en aucun temps, à un degré quelconque, la question du Maroc à celle de l'Egypte ».

Mais, le 7 juillet, ayant accompagné M. Loubet à Londres, il posa comme base de la négociation que l'Angleterre « laisserait à la France la liberté d'action au Maroc ». La négociation traîna ensuite, et surtout à cause de l'insistance du gouvernement français à obtenir « des avantages équivalents » (et en réalité supérieurs) aux concessions qu'il faisait. L'immense émotion provoquée par l'attaque des Japonais contre la flotte russe dans la nuit du 8 au 9 février 1904 décida Lansdowne à nous conseiller, « avec un accent de tristesse », de conclure. Delcassé eut le mérite de comprendre la noblesse de cette exhortation et, le 8 avril, le traité fut signé (*Mercure*, 1-VIII-1933, p. 746). Il faisait simplement disparaître les « surfaces de frottement » et rendait invrai-

semblable la guerre franco-anglaise dont Bismarck et Caprivi auraient voulu profiter; il ne constituait en aucune façon une alliance. De nouvelles défaites de la Russie vinrent ensuite; elles rendaient bien évident que cette puissance était hors d'état de nous secourir. Bülow voulut en profiter. Il conçut un nouveau plan et décida son maître à aller à Tanger, puis nous menaça. C'est alors que Lansdowne nous offrit une alliance défensive. Il est probable que Delcassé ne s'attendait pas à cette offre, mais il se garda bien de dire qu'il n'y était pas pour grand'chose. Le refus de l'accepter entraîna sa chute. Algésiras, Casablanca, Agadir suivirent. Aucun Français ne porte la responsabilité de ces « querelles d'Allemand ». C'est grand pitié que M. Carteron ne le comprenne pas.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Raymond Bayer : *Léonard de Vinci. La grâce;* Alcan. 30 »

Léopold Wellisz : *Félix-Stanislas Jasinski, graveur. Sa vie et son œuvre.* Avec une étude sur les procédés techniques de F. Jasinski, par Thadée Cieselwski fils; Van Œst. » »

Ethnographie, Folklore

Docteur Georges Montandon: *La race, les races,* mise au point d'ethnologie somatique. Avec 24 planches et une carte h. t. et 8 graphiques, 20 figures et 3 cartes h. t.; Payot. 25 »

Finance

Divers : *Economie libérale et économie dirigée. L'étalon or;* Edit. Domat-Montchrestien. 30 »

Histoire

Henri Hauser : *La prépondérance espagnole 1559-1660.* (Peuples et civilisations, histoire générale, dirigée par Louis Halphen et Philippe Sagnac, tome IX); Alcan. 60 »

Henri Pirenne, Gustave Cohen et Henri Focillon : *Histoire du Moyen Age.* Tome VIII : *La civilisation occidentale au moyen âge, du XIe au milieu du XVe siècle.* (*Histoire générale* sous la direction de Gustave Glotz) ; Presses Universitaires. 75 »

Henri Robert : *Le calvaire de Louis XVI.* Avec 14 illustr. h. t. en héliogravure. (Coll. *Les bonnes lectures*) ; Flammarion. 3.95

Jérôme et Jean Tharaud : *La fin des Habsbourg.* Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3.75

Littérature

René Dumesnil : *La publication des « Soirées de Médan »*. (Coll. *Les grands événements littéraires*) ; Malfère. 12 »

Jean Franck : *Réquisitoire;* Imp. La Laborieuse, Orléans. 12 »

Cécile Gazier : *Madame de Sévigné*. (Coll. *Les grands cœurs*) ; Flammarion. 12 »

René Guilleri : *Funiculaire;* Préface de Léon-Paul Fargue; Messein. 15 »

Henrik Ibsen : *Œuvres complètes* traduites par P.-G. La Chesnais. Tome V : *Œuvres de Christiania. Second séjour, 1857-1864. Poèmes et Proses;* Plon. 60 »

Lettres d'amour de la Religieuse portugaise. Notice de H. de Vibraye; Emile Hazan. » »

Edouard Martinet : *Imageries rustiques*. Portrait de l'auteur dessiné par Gaston Rothen; Jullien, Genève. 3.50 suisses

Jacques Roujon : *Louvois et son maître;* Grasset. » »

Mœurs

Luc Valti : *Péchés de jeunesse*, choses vues; Edit. Cosmopolites, 151 *bis*, rue Saint-Jacques, Paris. 5 »

Bruno Weil : *Panama*, traduit de l'allemand par Albert Lehman; Grasset. 20 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Albert Chatelle : *L'effort belge en France pendant la guerre 1914-1918*. Avec 325 photographies ou dessins et 4 quadrichromies en h. t. Préface de M. Gaston Doumergue; Firmin-Didot. » »

Musique

Marguerite-Marie de Fraguier : *Vincent d'Indy*, souvenirs d'une élève accompagnés de lettres inédites du maître. Lettre-préface de M. Louis de Serres, Directeur de la Schola Cantorum; Jean Naert. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Victor de Marcé : *Le problème des dettes de guerre*, essai d'établissement d'un compte des dépenses de guerre entre les Etats-Unis et leurs associés européens. Etude statistique et comptable. *L'épilogue du Plan Young;* Alcan. 25 »

Joseph Varenne : *L'aube ensanglantée;* Revue mondiale. 12 »

Philosophie

Raymond Bayer : *L'esthétique de la grâce*, introduction à l'étude des équilibres de structure; Alcan, 2 vol. 100 »

Auguste Le Flamanc : *Les utopies prérévolutionnaires et la philosophie du XVIIIe siècle;* Vrin. 20 »

Henri Sée : *Science et philosophie de l'Histoire;* Alcan. 25 »

Maxime Vincent : *La vision interne et l'enveloppement visuel*, essai sur la connaissance sensible et intuitive; Fischbacher. » »

Poésie

Clotilde Bauguion-Cariou : *Fleurs celtiques;* Edit. Poesia, Brest. 5 »

Clotilde Bauguion-Cariou : *Hortensias*, fleur de poésie. Préface d'Auguste Bergot. Frontispice de Nicolas Pesce ; Edit. Poésia, Brest. 15 »

Pierre-Emile Braud : *Hymne au Christ-Roi. Hymne au Christ-Sauveur. Le Triomphe du Christ.* Année sainte 1933-1934; Imp. des Orphelins - Apprentis d'Auteuil, 40, rue La Fontaine, Paris. 10 »

Eugène Herpin : *La chanson d'Emeraude;* Edit. Poésia, Brest. » »

Lily Jean-Javal : *Nuages*. Avec des gravures sur bois de L.-Lucien Faure-Dujarric; Lucien Dorbon. » »

Charles Masson : *L'énigme du gouffre bleu ou le roman des Dieux;* Presses universitaires. » »

Andrée Petibon : *Sur le chemin du*

rêve; Edit. Clartéistes, 14, rue Bertin-Poirée, Paris. » »
André Pourtier : *Espoirs;* Imp. du Commerce, Caen. 8.50
Jean Wencker : *Soirs secrets;* Presses universitaires. » »

Politique

Albert Mousset : *Paradoxes sur le passé, le présent et l'avenir de l'Europe;* Figuière. 8 »
Léon Moussinac : *Je reviens d'Ukraine.* Avec des illustrations; Bureau d'éditions. 3 »
Georges Suarez : *Profils de rechange;* Edit. Excelsior. 12 »

Questions juridiques

Niceto Alcala-Zamora : *Le pouvoir juridique sur ce qui est au delà de la vie.* Préface de B. Mirkine-Guetzévitch; Sirey. » »

Questions militaires et maritimes

Colonel E. Herbillon : *Le général Alfred Micheler* d'après sa correspondance et ses notes, 1914-1918. De la Meuse à Reims. Avec un portrait et 3 cartes; Plon. 16.50

Questions religieuses

Paul Lesourd : *La vraie figure du Père de Foucauld;* Flammarion. 12 »
Gaston Zananiri : *Trois anachorètes d'Egypte;* La Semaine égyptienne, Le Caire-Alexandrie. » »

Roman

Camille Blot : *Paysages des mers;* Figuière. » »
Ventura Garcia Calderon : *Virages;* Grasset. 12 »
Marcel Cheurin : *Le Varou;* Revue Mondiale. 12 »
Léo Doria : *Ma tante à Monte-Carlo;* Figuière. 12 »
Ch. Epry : *Passage d'ombres;* Figuières. 12 »
Louis-Jean Finot : *L'argent-roi;* Edit. Excelsior. 12 »
Claude-Henri Grignon : *Un homme et son péché;* Edit. du Totem, Montréal. » »
Louis Guilloux : *Angélina;* Grasset. » »
Maurice Homais : *Une douzaine... treizée de croquis normands;* Imp. du Havre-Eclair, Le Havre, Seine-Inf. » »
Henry Jacques : *Les vaisseaux fantômes;* Edit. du Masque. 5 »
Georges Marguerit : *La chaine mal forgée;* Revue mondiale. 12 »
Jean Mauclère : *L'agent 478,* histoire vécue; Baudinière. 6 »
Charles-Noël Renard : *Envers et contre tous. L'Epizootie,* II; Imp. Bussière, Saint-Amand, Cher. 12 »

Sciences

Divers : *La science française,* nouv. édit. entièrement refondue; Larousse, 2 vol. 28 »

Sociologie

Edouard Chaux : *...Et pourtant, voici l'âge d'or;* Edit. Protea, 76, avenue des Champs-Elysées, Paris. 15 »
Léon de Poncins : *Tempête sur le monde ou la faillite du progrès;* Beauchesne. » »
J. Vialatoux : *Philosophie économique,* études critiques sur le naturalisme; Desclée De Brouwer. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Mort de Sébastien-Charles Leconte. — Mort de Raymond Clauzel. — A propos du « Droit de relief ». — Les douze lettres d'Hugues Rebell. — A propos de la naissance de Jehan Rictus. — Les Amis de 1914. — Autour du prix Nobel. — A propos de jumeaux. — Une lettre de Mme Louise Faure-Favier à propos d'une sottise. — Errata. — Le Sottisier universel.

Prix littéraires. — Le « prix de la meilleure thèse », d'une valeur de 10.000 francs, fondé par *Candide,* a été attribué à Mme Marie-Jeanne Durry, pour sa thèse *La Vieillesse de Chateaubriand* (1830-1848).

§

Mort de Sébastien-Charles Leconte. — Sébastien-Charles Leconte vient de mourir. Il était né à Arras le 23 octobre 1860, il avait donc 73 ans quand il s'est éteint, le 7 janvier 1934, un peu avant minuit, après une longue et douloureuse maladie. Depuis le 7 octobre il gardait la chambre. Un des jours précédents, il était sorti pour assister à un enterrement, et ceux qui le virent ce jour-là remarquèrent son air de fatigue et la façon dont il marchait avec peine, appuyé au bras de sa femme. Quelques jours plus tard, la pleurésie se déclarait, puis ce fut la terrible, l'impitoyable *angor pectoris,* qui fit son œuvre. Il supporta ses souffrances avec une émouvante résignation stoïcienne et chrétienne à la fois. La douce mort finit par avoir pitié de lui.

Il a fait sa carrière professionnelle dans la magistrature, d'abord coloniale puis métropolitaine. Ancien premier président de la Cour d'appel de la Réunion, il était juge au tribunal de la Seine quand il prit sa retraite, et dans tous les postes qu'il a occupés, depuis son poste de début à la Nouvelle-Calédonie, où il eut le bonheur de connaître celle qui partagea et ensoleilla sa vie, il a laissé la réputation du magistrat le plus intègre, le plus intelligent et le plus bienveillant qui fût.

Mais ici, c'est le poète qu'il faut honorer. Sébastien-Charles Leconte a fait mieux que continuer la tradition des magistrats d'ancien régime, qui traduisaient Horace ou rimaient des bouquets à Chloris entre deux audiences, il a été grand poète original et génial, en un sens il n'a été que poète puisqu'il n'a voulu publier aucun autre volume que de vers. Et ces volumes sont nombreux. Beaucoup de poètes, même grands, n'ont publié qu'un seul volume, Vigny ou Baudelaire par exemple; Sébastien-Charles Leconte peut en aligner plus d'une demi-douzaine: *Le Bouclier d'Arès,* 1897; *l'Esprit qui passe,* 1897; *les Bijoux de Marguerite,* 1899; *la Ten-*

tation de l'homme, 1903; *le Sang de Méduse*, 1905; *le Masque de fer*, 1911; *l'Holocauste*, 1926; *Nuit à Gethsémani*, 1932, à quoi il faut ajouter diverses pièces couronnées par l'Académie Française et imprimées à part, comme *Salamine* et une forte et dure tragédie: *Esther, princesse d'Israël* (en collaboration avec André Dumas), représentée à l'Odéon, et que la T. S. F. diffusait une dernière fois le 7 janvier, à l'heure même où il expirait. Et sur ses glorieux confrères, il a cette sorte de supériorité d'avoir été poète jusqu'à la dernière heure. Peut-être les plus beaux vers qu'il a écrits, ceux de *Nuit à Gethsémani*, il les a faits à 70 ans. Or, rares, bien rares sont les fils d'Apollon qui ont chanté si tard. Les vers que Victor Hugo publiait à 70 et 80 ans, il les avait écrits bien longtemps auparavant.

C'était une belle âme et une grande âme. Le mot magnanime lui convenait absolument. Et avec cela, aucun effort, aucune emphase. Il était naturellement bon et noble. Il n'avait que des amis et des admirateurs. Même les plus ardents partisans du vers libre ne lui tenaient pas rigueur de sa réprobation pour cette prosodie nouvelle. Quoiqu'il ait été en marge du symbolisme, il fera partie de la noble équipe de ce temps merveilleux, et symboliste il sera lui aussi étiqueté. Il a été plusieurs fois président de la *Société des poètes française*, vice-président de la Société des Gens de Lettres et membre de bien des commissions, notamment le *Comité de la Caisse nationale des lettres, arts et sciences*, où il a pu rendre à beaucoup de nos confrères de très précieux et très chaleureux services. — H. M.

§

Mort de Raymond Clauzel. — Raymond Clauzel, romancier, critique et historien littéraire, est mort à Paris, en son domicile, 19, quai Saint-Michel, à l'âge de 63 ans (il était né à Bagnols le 5 février 1871).

Clauzel avait publié son premier livre, un roman de mœurs contemporaines: *Le Chêne sage et les roseaux fous*, en 1904, et la première de ses études historiques, auxquelles il donnait comme titre général *Etudes humaines*, en 1912 (il y en eut deux volumes: I *Fanatiques, Maximilien Robespierre*, II *Philippe II d'Espagne*, ce dernier édité en 1913). Ces ouvrages, comme ceux qui suivirent: un poème dramatique en un acte: *Myrtha* (1912); six romans: *L'Extase* (1912), *l'Aube rouge* (1914), l'*Ile des Femmes* (1922), *la Maison au Soleil* (1923), l'*Ile des hommes* (1924), *la Colline des amants* (1925); trois « histoires chantantes » sous le titre: *Le Lai de la belle Alizon* (1924), sont d'un poète en prose qui ne recule

pas devant l'humour et la plus vive fantaisie. Mais il y avait aussi, chez ce lyrique ironiste, un excellent critique qui se révéla avec ses *Trois Introductions à Paul Valéry* (1927) et un scrupuleux historien littéraire à qui l'on doit notamment les études sur la publication de *Sagesse* (1929) et d'*Une Saison en Enfer* (1931) dans la collection des « Grands Evénements littéraires ».

Raymond Clauzel avait collaboré à la *Revue de Franche-Comté*, à la *Revue hebdomadaire*, à *Eve*, à *l'Eclair* de Montpellier et au *Mercure de France*, où parurent *D'un art eurythmique*, dans le numéro du 1er août 1922, et *La Vierge folle et l'Epoux infernal* (étude sur Rimbaud) dans le numéro du 1er février 1932. — L. DX.

§

A propos du « Droit de relief ».

Monsieur le Directeur,

Le 15 novembre 1933, je publiais dans le *Mercure de France* un article intitulé « Le droit de relief », dans lequel j'étudiais la valeur légale, en France, du titre nobiliaire et, plus spécialement, son investiture au Sceau. Il s'agissait d'un travail purement objectif où, sans me perdre dans des digressions oiseuses, je notais comme une vérité première que « jusqu'à la Révolution le principe fut maintenu en France de l'érection sur une assise terrienne ».

M. le vicomte de Montessus de Balorre, par une lettre adressée directement au *Mercure* (N° du 1er décembre 1933), déclarait, à ce sujet :

> Il existe dans ma famille un titre de comte décerné en 1771 par S. M. le Roi de France, à Antoine-François de Bernard de Montessus, pour ensemble tous ses descendants mâles, nés et à naître en légitime mariage, « sans qu'il soit tenu d'affecter ce titre de comte à aucune terre » (Archives de Besançon). Ceci contredit une assertion de M. de Pradel de Lamase.

L'argument de mon contradicteur a été puisé dans une généalogie imprimée par les soins de la famille Bernard de Montessus. Je préciserai donc que la pièce invoquée est de septembre 1770 et non de 1771, cette dernière date n'étant que celle de l'enregistrement à la Chambre des Comptes de Besançon. J'ajouterai que le registre d'où elle est tirée appartient au fonds des Archives départementales du Doubs et non aux Archives de la Ville de Besançon, comme l'indication sommaire donnée par M. le vicomte de Montessus de Balorre semblerait l'indiquer.

Examinons maintenant les termes de la lettre de création délivrée en faveur d'Antoine-François Bernard de Montessus, fils d'un avocat bisontin :

« Lui permettons de se dire et qualifier comte en tous actes... sans qu'il soit tenu d'affecter ny appliquer le titre de comte à aucune terre ny en faire ériger pour cet effet en comté, *de quoy nous l'avons expressément relevé et dispensé* à la charge que ledit titre en qualité de comte relevera de nous. »

Pour la clarté, j'ai mis au singulier un pluriel visant les descendants éventuels du bénéficiaire, « à charge, proclame la lettre d'enregistrement, qu'il n'y aura que l'aîné des enfans mâles du supliant qui pourra prendre la qualité de comte, et ainsy successivement d'aîné en aîné mâle et d'en faire au Roy les mêmes foy et hommages à chaque mutation ».

La possession de neuf châtellenies (hautes-justices) attenantes étant nécessaires pour l'érection d'un comté, nous nous trouvons tout simplement devant une remise gracieuse de Louis XV — « de quoy l'avons expressément relevé et dispensé ». En fait, les remises partielles étaient fréquentes, et l'on se contentait, le plus souvent, d'asseoir le titre sur une simple seigneurie ayant justice et ornée d'un château.

L'exception citée par M. le vicomte de Montessus de Balorre — qui ne descend d'ailleurs pas du comte de 1770, dignité qu'un autre rameau de sa famille a reçue également sous la Restauration — ne fait donc que confirmer la règle, qui est celle de la légalité stricte. Dans ces conditions, je considère comme close la discussion engagée, mon article prouvant surabondamment que je désirais me cantonner dans une question de principe, sans y mélanger celle des personnes.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, etc.

MARTIAL DE PRADEL DE LAMASE.

§

Les douze lettres d'Hugues Rebell. — Les douze lettres d'Hugues Rebell que M. Renaud de Jouvenel a publiées dans le dernier *Mercure* sont précieuses par les confidences qu'elles contiennent et qui confirment ce que nous avions deviné de sa jeunesse (1). Les lettres III-VII se rapportent au séjour qu'il fit à Londres (1889-1890), qu'il se proposait de décrice dans *Londres la Nuit*, avec

> des paysages de brouillard, des soleils morts de la Tamise, des bars avec le jeu étrange de la lumière sur les verres, la frimousse curieuse des « maids », des music-halls comme l'Aquarium avec leurs houles de visages secoués de rires luxurieux, des gares infernales où les voyageurs s'embarquent dans la nuit, comme pour les abîmes.

(1) Voyez *La Jeunesse d'Hugues Rebell : Mercure de France*, 15-I-1930, pp. 277-307.

Rebell emporte avec lui ses dieux lares littéraires qui étaient alors Baudelaire, Flaubert, Michelet. Mais, bibliomane, il n'est point livresque. A Londres, comme plus tard en Allemagne, en Italie, en Espagne, son tempérament passionné le porte vers « la foule énorme » et « le travail gigantesque » aussi bien que vers les musées et les expositions. S'il a le culte du passé, pour lui, le passé est aussi vivant que le présent. Son esprit raisonne, son imagination rêve devant les beaux paysages qu'elle juxtapose et transmue. D'aventures, Rebell n'en connaît pas, mais il a des émotions qui vont jusqu'à l'extase.

Son séjour à Londres ne semble pas avoir influé sur sa personnalité, pas plus que celui, plus bref, qu'il fit en Allemagne (1891-1892), et particulièrement à Bayreuth, dont il a dit :

En cette ville calme, devant cet horizon doux de petites montagnes, loin des vaines clameurs, ce fut pour moi soudainement comme un rafraîchissant silence, comme un voile tiré sur nos quotidiennes tristesses, un départ pour les purs Bonheurs.

C'est l'Italie qui a guéri Rebell de son pessimisme. L'Italie et la découverte qu'il y fit de Nietzsche. Jusque-là, s'analysant sans cesse, il cherchait sa voie. Dès 1893, il s'est trouvé lui-même. Il écrit les *Chants de la Pluie et du Soleil*, l'*Union des Trois Aristocraties*, que semble lui avoir inspirée le roman de Paul Hervieu : *Peints par eux-mêmes*, et il commence la *Nichina*.

Quelques-uns des dieux qu'il avait vénérés sont, entre temps, devenus des idoles. La dernière lettre de Rebell publiée par M. de Jouvenel se termine sur ce jugement :

L'auteur [E. de Goncourt] n'a jamais étalé tant de fatuité, d'ignorance et de sottise. Je compte bien écrire une étude sur ce grotesque bonhomme, non à cause de son œuvre, mais pour l'influence qu'elle a exercée sur certains écrivains.

Rebell a tenu parole. Cette étude, il l'a publiée moins de dix ans plus tard dans la *Plume*, sous ce titre: *M. de Goncourt ou l'Attente des Sensations rares*. Il a donné à la même revue *Gustave Flaubert ou l'Artiste impeccable* (2). Le sous-ttire laisserait croire qu'il s'agit d'un éloge du « vieux Flaubert » qu'il avait défendu quand on l'attaquait, du Maître dont la « langue merveilleuse et parfaite » l'émerveillait. C'est un réquisitoire.

...Flaubert, écrivait Rebell, s'est fait du style l'idée la plus puérile et la plus insensée; c'est qu'il ignore le véritable génie de la langue, ses sens délicats et souples, enfin cet art des valeurs qui seul indique

(2) Voyez Hugues Rebell : *Le Culte des Idoles* (*Taine, ou l'Intelligence moderne, M. de Goncourt ou l'Attente des Sensations rares, Gustave Flaubert ou l'Artiste impeccable, Le Nietzschéisme*), Paris, Jacques Bernard, éditeur, *La Centaine*.

le grand écrivain, et qu'il méprise avec la plupart des autres modernes, avec le Parnasse, avec les romantiques... Flaubert a peut-être créé, et en cela réside toute son originalité, ce style brutal, sans nuances, où tout est au même plan, où il se soucie bien plus de dire les choses d'une façon neuve que de les exprimer d'une façon juste.

« Je sais que je vais me faire honnir ou mépriser pour dire de telles choses; qu'importe ! » ajoutait Rebell. « J'ai la conviction de voir juste... » Ces choses sévères, MM. Léon Daudet et André Gide les répétèrent quelque vingt ans après.

Les douze lettres d'Hugues Rebell éclairent sa vie et son œuvre, qui est encore méconnue. Mais il l'a dit lui-même : « *En art, il ne faut attendre aucune justice. La gloire, la renommée ont des caprices extraordinaires.* » Un article de François Coppée, dans le *Journal,* imposa l'*Aphrodite* de Pierre Louys au grand public. Il a manqué à la *Nichina* pareille bonne fortune pour qu'Hugues Rebell devînt célèbre du jour au lendemain.

AURIANT.

§

A propos de la naissance de Jehan Rictus. — Dans la notice nécrologique publiée sur Jehan Rictus (*Mercure de France*, I, XII, 1933, p. 498 et s.) nous avions écrit que le père du poète était Anglais. Or, le dernier numéro du *Bulletin Léon Bloy* contient une lettre de Jehan Rictus datée du 26 avril 1933, où nous trouvons matière à une rectification:

> Puisque vous voulez bien vous intéresser à ma, malgré tout, triste personnalité, connaissez-vous le livre que m'a consacré Jeanne Landre? *Histoire des « Soliloques du Pauvre »*, de Jehan-Rictus, chez Malfère. A part quelques erreurs (par exemple mon père était Français, et non Anglais), c'est à peu près ça. En tout cas, c'est un bouquin bien émouvant.

§

Les Amis de 1914. — Une guirlande d'amitiés brusquement rompue, une génération d'artistes décimée au moment même où elle livrait ses fruits de recherche et de méditation, une rupture consommée dans la grande ligne de l'art français: tel fut le triste bilan que livra l'après-guerre à nos pensées meurtries.

Depuis lors, ne craignons pas de l'avouer, notre génie d'hier n'a pas retrouvé tous ces points lumineux qui assuraient son prestige aux regards étrangers. Sa marque indélébile ne se retrouve guère dans la production hâtive et commerciale, pas davantage dans les manifestations outrancières de ces dernières années.

Cependant, l'aventure de la création désintéressée — la seule où l'Art se puisse reconnaître — se perpétue à travers des réalisations silencieuses, obstinément poursuivies mais mal soutenues par suite d'une regrettable dispersion d'efforts.

Dans un opportun article paru dans l'*Intransigeant,* aux derniers mois de 1932, André Salmon affirmait cette nécessité de reconstruire une élite intellectuelle.

Quelques-uns d'entre nous, Paul Fort, François Bernouard, Jacques Dyssord, André Warnod, Louis de Gonzague-Frick, André Lebey, J. C. Mardrus, Octave Béliard, moi-même, répondîmes à ce message. Et le 27 janvier 1933, dans une première réunion au Café Bullier, Paul Fort prononça les mots qu'il fallait dire:

A un moment où tout se divise en France, il est indispensable que nous nous regroupions et que nous reprenions notre place.

Nous aurions dû nous réunir il y a dix ans. Quelle force nous aurions été dans ce pays et quelles indications nous aurions pu donner à ceux qui prétendent en diriger l'esprit.

Les Arts ne vont pas très bien, cela tient à ce que nous n'avons plus la haute force critique.

Il n'y a que les hommes de qualité qui doivent dominer en France.

Retrouvons-nous ici chaque vendredi et soyons les inséparables de 1914, nos cadets seront reçus comme nos enfants.

Cet appel a été entendu. *Les Amis de* 1914 *se sont retrouvés.* Les jeunes sont venus prendre place auprès de leurs aînés.

Les réunions, devenant de plus en plus compactes, ont dû être transférées à l'*Académie de la Coupole,* qui peut recevoir plus de deux cents auditeurs.

Au cours de ces séances, dont François Bernouard et Robert Le Masle sont les animateurs, le souvenir de maîtres ou d'amis disparus a été parallèlement associé à l'hommage tour à tour rendu à Rosny aîné, André Spire, Eugène Montfort, Gabriel Boissy, Max Jacob, Henri Massis, André Salmon, Léon Bailby, Valmy-Baysse, J.-L. Vaudoyer.

Quelques maîtres du Symbolisme y ont été particulièrement fêtés: Gustave Kahn, Edouard Dujardin, Ferdinand Herold, Paul Fort, par les témoignages d'affection admirative qu'ils ont reçus, ont fort bien senti quelles résonances l'art de leur génération a propagé dans l'inquiète recherche de notre époque.

Or, les manifestations des *Amis de* 1914 tendent à devenir de plus en plus amples et solennelles. Il y a désormais sur la rive gauche une jeune Académie où les aînés viennent recevoir une sorte de consécration nouvelle. On y prononce des éloges auxquels le récipiendaire répond le dernier.

Aux voix de Colette, Georges Duhamel, Jérôme et Jean Tharaud, Gérard Baüer, Edmond Jaloux, Fernand Fleuret, Henri Strentz, Jean Royère, André Fontainas, Eugène Marsan, Jean Le Louët, Pierre Lagarde s'accordent les voix d'artistes en renom: Mmes Aldona, Blanche Albane, Jane Bathori, Berthe Bovy, Damia, Alice Dufrêne, Eve Francis, Mildia Polia, Lara, Jeanne Sully interprè-

tent des poèmes, des chants, de la musique. MM. Pierre Bertin, Denis d'Inès, Jean Hervé, Pierre de Guingand, Marcel Levesque ne ménagent pas aux écrivains et aux poètes un concours cordial et désintéressé.

Sans vouloir préjuger de leur avenir, nous pouvons d'ores et déjà dégager de ces manifestations le signe d'un esprit nouveau, une volonté de cohésion pour recréer une mystique de l'art pur, opposant ses valeurs spirituelles aux conceptions trop utilitaires de notre étrange époque. — ANTOINE-ORLIAC.

§

Autour du prix Nobel. — L'attribution du prix Nobel a fait, cette année, couler d'autant plus d'encre qu'elle coïncide avec le centenaire de la naissance de son fondateur, Alfred Nobel, inventeur de la dynamite et ami de la paix, né le 21 octobre 1933.

A cette occasion, les archéologues ont constaté qu'il était né non dans la maison, à la cour pittoresque, qui, selon la tradition, porte la plaque commémorative, mais dans la maison à côté, depuis longtemps démolie.

On a pu également rectifier une autre erreur: dans la vaste et savante bibliothèque d'Alfred Nobel, on avait trouvé en tout trois romans, dont l'un porte sur la couverture: *Véronica*, et au-dessous: A Nobel. On avait longtemps cru que c'était là une œuvrette commise en secret, « délassement » du grand savant. Mais à l'examiner de près, on découvre qu'il s'agit d'une simple coquille typographique. C'est *Véronica, A Novel* (*Véronique*, roman), qu'il faut lire. — N. B.-C.

§

A propos de jumeaux. — Nos lecteurs se souviennent d'une discussion qui se poursuivit dans plusieurs échos du *Mercure*, de juin à septembre 1932, sur la question de savoir si deux jumeaux peuvent avoir des pères différents.

Les journaux américains nous ont appris, ces temps derniers, qu'un juge du Sud-Dakota, aux Etats-Unis, venait de trancher cette question particulièrement délicate.

Un fermier nommé Paddie avait de sa femme cinq enfants, dont deux jumeaux. La femme ayant été infidèle et ayant confessé sa faute, le mari introduisit une action en divorce, et, sur les cinq enfants, demanda la garde de deux seulement, dont il se reconnaissait le père. Or, l'un de ces deux élus était un des jumeaux. Paddie faisait valoir que sa paternité était attestée par la ressemblance que cet enfant avait de lui, et il désavouait l'autre jumeau, sous prétexte que celui-ci, ne lui ressemblant aucunement, révélait

ainsi son origine illégale. Le juge Tripp admit la requête du mari trompé, lui accorda la garde des deux enfants réclamés par lui et laissa les trois autres à la garde de la mère.

Ce jugement a été très discuté en Amérique et en Angleterre. Sur ce problème qu'il résout un peu témérairement : « *Une femme peut-elle être fécondée deux fois en quelques heures par des hommes différents?* » les journalistes ont recueilli les opinions des sommités médicales comme le docteur Morris Fishbein, éditeur de l'*American Medical Association Journal,* et le professeur Newman, de l'Université de Chicago. Les déclarations de la plupart de ces savants sont assez proches de l'opinion que rapporte le *Daily Mail* du 29 décembre dernier, et qui est celle d'un médecin connu pour sa science obstétrique :

« La chose est très improbable, mais on ne peut dire qu'elle est absolument impossible. Dans certaines conditions et circonstances, elle *peut* arriver. C'est tout ce qu'il est possible d'admettre. »

En résumé, non impossible, mais incontrôlable. Aussi, les hommes de loi consultés par le *Daily Mail* ont été d'avis que la requête admise par le juge américain n'aurait aucune chance d'être retenue par un tribunal anglais.

§

Une lettre de Mme Louise Faure-Favier, à propos d'une sottise.

Mon cher Directeur,

Je suis mise en cause dans le *Mercure de France,* numéro du 1er janvier dernier, au sujet du « Plateau des Poètes » de Béziers.

Or, il ne s'agit pas d'une faute typographique. Il s'agit d'une faute *sténo-radiophonique.*

En effet, j'ai accompli, en juillet dernier, le tour de France en avion et prononcé vingt conférences radiodiffusées sur le *Visage Aérien de la France.* Un sténographe, dans les bureaux du *Journal,* rue de Richelieu, était à l'écoute et les prenait au vol, c'est le cas de le dire, puis les passait à l'imprimerie.

C'est ainsi que ma description aérienne de Béziers fut prononcée à 13 heures et transmise à 13 heures, imprimée à 14 heures pour le *Journal* (édition de province), tandis que je continuais mon vol sur le midi de la France.

Cette tournée de radiodiffusion aérienne était une innovation qui fait honneur au *Journal* et à M. Paul Erio, son directeur. Mais, comme tout ce qui est nouveau, ce fut d'une réalisation difficile. Et c'est miracle qu'il n'y ait pas eu plus de fautes de transmission.

A mille kilomètres, le sténographe, aux écoutes, a cru entendre *pièces* pour *poètes*. Mais mes millions d'auditeurs avaient bien entendu *Poètes*.

Quant aux Biterrois, aux écoutes, ils entendirent parfaitement et avec émotion la description que je fis, à cinq cents mètres d'altitude, de leur Plateau des Poètes, dont la masse de verdure, en forme de cœur, est si expressive à voir d'avion. Plusieurs Biterrois m'écrivirent leur satisfaction.

Voilà ma rectification, mon cher Directeur, etc...

LOUISE FAURE-FAVIER.

§

Errata. — Dans l'article sur les éditions de Pascal (*Mercure* du 15 janvier), quelques fautes d'impression ont échappé à la correction des épreuves:

Page 291, ligne 22, lire *membre* au lieu de *nombre*.

Page 292, ligne 27, lire *on* au lieu de *en*.

Page 295, ligne 10, transposer la correction à la place de la faute et réciproquement.

Page 297, ligne 34, lire deux fois *cadendo* au lieu de *cadende*.

§

Le Sottisier universel.

Dans l'église de Fampoux, dit Fampool, à la grand'messe du dimanche, Sivry plaque joyeusement sur l'harmonium (infect d'ailleurs) la *Marche nuptiale de Tannhauser*. — FRANÇOIS PORCHÉ, *Verlaine tel qu'il fut*, p. 114.

La date de la construction se lit sur la clef du linteau de la porte. —. CHARLES BRAIBANT, *Le Roi dort*, p. 26.

Comme le dit notre excellent collaborateur Clément Vautel dans son « Entre nous » d'aujourd'hui, le serpent de mer fut « lancé » par le *Constitutionnel* sous le règne de Philippe Auguste. — *Dimanche illustré*, 31 décembre, p. 10.

A 20 h. 40, Albert Dubarry et Camille Aymard étaient embarqués, à la gare de Lyon, dans le train de Bayonne. — *Le Populaire*, 12 janvier.

L'une était Jeanne Granier qui, bien que toujours souffrante de sa luxure à l'épaule, avait tenu à venir. — *Comœdia*, 14 janvier.

En janvier 1912, Mgr Scapinelli fut envoyé comme nonce à Vienne. On raconte que, pour prévenir le Saint-Siège de la décision austro-allemande de pousser les choses jusqu'à la guerre, il télégraphia ces deux mots latins: *Janus patet* (la porte est ouverte), dont les censeurs viennois ne comprirent pas la subtile signification. — *Le Temps*, 21 septembre 1933.

Nous aimons le retrouver dans les *Mémoires d'Outre-Manche*. Mais ce n'est pas lui qui vit, c'est la langue de Châteaubriand. — *Ouest-Journal* (de Rennes), 18 décembre 1933.

LES REMISES SUCCESSIVES DU PROCÈS STAVISKY. — Quatre présidents ont successivement été à la tête de la 13e Chambre lorsque l'affaire a été appelée. Les deux premiers sont décédés, ce sont MM. Roret et Aveille. Ce dernier préside encore la 13e Chambre. — *Journal de Rouen*, 9 janvier.


R.F.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCXLIX

—

CCXLIX N° 853. — 1er JANVIER

CCXLIX N° 854. — 15 JANVIER

Le Gérant : **ALFRED VALLETTE.**

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1934.

SALLE OVALE



BULLETIN FINANCIER

Au début de ce nouvel an, la Bourse se trouve en présence de trois faits importants :

— l' « affaire » de Bayonne qui pose la question d'une réorganisation du contrôle financier de l'Etat;

— l'émission de Bons du Trésor 5 %, remboursables avec des primes variables;

— la dévaluation du dollar.

On sait déjà que le gouvernement envisage plusieurs mesures, qui sont de nature à donner tous apaisements aux épargnants. Aussi bien, l'influence de l' « affaire » de Bayonne a-t-elle été peu importante sur l'orientation du marché.

Le nouvel emprunt est à la base de la résistance de la Cote. On sait qu'il comporte l'émission, à 975 fr., de Bons du Trésor 5 % exempts de toutes taxes spéciales sur les valeurs mobilières, remboursables au gré du porteur, à 1.000 francs le 5 janvier 1939, à 1.050 francs le 5 janvier 1944 ou à 1.100 francs le 5 janvier 1949. En outre, le Trésor s'est réservé la faculté de rembourser par anticipation : au pair le 5 janvier 1939, à 1.010 francs du 6 janvier 1939 au 5 janvier 1940, et ainsi de suite jusqu'à 1.100 francs le 5 janvier 1949. Le taux net du placement ressort à 5,98 %. Il est attrayant. Aussi le nouvel emprunt est-il un succès. Et c'est ce succès que la Bourse retient, car il va permettre au gouvernement d'effectuer aisément d'importants remboursements en 1934 et de hâter l'assainissement définitif de notre situation financière.

La dévaluation du dollar, fixée provisoirement à 40 %, intéresse la Bourse au point de vue spéculatif. La limite de dépréciation de la devise américaine étant connue, les baissiers n'ont plus de raisons pour maintenir leurs positions. Beaucoup les ont liquidées par des rachats. Et d'autres, qui attendent de la baisse du dollar par rapport à l'or une hausse des matières premières, une reprise des affaires en Amérique, et un « boom » à Wall Street, renvoient aux Etats-Unis les capitaux qu'ils avaient transférés en Europe. La spéculation attend de la dévaluation du dollar une hausse des métaux et une reprise des valeurs cuprifères, pétrolifères et caoutchoutières.

Mais la dévaluation du dollar pose une question subsidiaire, celle du sort de la livre sterling. Si le président Roosevelt a proposé une dévaluation de la monnaie américaine, c'est qu'il a considéré comme nécessaire un « dumping monétaire » contre lequel la Grande-Bretagne entend se protéger soit par une dévaluation de sa livre, soit par l'application de surtaxes compensatrices de change frappant les importations américaines. Si le « fonds anglais de régularisation du change » pèse sur les cours du sterling, les prix des matières premières monteront. Si, au contraire, le sterling est simplement maintenu à ses niveaux actuels par rapport à l'or, les taxes compensatrices de change auront pour conséquence un affermissement de la position commerciale de la Grande-Bretagne, qui s'est déjà fortement améliorée depuis un an. Dans les deux cas, le marché financier de Londres se ressentira favorablement des mesures monétaires ou douanières que le gouvernement britannique prendra.

Un des effets de la baisse du dollar sera le maintien de la « prime de l'or ». Certains spécialistes anglais estiment que l'once d'or fin pourra atteindre 130 sh. Aussi, disent-ils, l'avenir des mines aurifères du Rand est-il assuré. La recherche de certaines valeurs internationales, qui a été constatée en janvier, ne saurait donc surprendre. Et si les cours mondiaux des matières premières s'améliorent, les sociétés productrices connaîtront des jours meilleurs. On s'explique ainsi la fermeté particulière de certains groupes de valeurs « réelles » : mines, pétroles, caoutchoucs, phosphates, etc.

LE MASQUE D'OR.